

René Bazin

BALTUS LE LORRAIN

(1926)

I

LA HORGNE-AUX-MOUTONS

En Lorraine de langue allemande, tout près de la frontière, une grande ferme est posée au bord de la forêt. Sa façade principale regarde la France. Comme elle est bâtie sur une colline, on voit de là, et bien loin, les campagnes pour lesquelles les hommes se sont tant battus ; et si l'on fait, en arrière, du côté de l'orient, trois cents mètres seulement, – vergers, grands arbres, champs de fougères et quelquefois de pommes de terre, – on entre dans la forêt du Warndt, qui est de la Sarre.

Cela se nomme la Horgne-aux-moutons, cet ensemble de bâtiments où la même famille, depuis quatre générations au moins, – le reste, qui le sait ? – cultive le sol profond dans la plaine, fauche les prés de la pente, et cueille les fruits épars que des futaies protègent contre les vents glacés de l'est. La Horgne ? Le nom lui fut donné aux temps où la Lorraine, peuplée de Celtes et gouvernée par Rome, parlait la langue latine : *horreum,* la grange. Et il y en a, des Horgnes autour d'elle ! Rien que dans le pays messin, on le rencontre au moins sept fois, ce nom : près de Peltre, près de Nouilly, près de Chesny, près de Pontoy, près d'Amélécourt et ailleurs. Mais la ferme la plus proche, l'invisible voisine, séparée par un plateau, une vallée, et un plateau encore, se nomme La Brûlée, et lui ressemble un peu de visage. Elle a remplacé la ferme anonyme, à jamais privée d'état civil, qui fut brûlée en 1635, quand les Suédois et de nombreux irréguliers ravageaient la Lorraine. La

Horgne-aux-moutons, solide sur un promontoire, surveille tout un pays. La route de Carling à Sarrelouis, longeuse de frontière, passe derrière elle et un peu au-dessus ; les lignes forestières qui partent de là conduisent en Allemagne.

La Horgne est seule, puissante, peuplée.

Hélas ! l'homme qui la commande n'a pas d'enfants. Dans cette féconde Lorraine, lui, fils aîné de ceux qui lui transmirent la ferme, lui qui, tout jeune, en est devenu propriétaire, il est seul de son nom sur la terre des Baltus. Sa femme, une belle fille de Pange, épousée à vingt ans, est morte en donnant le jour à un enfant qui n'a pas vécu. D'autres ont cherché à plaire à maître Léo, et, pendant une période qui fut longue parce qu'il était riche, on parla plus d'une fois d'un nouveau mariage, avec celle-ci, avec celle-là, et elles eussent consenti, assurément, à devenir maîtresses de la Horgne-aux-moutons. Mais lui, il ne voulait pas.

Il est vieux à présent. Il a passé toute la guerre de 1914 dans sa Horgne, seul avec de jeunes gars, ou des bossus, bancals, malingres, que la conscription allemande lui laissait, travaillant comme à trente ans, et il en aura tout à l'heure soixante. Son aide la plus assurée et constante, ça été Glossinde, une vieille fille silencieuse et dévouée, claire de regard, d'âme intrépide, douloureuse à jamais, comme tant de femmes de Lorraine qui ont vu les deux guerres, et que la victoire elle-même n'a pas consolées.

Le voici, dans la grande salle de la ferme. Le soir du jeudi saint, 17 avril 1924, il est rentré des champs plus tôt que d'ordinaire, puisqu'il y a encore un peu de jour, et qu'on voit assez « pour se conduire dans la campagne ». Par les deux fenêtres, on aperçoit, dans le ciel au-dessus de France, de grands nuages ronds, compagnons du soleil en fuite, éclairés par en bas, et rouges de son feu. Il fait très froid dehors. Glossinde tourne autour de la cheminée, rapprochant les bouts de tisons, écumant le pot de terre où elle a mis toutes sortes de

légumes à bouillir. Léo Baltus est assis devant le feu, sur une chaise basse, penché en avant, les mains à la flamme. Ses genoux sont remontés ; son grand corps replié, tassé, paraît plus gros qu'il n'est ; il a des épaules de porteur de grains, une tête ronde, aux cheveux gris abondants et coupés ras, un visage sans barbe, les traits épais, les yeux jaunes, les sourcils droits. Son frère, le cadet, qui est près de lui, à sa gauche, lui disait autrefois : « Tu as le masque d'un vieux Latin, Léo, et on ne t'appelle pas pour rien « le Romain ».

Jacques Baltus, lui, de six années moins âgé, habillé en demi-bourgeois, assis sur le bout d'un banc de cerisier qu'il a rapproché du foyer, une jambe passée sur l'autre, le dos bien droit, maigre et bâti en hauteur, a le type militaire des grands Lorrains qui servent dans la cavalerie. Ses cheveux, clairsemés sur le haut du crâne, fournis et bouffants sur les côtés, sont blonds, et sa moustache est plus blonde encore. Il a plus de rides que son frère aîné ; il a des yeux bleus, aux mouvements rapides ; les lèvres fortes, trop portées en avant, défaut que cachent à demi les moustaches gauloises, tombantes le long des joues. Pas plus que Léo, Jacques Baltus n'a fait la guerre contre nous, dans les armées allemandes. Sa profession l'a exempté, en 1914 : il est instituteur primaire à Condé-la-Croix.

La conversation, commencée depuis une heure peut-être, avec son frère, ne vit plus que par soubresauts. On s'est dit à peu près tout ce qu'on pouvait se dire. Tantôt, il regarde Léo, qui ne bouge pas, lui, creusant la même idée, et tantôt il regarde sa fille, dans l'ombre, là-bas, et qui n'a pas dit un mot, ni fait un geste. Elle se tient debout, longue et mince, la poitrine appuyée au mur, et son front touche les vitres de la fenêtre, qui est haute. On lui a donné, ou bien elle s'est donné à elle-même, une consigne dont elle ne s'écarte pas. Elle attend quelqu'un qui doit apparaître, dans les ténèbres presque faites de la cour et des terres en pente. La lumière ne vient plus du dehors à son visage ; la flamme de la lampe, celle du foyer mettent seulement quelques points d'or sur les cheveux blonds qu'Orane porte en bandeaux, selon la mode ancienne. Si, à

travers les vitres, un passant apercevait la jeune fille ainsi penchée vers l'ombre, il pourrait ne pas la trouver jolie. Elle est simplement agréable ; on la devine brave, pure, et, tout au fond, tendre. Mais brave d'abord. C'est un être sûr, et qui, malgré sa jeunesse, a le parfait commandement de soi-même. Elle a des yeux tout neufs, tout clairs, tout bleus, où tremblent des étamines jaunes, et elle les gouverne à merveille. Ils se posent sur les yeux de celui qui lui parle, et ils jugent ; et après cela, si vous avez déplu, cherchez-les : vous ne les trouverez plus. Elle excelle à cacher sa sensibilité frémissante. Elle parle peu. Pour ce qu'elle aime, elle est capable de parler très bien et même avec esprit, et d'attendre indéfiniment, et d'être héroïque. Elle a de la défense, des amitiés, des répulsions, vierge attentive et passionnée.

En ce moment, elle guette ; son cœur est occupé d'une seule pensée, qui trouble aussi, mais inégalement, les deux frères Baltus. Ceux-ci mettent de longs intervalles entre des phrases qui sont des répétitions de crainte ou d'espoir déjà exprimés, et qu'ils prononcent uniquement pour garder le contact, navires en voyage, et qui disent : « Rien de nouveau à bord. » Les ténèbres sont de plus en plus épaisses, sur la campagne. Les nuages les plus bas ont à peine un peu de pourpre à l'ourlet.

– Tu dis, Jacques, qu'elle a quitté ta maison à deux heures ? Dans quelle direction ?

– Le charpentier Cabayot l'a vue, qui se dirigeait de vos côtés.

– Elle n'a pas paru à la Horgne. Les bois sont grands : les chiens s'y perdent.

– C'est tous les jours à présent qu'elle court la campagne, avec ses morceaux de pain dans son tablier.

– De combien, chaque morceau, qu'elle perd ainsi ?

– D'une livre, une livre et demie.

Le paysan serra les deux poings qu'il tendait à la flamme.

– Tu supportes cela, Jacques !

– Que veux-tu ? le chagrin l’a changée !

– Je l’aurais corrigée, moi !

–… Tu n’en sais rien, Léo : tu es veuf depuis trop longtemps, pour être sûr que tu aurais fait cela. Moi, je ne le crois pas.

L’homme de l’école, rude aussi, mais plus raffiné, eut un sourire douloureux, en regardant la flamme dansante du foyer. Il reprit, longtemps après :

– J’ai toujours fait bon ménage avec elle, Léo.

La vieille Glossinde, à ce mot-là, tourna la tête ; la jeune fille qui guettait, sans se retourner, fit un mouvement : mais il n’y eut ni réponse, ni suite. L’horloge, dans sa gaine de bois peint, sonna sept heures. Le chef de la Horgne-aux-moutons tira, de son gousset, un ognon d’argent, montre héritée, et la monta, avec la clé qui pendait à la chaîne d’acier. Le meuglement d’une vache, dans l’étable voisine, affaibli par les cloisons, remplit la salle, et fit trembler une assiette en équilibre dans le vaisselier.

– J’ai livré le veau ce matin, dit le paysan.

Le silence dura ensuite un peu de temps, rompu, tout à coup, par quatre notes jeunes, claires, heureuses :

– Voilà Mansuy !

La guetteuse quitta la fenêtre, courut à la porte, et l’ouvrit. L’air glacé entra, balayant des brins de paille qui coulèrent sur le sol, et de la poussière qui tourbillonna autour de la lampe.

– Et voilà maman en arrière !

Elle s’élança dehors. L’instituteur s’était levé le premier, et l’avait suivie jusqu’auprès du seuil. Léo Baltus se levait aussi, mécontent d’avoir perdu deux heures peut-être, et des mots, par la faute de cette belle-sœur à demi folle. Le bruit de plusieurs voix mêlées entra en vol de bourdon, sans qu’on pût deviner ce qu’elles disaient. Trois hommes, au lieu d’un, apparurent, montant les marches : Mansuy, solide gars, d’allure dégagée,

qui venait d'achever son service militaire ; le berger tout vieux, barbu jusqu'aux yeux, couvert de sa houppelande ; un adolescent courtaud, robuste, petit valet de ferme. Et ils allèrent dans l'ombre, de l'autre côté de la table. On les vit passer, on ne les regardait pas. Tout le monde regardait celles qui devaient entrer maintenant. Jacques Baltus s'était effacé le long du mur. Elles entrèrent dans la lumière, la fille et la mère, se donnant la main. Elles étaient de même taille, l'une très blonde, l'autre presque brune, et pâle, et dont les yeux étaient cernés d'une grande ombre.

– C'est Mansuy qui l'a retrouvée ! dit la jeune fille. Il n'a pas eu à l'appeler. Elle l'a vu dans le champ. Elle a dit : « Si c'est Marie-au-pain que vous cherchez, elle est dans le chemin ! » Il a descendu, à toute vitesse, et il l'a trouvée sur la route, la chère maman. Elle allait chez nous, à Condé-la-Croix. Elle a grand chaud, elle se dépêchait. N'est-ce pas, maman, que vous saviez bien que vous étiez en retard ?

Elle disait cela pour excuser la mère, qui inclina la tête, en signe d'assentiment, et répondit :

– J'avais dû aller plus loin que d'habitude, à des carrefours, dans les forêts. J'ai idée que c'est par là qu'il reviendra. S'il était en France, nous l'aurions déjà, dans sa petite chambre, dans son lit qui est fait, les draps bien tirés, une fleur fraîche à côté, pour qu'il repose mieux.

La jeune fille avait fermé la porte. La mère était seule, debout près de l'entrée, disant avec volubilité, et comme si elle récitait une leçon, ces choses qui semblaient déraisonnables aux autres. À peine avait-elle l'air de les reconnaître, ceux qui se trouvaient là, dans la salle. Son mari, que sa fille avait rejoint, près du mur, à droite, se taisait, gêné.

Ce fut la forte voix du maître qui essaya de tirer du rêve la mère hallucinée. Il la connaissait mal. Il n'avait jamais su la comprendre, même au temps des noces de Jacques ; il ne voyait pas en elle, sans dépit, une sorte de demi-dame, qui avait passé plusieurs années au pensionnat des religieuses de Peltre ; il

attribuait à son influence le peu de goût qu'avait montré, pour la vie rurale, Nicolas Baltus, le disparu, le neveu, l'espoir trompé de la ligne terrienne.

– Eh bien ! avez-vous découvert sa trace, ma pauvre Marie ?

Elle tressaillit, et répondit, comme un témoin répond au juge, tâchant d'assurer sa voix, de ne dire que l'essentiel :

– Non ; mais mon espoir est invincible ; les chemins sont longs pour moi, ils sont longs pour lui ; il n'a pas encore passé la frontière.

– Vous le croyez toujours en Allemagne ?

– Oui, Léo, peut-être, ou bien ailleurs.

– Ma pauvre amie, voilà six ans bientôt qu'il n'a point été revu.

– Six ans aujourd'hui même : c'est pour cela que j'ai été plus loin que d'habitude.

– Vous n'en pouvez plus ! Regardez-moi cette mine-là ! Et ces yeux creux ! Et cette robe tachée de boue, plus que mes culottes de labour, bien sûr ! Vous croyez que c'est prudent, à une femme qui n'est pas encore trop désagréable à voir, d'errer des demi-journées dans les forêts de la Sarre ?

– Les mères qui cherchent leur enfant, ça n'a peur de rien, Léo.

– Allons il faut vous en retourner à Condé. Je vous dirais bien de souper avec nous…

– Oh ! non, merci !

– Je sais que vous n'aimez plus la compagnie… Prenez une goutte de café ; ça vous soutiendra, jusqu'à l'école… La nuit est devenue toute noire : Mansuy, tu allumeras la lanterne, et tu les reconduiras jusqu'à la route !

Du groupe des trois hommes qui avaient assisté, muets, à l'entrée de la belle-sœur du patron, Mansuy se détacha aussitôt, il traversa la cuisine en diagonale, ouvrit la porte qui, en face

de la cheminée, donnait accès dans les autres pièces de la grande ferme, et revint quelques instants plus tard, portant au bout de son bras gauche, une lanterne d'écurie d'un modèle antique, construite en forme de tour, grillagée, cerclée de métal, coiffée d'un toit à plusieurs étages noircis par la fumée, meuble fabriqué surtout en vue de résister aux chocs, et d'où s'échappait, cependant, une petite lumière. En passant devant la fille de Marie Baltus, le jeune homme, à l'aise dans la ferme comme un vrai fils, leva un peu la lanterne, en manière de salut. Orane sourit. Les adieux furent rapides. Léo Baltus reconduisit son frère et sa belle-sœur jusqu'à trois pas au delà du seuil. Il les regarda descendre un moment, puis remonter pour gagner la route de Carling à Sarrelouis. La femme, fatiguée de la longue course dans la forêt, boitait un peu, tout à côté de son mari. En avant, Mansuy allait, balançant la lanterne, et éclairant le sentier quand il y avait une pierre, ou un tournant. Orane était près de lui.

On ne les entendait ni marcher, ni parler, ces quatre voyageurs dans la nuit, car ils se disaient seulement des mots à voix basse, et l'herbe, et l'humidité de la terre, assourdissaient le bruit des pas. Au-dessus d'eux, les étoiles luisaient, voilées de brume. C'était la nuit de printemps, qui mouille les germes entr'ouverts et les premières feuilles, plus douce que la pluie, et plus lente.

Au bout du sentier, ils trouvèrent la route de Carling, route de hauteur, bordée, à droite, par les massifs forestiers du Warndt, et qui côtoie, à gauche, deux kilomètres après la Horgne-aux-moutons, ce village où habitait Baltus, ce Condé-la-Croix, dont les maisons sont posées en accent circonflexe sur les flancs d'un plateau cultivé. Mansuy continuait, soi-disant, d'éclairer le chemin. Mais la lanterne, pendue à sa main gauche, et dont la vitre était tournée vers l'arrière, ne donnait un peu de lumière qu'à Baltus et à Marie qui suivaient ; et lui, il demeurait dans l'ombre, marchant près d'Orane à pas mesurés, balancés au rythme des labours.

Quand deux jeunes gens s'en vont ainsi, ne se regardant pas

l'un l'autre, mais graves, le visage levé, disant aux étoiles, à voix basse, des mots que n'entendent point les parents qui les suivent, on peut être assuré que l'amour est entre eux. La mère, épuisée, possédée d'autres songes, avait perdu, depuis longtemps, ce don qu'ont les mères d'interroger sans cesse, en esprit, leurs filles un peu grandes et en danger d'amour. Marie Baltus ne voyait que ceci : par la nuit sans lune, elle avait, pour la mieux guider sur le chemin, le chef de culture de la Horgne, un homme qui avait la confiance du maître, et auquel celui-ci avait dit : « Reconduis-les jusqu'à la route. »

Mansuy fit beaucoup plus. Il ne s'arrêta qu'au commencement du village, aux premières de ces maisons qui avaient toutes une fenêtre éclairée, mais une seule : habitations de cultivateurs ou d'artisans, façades claires, longs toits, fumiers le long des murs, deux ruisseaux encadrant la chaussée bien empierrée, descendant de là-haut, où était la place de l'école. Ni trop de paroles, ni trop de gestes. Peut-être avait-il, furtivement, serré la main d'Orane Baltus. On vit seulement qu'il se retournait, qu'il enlevait sa vieille toque de fourrure : « Bonsoir, la compagnie ! » et qu'il reprenait le chemin de la Horgne, à grandes enjambées.

Quand il fut éloigné de cinquante ou soixante pas, il se mit à chanter, pour être encore un peu près de celle qu'il aimait. Marie Baltus n'y fit point attention. Orane, qui s'était mise à gauche de ses parents, connaissait les paroles de la chanson d'ancienne France, la chanson qu'elle lui avait apprise, afin de l'habituer à mieux prononcer le français :

S'il fut jamais, s'il fut un jour

Un amant payé de retour,

Ce n'est pas moi :

Vive le roi !

Le refrain s'en alla parmi les ensemencés et parmi les arbres du Warndt. Il ne s'adressait qu'à une seule créature au monde. Elle riait secrètement, les yeux mi-clos. Elle entendit le premier

couplet, et le sourire s'allongea encore :

Vous êtes sûre de vous-même,

Votre cœur, sans doute, est fermé :

Si c'est pour ne pas être aimé,

Pourquoi voulez-vous qu'on vous aime ?

Orane n'entendit pas la suite. Le chanteur était déjà trop loin. Elle se rappelait le jour où ce timide, dans le verger de la Horgne, lui avait dit : « Pour être certain de vos amitiés, il en faut, du temps, mademoiselle Orane ! » et comment elle avait répondu : « Lent à donner sa foi, et fort ensuite pour la défendre, mais, Mansuy, c'est toute la Lorraine ! »

Elle songeait à ce passé, qui datait de trois mois. Les premières maisons de Condé remplaçaient les poiriers plantés au bord de la route. Aucun feu derrière les volets clos. Elles dormaient, et de même celles d'après. La rue était déserte. Elle débouchait dans une place rectangulaire, trois fois large comme elle, montant de même vers le sommet du plateau, et que barraient, en haut, les bâtiments de l'école. Orane, son père et sa mère, arrivés devant le perron, tournèrent à gauche, où était le logement de l'instituteur, et rentrèrent chez eux, là où il y avait eu du bonheur, autrefois.

II

LES TROIS BALTUS

Qu'étaient ces Baltus ? les représentants d'une des plus anciennes familles de Condé-la-Croix, le feuillage caduc, mais vert pour le moment, d'un des chênes les mieux enracinés de la frontière lorraine. On prétendait, – et c'est l'abbé Gérard qui disait cela, sans assez de preuves et un peu glorieusement, – les rattacher à ce Louis Baltus qui fut échevin de Metz vers les années 1690, et dont le fils publia le *Journal de ce qui se faisait à Metz, lors du passage de Marie Leczinska.* Il se peut. La ligne collatérale était demeurée dans l'ombre, en tout cas ; elle avait mérité d'une autre manière : au service du blé, du seigle, de l'herbe et de la forêt. C'étaient, ces gens de Condé, des fermiers de longue lignée sur des terres difficiles. Elles exigeaient des laboureurs habiles, parce qu'elles sont inégales souvent, ou à flanc de coteau, et des hommes de grand courage, parce qu'elles n'ont jamais cessé d'être disputées. Les soldats de toutes les Allemagnes, ceux des ducs de Lorraine, ceux de France, ceux de Suède même et d'ailleurs, étaient entrés, tour à tour, dans la Horgne-aux-moutons, celle d'à présent, vieille de deux siècles, ou l'une de celles qui avaient été bâties sur la même falaise boisée, dominant la vallée. Les contrebandiers la connaissaient bien, les déserteurs aussi, et chacune des espèces de rôdeurs de bois. Il fallait être un chef pour tenir là, en bon ordre, les champs, les greniers, les troupeaux et les gens.

Léo Baltus en était un. Aîné de deux frères, il avait été maintenu en possession du domaine indivis que le père, un des

plus rudes paysans de ce coin de Lorraine, avait acheté de demoiselle Collin, dernière héritière d'une famille du pays. On ne sait plus à quelle date remontait, dans les âges, l'association de ces deux noms, les Collin propriétaires, les Baltus fermiers de la Horgne. Il n'y avait plus de Collin, du moins de cette famille-là ; il y avait encore trois Baltus, et l'aîné, à l'automne de chaque année, donnait, à Jacques et à Gérard, leur part de bénéfices. Il ne la faisait jamais large. Si la récolte de froment, ou de seigle, ou d'avoine, ou de pommes de terre, avait été bonne, il trouvait toujours à dire que les valets de ferme avaient demandé une augmentation de gages ; que deux vaches avaient péri ; que la provision d'avoine n'avait pas suffi pour les chevaux ; que les réparations soit aux bâtiments, soit aux attelages, aux charrettes, aux charrues, ne laissaient pas grand'-chose aux co-partageants. Il recevait ses frères une ou deux fois l'an, et princièrement, à sa table ; il savait, à l'occasion, faire un cadeau, soit à l'abbé, soit aux enfants de l'instituteur : personne ne s'était jamais plaint, et la Horgne-aux-moutons passait, non sans raison, pour une des fermes les mieux tenues de toute la contrée.

Gérard, l'abbé, était d'un demi-pied plus haut que Léo et que Jacques, déjà fort grands. Ce dernier venu de la famille eût ressemblé à un de ces athlètes dont on voit le portrait dans les journaux de sport, s'il avait été formé, dès sa jeunesse, aux exercices du corps, à la gymnastique, au lancement du disque et du javelot, au patinage, à la lutte, au maniement des haltères. Prêtre, et passionné pour les études d'histoire, – bien entendu pour l'histoire de Lorraine, – il ne prouvait guère son aptitude aux jeux de force que par l'ampleur de sa voix et une incroyable résistance aux fatigues de la marche. Il parlait d'une voix grave, méthodiquement, avec beaucoup de sens commun. Puis, tout à coup, sa bonne figure pleine s'illuminait, il riait d'avance d'une plaisanterie ou d'un mot vif qu'il allait dire, et ce n'était pas toujours drôle, mais on s'amusait, malgré soi, au plaisir qu'il y prenait. Âme candide et régulière, sans ambition humaine, tout pétri d'ambition divine, il était plus porté que d'autres à ne

point cacher ses sentiments, et non seulement sa foi, mais ses préférences, son amour pour la France, qu'il connaissait uniquement par les livres, par une comparaison devenue quotidienne avec l'immigré allemand, et par le sang des Baltus, qui était pur. Lorsque sa mère, première avertie, avait appris de lui-même, un soir, dans le fournil, qu'il se croyait appelé au sacerdoce, elle s'était écriée : « Ah ! cet honneur-là nous était bien dû, pour tous les prêtres que nos grands-parents ont cachés, à la Horgne, pendant la Révolution ! » Elle avait assisté à la première messe de Gérard, communié de la main de son fils, puis, comme si sa raison de vivre eût désormais cessé, tranquille, elle avait quitté ce monde.

Son grand Gérard, attaché d'abord à l'Œuvre des jeunes ouvriers de Metz, et devenu l'hôte toujours présent et toujours accueillant de la maison bâtie au sommet de la ville, avait été nommé, plus tard, curé d'une toute petite paroisse de Metz-Campagne. Mais il ne devait pas occuper son poste très longtemps. La guerre éclata : les Allemands avaient eu soin d'inscrire l'abbé Gérard Baltus sur la liste noire.

Le clergé lorrain leur était en particulière détestation. Ils n'ignoraient pas que l'esprit latin voit en eux des barbares, et qu'un cœur catholique est porté à aimer la France, un peu, beaucoup, passionnément, selon le degré de connaissance qu'il en a. Quarante-quatre années n'avaient pas changé les âmes nobles de Lorraine. Qui incarnait cet esprit, et qui dirigeait ces cœurs, si ce n'est les prêtres, descendants presque toujours des familles les plus exactes dans la foi ? Les gens de la Prusse le savaient bien. S'ils avaient pu détruire les souvenirs du « temps français », eux, les maîtres de l'Allemagne ! Mais la foi, l'histoire et la légende échappent aux plus puissants. Ils n'avaient que bien peu réussi. Ils accusaient les prêtres, – non sans raison, – d'avoir été, d'être toujours, avec bon nombre de maires et d'instituteurs, l'obstacle principal à la germanisation de cette province, que les historiens teutons déclaraient allemande, et que la guerre de 1870 avait arrachée à la France. Dès la déclaration de guerre, et quelquefois avant que la

nouvelle officielle fût publiée, ils se hâtèrent donc d'arrêter les plus connus de ces « ennemis de la patrie allemande ». Sous quels prétextes ? les plus variés, les plus vaguement formulés. Quatre ou cinq soldats, baïonnette au canon, un officier arrivant en automobile, et descendant, revolver au poing, ordonnaient au curé de les suivre. C'était à la porte du presbytère, à la sortie de l'église, sur une route, quand le prêtre revenait d'administrer un de ses paroissiens. Le curé demandait les raisons de cette arrestation : « Qu'ai-je fait ? » On lui répondait : « J'ai l'ordre. Vous saurez plus tard. » Plus tard, cela signifiait : « Quand nous voudrons » ; cela signifiait aussi : « Jamais. » Les soldats aimaient à plaisanter. Quand ils eurent arrêté, par exemple, l'abbé Vechenauski, qui venait de célébrer la messe à Orny, ils lui demandèrent : « Pourquoi avez-vous été, ce matin, à Chérisey ? – Parce que c'est l'annexe de ma paroisse. – Oui, répliquèrent-ils ; votre annexe, c'est le diocèse de France. » Souvent le prisonnier n'est pas autorisé à rentrer dans son presbytère, pour y prendre un manteau ou du linge. Il faut l'emmener au plus vite à la prison militaire de la ville la plus proche, d'où il sera expédié en Allemagne, à moins qu'on ne préfère le garder en cellule, dans quelque forteresse de Lorraine ou d'Alsace. Il y a des gares où l'on change de train, pour gagner les lieux de destination : aubaines pour la canaille déchaînée ! Soldats et immigrés se rassemblent autour des « espions » ; les injures sont toutes permises, les coups de pied, de canne ou de crosse de fusil autorisés, les plaisanteries teutonnes applaudies, celles surtout qui font beaucoup souffrir, car « c'est la guerre », et la conscience allemande est en syncope. Une des meilleures farces des officiers et sous-officiers consiste à faire aligner leurs captures, prêtres et laïques, le long d'un mur, à les prévenir qu'on va les fusiller, à commander à un peloton de charger les armes et de mettre en joue, puis à déclarer que l'exécution aura lieu à un autre moment. Lorsque le vieux curé de Gélucourt eut été arrêté, en août 1914, un supplice inédit fut inventé par les soldats, dans la gare de Sarreguemines : ils s'approchèrent, en file, du vieillard qu'ils avaient adossé à un mur, et, l'un après l'autre, ils lui écrasèrent

les pieds à coups de talon de bottes.

Songez donc : il y avait, parmi ces prêtres, des hommes convaincus d’avoir dit qu’ils étaient fiers d’être nés avant 1870 ; il y en avait d’autres qui avaient refusé de faire des sermons en allemand, devant des populations habituées à entendre le français ; d’autres, qu’on avait vus monter sur les coteaux et approcher l’oreille de terre, pour écouter si le bruit du canon français ne se rapprochait pas, et, de tous, on pouvait dire ce qu’écrivait à l’évêque de Metz, en décembre 1914, un fonctionnaire impérial : « Je ferai observer que, non seulement le sous-préfet de Thionville-est, mais aussi d’autres sous-préfets se plaignent de ce que le clergé, en opposition flagrante avec la vieille Allemagne, ou bien ne parle pas du tout, ou bien parle trop peu, à l’église, de la guerre, dans le sens national allemand. »

Ainsi furent saisis, emmenés en captivité, généralement aux premiers jours de la mobilisation, des curés de paroisses lorraines, ou des professeurs ecclésiastiques, connus pour leurs sentiments français, comme l’abbé Vechenauski ; le Père Bonichut, du couvent de Saint-Ulrich ; l’abbé Hennequin, curé de Moyenvic ; l’abbé Théodore Robinet, curé de Gélucourt ; l’abbé Rhodes, curé de Maizeroy ; l’abbé Courtehoux, curé de Corny, qui mourut peu après ; l’abbé Étienne, aux yeux clairs, fils d’instituteur, oncle de deux officiers français, curé de Lorry-lès-Metz ; l’abbé Jean, curé de Château-Noué, arrêté pendant la bataille de Sarrebourg, et mort par suite des mauvais traitements endurés ; l’abbé Betsch, qui ne rentra dans sa paroisse de Destry qu’au bout de cinquante-deux mois ; l’abbé Reinert, curé de Vannecourt ; l’abbé Michel, curé de Falchwiller ; l’abbé Leidinger, curé de Morange-Silvange ; l’abbé Ritz, alors rédacteur au *Lorrain,* et collaborateur de ce grand patriote, le chanoine Collin, qu’il avait fait partir pour la France quelques heures avant que les soldats allemands ne vinssent enfoncer la porte du logis de la rue du Haut-Poirier ; l’abbé Lacroix, curé de Norroy ; l’abbé Walbock, curé de Sailly ; l’abbé Pierre, archiprêtre de Delme, accusé d’avoir « combattu

l'idée allemande » ; l'abbé Mouraux, curé de Sérouville ; l'abbé Hippert, curé de Longeville-lès-Metz ; et tant d'autres, tant d'autres !

Gérard Baltus fit partie de cette levée en masse de suspects. Saisi par cinq soldats allemands, au petit matin, quand il sortait de son presbytère pour aller dire sa messe, le 1er août 1914, il était conduit à la prison militaire de Metz, et recommandé à la sollicitude particulière du feld webel geôlier Koch. Après un mois, transféré à Coblentz, puis à Cassel, il ne rentra à Metz qu'à la fin de novembre 1918. La prison avait été dure pour ce fils de laboureur, habitué à la vie au grand air ; les « repas impériaux », composés d'un morceau de pain large comme la main, et d'une tasse d'eau, les alertes continuelles, les réveils en sursaut, que multipliaient les gardiens ouvrant à toute heure le guichet, l'absence de nouvelles des siens, la saignée quotidienne que lui faisait subir la vermine des cachots, la douleur où le jetaient les acclamations des Allemands, saluant les victoires annoncées par l'état-major, avaient altéré la plus belle santé de Lorraine. L'abbé Baltus était devenu un géant maigre, travaillé de rhumatismes, sans cesse menacé de crises cardiaques. Il n'avait gardé, du temps d'avant-guerre, que sa foi, sa voix et sa passion de l'histoire lorraine : « tout l'essentiel », disait-il. Et il retrouva, dans la joie, sa petite paroisse de l'arrondissement de Metz-Campagne. Souvent, dans la famille, on l'avait appelé : « Gérard l'Asseuré » ; il demeurait, après la longue épreuve, digne du surnom qui signifiait, ici, que l'homme n'avait point l'air de ceux qui se rendent facilement, ni dans une discussion, ni dans une bataille.

Le second des Baltus avait quitté la Horgne-aux-moutons, comme Gérard, et il était devenu maître d'école. Ce corps des instituteurs lorrains, les Français le connaissaient mal. Ils en donnèrent la preuve immédiate, lorsque la France rentra dans ses provinces reconquises. Il parut alors convenable de rédiger et de publier un petit guide en Alsace-Lorraine, un *vade-mecum* pour tant de « Français de l'intérieur », qui allaient parcourir le domaine, depuis quarante ans fermé à clé du côté de l'ouest,

administré, exploité, et de plus en plus envahi par les Allemands. La joie ne suffisait pas au vainqueur, en effet, pour reprendre sa place. L'administration militaire fit donc savoir aux officiers, aux soldats, aux fonctionnaires, quelles amitiés ils avaient chance de rencontrer, dans les villages, à qui se fier, de qui se défier.

Une petite brochure fut imprimée. Imparfaite et sommaire, elle disait, des instituteurs de Lorraine et d'Alsace : « Il n'y a pas grande confiance à accorder aux instituteurs : ils sont allemands et pangermanistes. Dans les agglomérations agricoles, on pourra les distinguer suivant les promotions. Les vieux maîtres d'école restent fidèles à la France, mais ils sont de plus en plus rares. D'autre part, les tout jeunes instituteurs, partisans actifs du nationalisme alsacien-lorrain, commençaient parfois à se dérober aux influences officielles, et à se rapprocher des idées françaises ; mais ils sont presque tous mobilisés. On se trouvera donc en présence d'instituteurs pliés à la discipline allemande, ou gâtés par la soi-disant culture d'outre-Rhin. »

Ce furent des lignes injustes pour beaucoup de ces instituteurs, vieux, moyennement jeunes ou tout à fait, auxquels on prêtait, avant que l'enquête pût être approfondie, des sentiments qu'ils n'avaient pas. Nous eûmes bon nombre d'amis, au temps de notre abandon, dans le « personnel enseignant » que surveillait le *schulrat* de Metz ; oui, de grands amis, dont l'amitié fut méritoire, et il faut entendre par là non seulement les religieuses de Peltre, de Sainte-Chrétienne, de Saint-Jean-de-Bassel en Lorraine, de Ribeauvillé en Alsace, admirables femmes, qui continuèrent de former, à la française, le cœur de toutes les femmes de Lorraine et d'Alsace, mais d'autres maîtres et maîtresses d'école, dénoncés, inquiétés, obligés de ne point déclarer leur amour pour le pays de France, habiles pourtant et résolus à ne pas le renoncer. Il y eut des héros parmi eux : Jacques Baltus en fut un.

Avant l'âge de quinze ans, il avait décidé de devenir instituteur, et, le soir même du jour où sa décision fut prise, il en avait avisé le père, le vieux chef qui commandait toute chose

à la ferme de la Horgne-aux-moutons. Le père, homme considérable dans le pays, réputé pour sa taille, sa force, sa fortune, et son humeur française, avait répondu : « C'est bien, petit ! Je n'ai que trois fils : l'aîné est déjà, comme moi, paysan ; toi, tu seras maître d'école ; si le troisième, comme il en parle déjà, se fait curé, mes trois fils auront bien servi Dieu et la Lorraine. » Et les choses ne s'étaient point passées autrement.

Que Jacques Baltus, le second, eût, à proprement parler, la vocation de l'enseignement, on aurait pu en douter. C'était, dans sa première jeunesse, un de ces Lorrains, grands lurons tout en bois souple, qui n'aimaient rien tant que de jouer un bon tour aux maîtres germains de la Lorraine, dût la plaisanterie s'achever en bataille. Il évitait, pour ne pas nuire aux intérêts du père Baltus, de provoquer les fils des immigrés allemands qui habitaient le village de Condé-la-Croix, le plus voisin de la Horgne, mais il ne manquait guère l'occasion de manifester ses sentiments français, lorsque, dans les petites villes moins voisines, à Boulay, notamment, ou dans la grande ville capitale, il y avait une occasion de se montrer bleu, blanc, rouge.

Sur ses économies de jeune fils de ferme, – elles n'étaient pas grosses, – il trouvait le moyen de prendre le chemin de fer, et de rejoindre des amis messins, qui le surnommaient « le sergent-major ». On l'attendait à la gare ; le soir, on l'y reconduisait. Il avait ainsi, dans l'été de sa quinzième année, le 15 août, fait à bicyclette l'excursion de Metz à Mars-la-Tour, un peu pour pèleriner jusqu'à Gravelotte, et passer, en sifflant *Sambre-et-Meuse,* devant l'hôtel du Cheval d'or, où le vieux Guillaume a couché le 17 août 1870 ; mais surtout dans l'intention de rencontrer des bandes de jeunes Allemands qui se rendaient, avec leurs provisions de charcuterie, au monument des Hessois, qui est sur la route ; on s'était battu, dix contre dix, à coups de poing, sur un bas-côté du chemin, avant d'arriver à la Schlucht. Le vingt et unième personnage avait mis en fuite les combattants : c'était un gendarme allemand, chargé de

veiller au bon ordre de la fête.

Lorsque le temps fut venu, Jacques Baltus entra à l'école préparatoire de Saint-Avold, puis à l'école normale primaire de Metz ; il y trouva des jeunes gens comme lui, tous catholiques, – les protestants étaient formés à l'école normale de Strasbourg, – très décidés à ne point servir contre la France, du moins avec un grade dans l'armée allemande, et auxquels nul maître ne tenta d'arracher la foi, ni l'amour de la Lorraine, ni le souvenir de ce que le père et la mère avaient enseigné, par l'exemple, durant la petite jeunesse. Après cinq ans, il se retrouva, au sortir de l'école normale, aussi Lorrain qu'il était entré. Et très vite, après un stage de quelques années dans un autre bourg de la Lorraine de langue allemande, il eut la chance d'être nommé instituteur dans son propre village de Condé-la-Croix. Il y était demeuré populaire : il fut, promptement, un des premiers hommes de la région.

Dans sa chaire de maître d'école, il était redouté, voyant tout, apercevant la main furtive d'un gamin qui pinçait la culotte du voisin, ou lançait une boulette de papier, habile à saisir le coupable en flagrant délit, capable encore de rire avec les petits, lorsqu'il suffisait d'avoir ainsi fait entendre : « Je te vois ! » et qu'une punition eût froissé l'esprit nuancé de cette jeunesse lorraine ; au surplus, attentif à ne point faire de jaloux, à ne point supporter de coteries et de clans parmi les élèves. C'était l'école, le lieu où le maître remplace le père. Ces âmes d'enfants, bourrées de passions, – vingt poussins sous la poule, – intéressaient au plus haut point l'instituteur. « Parbleu ! disait-il, le métier n'est pas commode : de tous mes renards, de mes ours, de mes loups et de mes moutons faire des Lorrains ! » Il avait, du Lorrain, une idée toute belle, qu'à vrai dire il tenait de son père, de sa mère, de ses aïeux, de l'air des forêts et des plaines, et qu'il regrettait de n'avoir pu étudier dans l'histoire. « Que voulez-vous, disait-il, le temps m'a toujours manqué ! Quarante gamins à instruire, les parents à recevoir, les papiers du maire à tenir à jour, ma femme à raisonner, Orane à regarder vivre, et mon petit verre de mirabelle à boire,

m'empêcheront toujours d'être savant. Dans la famille, c'est le plus jeune qui est savant, l'abbé Gérard : quand nous serons vieux tous deux, je m'instruirai près de lui. Ce sera ma dernière joie de redevenir écolier. Il aura bien sa retraite, et moi aussi. »

Dure mission, celle d'un maître d'école qui a de la conscience ! Du matin au coucher du soleil, Baltus ne prenait point de repos. S'il n'était pas dans sa classe, on était sûr de le trouver à la mairie, dont il était le « greffier », comme on dit en Lorraine.

Fonctions assez lourdes, devenues très difficiles pour lui, en raison de l'inimitié du maire. Condé-la-Croix, bourg frontière, était une des rares communes du pays administrées par un homme au cœur allemand, et qui s'entendait à augmenter, pour ses administrés, la rigueur de la domination étrangère. Mais il fallait vivre : Baltus était marié.

Il s'était marié dès qu'il avait été nommé instituteur à Condé. Amitié d'enfance ? non. Jeune fille du village ou des fermes ? non. Ses courses à Metz lui avaient fait connaître plusieurs familles de là-bas, et un jour, ayant accepté de dîner dans la famille des Hubert Servières, il avait rencontré, dans leur maison de la haute ville, logis de la rue des Murs, tout moussu, ayant pignon sur l'air frais des collines, une jeune orpheline, qui venait de sortir du pensionnat des Sœurs de Peltre. Elle était Messine, elle s'appelait Marie, elle était brune, longue, et sur son pâle visage, elle avait une âme claire, aimable, pour un rien amusée ou émue. Chez elle, l'éducation avait développé le don de repartie, le sentiment du comique, le goût des nuances, l'aptitude à souffrir non seulement du malheur, mais du mal et de la grossièreté. Par là elle appartenait, bien que de condition modeste, à cette antique élite que, dès le moyen âge, le pays des Trois Évêchés opposait aux voyageurs d'outre-Rhin. Certainement, Marie avait plus de distinction que Baltus, et ce n'était pas une petite raison d'être aimée ; Baltus, ayant moins d'arguments, avait plus de volonté que Marie. Que de fois, même à présent qu'elle avait vieilli, on l'entendait dire à son mari : « Que tu es donc Lorrain, Baltus ! –

Et toi Messine ! » Elle employait même l'ancienne appellation, vivante encore après des siècles : « Que tu es bien de ceux du duc ! » Il revenait le premier, toujours, disant : « Tu es plus fine que moi, Marie, tu dois avoir raison : embrassons-nous. »

Baltus le rude pliait devant Marie la fine. Ce n'était point un homme qui faisait deux fois au lieu d'une le signe de la Croix ; mais sa foi était grande, et il aimait ce qu'il croyait. Le matin, pendant que Marie s'habillait en hâte et descendait pour faire chauffer le café, il récitait une courte prière qu'il avait composée : « Dieu le Père qui êtes la Puissance, Dieu le Fils qui êtes la Parole, Dieu le Saint-Esprit qui êtes l'Amour, faites avec moi ma journée. » Le soir, il récitait, avec sa femme, de plus longues formules.

Vint la guerre. La première pensée de Jacques Baltus fut celle-ci : « Heureusement, Nicolas n'a pas l'âge ! Il ne partira pas ! » L'enfant n'avait encore que seize ans. Comment supposer, alors, que la guerre durerait quatre années, et que le frère aîné d'Orane, le blond charmant, l'élève de la maîtrise de Metz, celui qui se préparait, non pas à entrer dans l'enseignement, mais à obtenir le diplôme de fin d'études, et qui avait résolu de passer ensuite la frontière avant l'appel, comment supposer qu'il arriverait un jour où, maintenu en Lorraine par la guerre, il devrait rejoindre, à dix-huit ans, les hommes de sa classe ? Il aurait voulu vivre en France, celui-là ; il avait déclaré qu'il ne serait jamais soldat allemand. Passer la frontière : chose que le père n'avait pas faite, résolution qu'il avait combattue. Que n'avait-il pas dit ? Quelles colères, quelles larmes, aux dernières vacances, lorsque les deux puissances, – le fils, le père, – s'affrontaient d'abord, puis s'attendrissaient, puis demeuraient muettes, sans que l'une ou l'autre eût cédé ! On lui avait dit tout ce qu'on pouvait lui dire, à ce petit, et ceci, avant tout, qu'il fallait demeurer au pays, ne pas diminuer la force lorraine, tenir en attendant l'assaut ; il répondait : « Je suis peut-être faible ; ce que vous me dites est peut-être le mieux, mais je n'en suis pas sûr, et puis, je ne pourrai pas, je ne peux pas ; que de plus forts que moi restent en Lorraine ; moi,

je ne peux plus vivre sous le commandement du Prussien : je veux être libre, français, tout moi-même. D'ailleurs, si je suis ainsi, le père, c'est votre faute. Votre sang a revigoré en moi. Je ne peux plus lutter contre lui : je passerai la ligne. Il y a encore une Légion étrangère, n'est-ce pas ? Le nom sera pour moi mensonger, on le verra vite : j'y serai mieux que par ici, sans le commandement de ceux qui n'ont jamais compris. » Chers yeux qui se voilaient lorsqu'il disait cela ; yeux étincelants qui défiaient le père, la mère, l'oncle, le curé même de Condé, appelé à la rescousse, pour tâcher de rendre plus « raisonnable » ce beau petit adolescent de Metz et de Condé-en-Lorraine ! L'image ne quittait plus l'esprit de Jacques Baltus. Et, de l'apercevoir ainsi, le jour, la nuit, en rêve, il était venu des mèches toutes blanches dans la brosse de cheveux fournie que portait l'instituteur tout à coup vieilli.

La seconde pensée qui lui faisait tant de mal, pendant la guerre, c'était celle des défaites françaises. On savait, en pays lorrain, la redoutable force de l'Allemagne, et comment tout avait été préparé pour l'invasion, depuis des années. Le jour où on avait appris la déclaration de guerre, dans plus de soixante maisons, sur soixante-dix qui formaient le bourg de Condé-la-Croix, les mêmes mots avaient été dits avec précaution et avec effroi : « Les pauvres Français ! Que vont-ils devenir ? » Et les nouvelles du premier mois, celles de la première semaine de septembre 1914, comme elles étaient venues augmenter l'angoisse ! À chaque succès de l'Allemagne, la Mutte de la cathédrale de Metz sonnait de sa voix grave. Les cloches des bourgs d'Alsace et de Lorraine étaient contraintes de chanter aussi. La police les épiait. Plus tard, quand il y eut des reculs des armées allemandes, les cloches durent sonner quand même. L'État-major télégraphiait : « Nouveau grand succès ! » ; les préfets transmettaient la nouvelle et l'ordre de se réjouir ; deux fois les Lorrains, dans les camps lointains de Königsberg, entendirent annoncer la prise de Verdun. À chacune de ces victoires, vraies ou fausses, l'instituteur devait expliquer aux enfants que l'invincible Allemagne, refoulant ses ennemis, c'est-

à-dire le monde entier, ne pouvait manquer de leur imposer la paix qu'elle voudrait.

Il devait annoncer en même temps aux élèves que la patrie victorieuse leur accordait un jour de congé. L'administration prodiguait les vacances. Elle avait besoin du maître, elle licenciait l'enfant. Le petit discours patriotique de l'instituteur lui était une occasion naturelle de recommander les emprunts de guerre qui, bientôt, se succédèrent rapidement. Par là, et par les affiches, et par les journaux, la population recevait avis de souscrire à la mairie. Et l'instituteur-greffier tenait les listes ; il savait que le contrôle serait fait par le maire et par d'autres encore ; qu'on remarquerait les abstentions ; qu'on établirait une comparaison entre les sommes recueillies à Condé-la-Croix et celles que les villages voisins, de même importance, avaient offertes à l'Empire. Jacques Baltus ne recevait pas souvent les félicitations des agents du Trésor. L'un de ceux-ci lui avait même dit, en 1915, vers la fin de l'année : « Il y a ici bien des « têtes de Français », cela se voit au chiffre des souscriptions : vous serez appelé sous les drapeaux, si la commune continue à montrer aussi peu de patriotisme. »

Le maire, Joseph Hellmuth, Lorrain « assimilé », marié à une Sarroise de Mertzig, père d'un jeune fonctionnaire allemand, que l'Empereur avait nommé juge dans une ville du Rhin, détestait Baltus, mais se gardait bien de se séparer d'un tel travailleur. Il est même probable qu'il empêcha, plusieurs fois, l'administration militaire d'envoyer au « greffier du maire » l'ordre d'avoir à rejoindre une formation de *landsturm*. Punir le greffier, c'eût été punir le maire. Et par qui l'eût-on remplacé ? Du coin de l'œil, Hellmuth voyait tout en se promenant, et son épaisse oreille entendait à merveille. Son costume de chasse, presque un uniforme pour lui, suffisait à l'étiqueter. Le gros maire de Condé empruntait à l'Allemagne ses modes. Il était renégat depuis le chapeau de chasse vert, pointu, orné, en arrière, d'un pinceau à barbe en poils de sanglier, depuis le col vert en celluloïd, serrant la nuque rouge et courte, jusqu'à l'ample veston, vert aussi, jusqu'aux bas de laine rayés, jusqu'à

la pipe à couvercle habituée, comme le greffier, à travailler toujours. Joseph Hellmuth, marchand de bois, faisait de merveilleuses affaires pendant la guerre, puisque les mines du voisinage avaient, comme de coutume, besoin de poteaux pour les galeries, et que l'administration militaire réclamait sans cesse des solives et des planches, pour construire des baraquements.

D'autres besognes administratives obligeaient encore Baltus tantôt à passer des heures à la mairie, ou dans la villa, très élégamment boche, de M. Hellmuth, tantôt à courir la campagne. À chaque instant l'ordre arrivait de signaler la quantité de blé, d'avoine, d'huile, de cuivre ou d'étain, le nombre des volailles, des porcs, des moutons, des bovidés appartenant à chacun des habitants de la commune ; ou bien de distribuer des cartes de pain, de sucre, de viande, de beurre, de lait, d'œufs, de pommes de terre, de saccharine. C'étaient là des besognes si absorbantes, qu'il fut établi, dans toute la contrée du moins, qu'en dehors du jeudi, les instituteurs auraient deux après-midi de liberté, c'est-à-dire de travail forcé. Donner peu, prendre beaucoup, c'était la devise officielle. Vers la fin de la guerre, quand le cultivateur tuait un cochon, il était expressément invité à donner un morceau de lard pour l'armée : la quête de Hindenbourg, disait-on, *Hindenburgspende.*

Pauvre homme ! Il aurait bien voulu se soustraire à ce rôle d'agent administratif de l'Allemagne. Il n'y pouvait échapper, pas plus qu'à d'autres obligations que les chefs de l'instruction publique, en Lorraine, tenaient, avec raison, pour des disciplines très probantes, et qui donnaient la mesure du rattachement des maîtres d'école à l'Empire. Par exemple, les instituteurs devaient, et cela, dès le début de la conquête allemande, fêter le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur, et faire l'éloge du souverain, devant les élèves. Ils devaient se lever quand une musique jouait un air patriotique, quand un chœur entonnait l'hymne national allemand. Ils mettaient, la plupart, à remplir ces devoirs de leur état, un défaut de ferveur dans le style ou de promptitude dans les

gestes, qui était souvent remarqué. Jacques Baltus se trouvait à Metz, en 1917, à la date où tous les instituteurs de Lorraine durent célébrer le soixante-dixième anniversaire du maréchal Hindenbourg. Selon la promesse qu'il avait faite à un de ses chers amis, à un admirable patriote français, son ancien à l'école normale de Metz, il assistait à la fête officielle, dans l'école moyenne des filles que dirigeait M. Charlot.

Pendant que celui-ci parlait, Jacques Baltus, ému de la douleur qui pâlissait le visage de son ami, observait l'assemblée : la satisfaction ou la grosse ironie des maîtresses ou des élèves allemandes ; les yeux baissés ou devenus fixes, – des yeux de crucifix, – des jeunes Lorraines en qui souffrait aussi la France. On savait que M. Charlot avait sauvé l'enseignement du français dans les écoles de Thionville. L'épreuve lui était dure. Volontairement, il prononçait des paroles d'une grande généralité, et décernait au maréchal des éloges d'une tiédeur courageuse. À peine eut-il achevé de parler, que le principal personnage de l'assemblée, un « conseiller supérieur » délégué par le préfet, se leva, prit son chapeau, et s'en alla, disant : « Ce discours-là, n'importe qui aurait pu le tenir ! » Dans là soirée, Baltus parvint à rejoindre M. Charlot, le félicita, et lui dit cent choses qu'il était prudent de garder pour soi, en ce temps-là, ou de ne confier qu'à de sûrs amis. « Nous servons quand même, disait-il : il y a une grande dame lointaine qui nous remerciera, quand elle saura nos peines. Nous sommes obligés de faire nos leçons en allemand, soit, mais les élèves remarquent, à la longue, que nous ne disons jamais de mal de la France, et que nous disons toujours du bien de la patrie lorraine. Ils devinent. Nous laissons les influences, partout répandues sur notre terre, envelopper leur cœur jeune ; les vieux parents, une chanson, une photographie, l'air qui souffle de l'ouest travaillent en paix pour la France, tant que nous sommes ici, nous qui gardons l'âme du pays. J'ai eu quelquefois envie de démissionner : ma femme, ma fille, mes frères, m'en ont toujours détourné.

– Et ton fils ?

– Mon fils, pauvre petit ! Français comme nous ! Mais je ne

l’ai plus !

– Où est-il ?

– À l’armée ; je ne sais plus où ; pas du côté de l’ouest, heureusement, mais je crains toujours qu’il ne soit ramené par ici.

Et, de son pouce renversé, Baltus désignait l’horizon, où des nuages rouges diminuaient de lumière, au-dessus des terres occupées par la nuit.

Le fils très cher, le mince, le blond, le frère d’Orane, avait dû, en novembre 1916, à dix-huit ans, rejoindre un corps allemand. La Prusse commandante se défiait des Lorrains et des Alsaciens, elle les écartait du front français, et les jetait à l’est. Les jeunes conscrits furent donc dirigés sur Coblentz, où était le dépôt du 17e régiment d’infanterie, Coblentz, au pied du fort d’Ehrenbreitstein, où de nombreux Lorrains étaient enfermés dans des casemates. Là, ils reçurent l’instruction militaire. Ils n’y furent pas bien accueillis. Dans les premiers temps, à certains jours, des bandes de forcenés, qu’ils appelaient des Hurrah-patriotes, excitées par les victoires qu’on célébrait, et par les revers qu’on savait aussi et qu’on taisait, se massèrent devant les grilles de la caserne où les « non-Allemands » faisaient l’exercice. Pendant des heures, sans qu’on les en empêchât, des hommes purent insulter ces « traîtres à la patrie ».

Huit mois plus tard, la 15e division de réserve était appelée au front oriental, pour lutter contre les Russes, en Galicie. Elle subissait de grandes pertes, en juillet, dans la région de Husiatin. Nicolas Baltus et les jeunes recrues lorraines du 17e régiment ne rejoignirent les autres troupes de la division qu’au mois d’août.

La distance était immense, de cette Galicie aux champs de Lorraine, et les lettres devenaient rares. De temps à autre, il en arrivait une à l’adresse de Marie Baltus, et on eût dit que cette mère inquiète l’apprenait par cœur, la lisant et relisant, l’ayant toujours à portée de la main, dans la poche de son tablier. Elles

étaient brèves, d'habitude, les lettres de Nicolas, et le contrôle empêchait le jeune homme de dire ce qu'il pensait, ce qu'il souffrait, la force même de sa tendresse pour la famille. La mère disait : « Lui qui est si chérissant, mon Nicolas, dans ses lettres, il ne me dit pas son cœur : je le cherche, et je n'en ai pas mon content. » Le père la plaisantait. Il la savait d'une extrême sensibilité, plus agitée que l'oiseau de garde, perché sur la branche, l'œil en mouvement, l'oreille tendue, le bec entr'ouvert déjà pour le cri d'appel, tandis que la troupe picore dans l'herbe. Il la rassurait difficilement contre la crainte qu'elle avait eue depuis le commencement. « Pourvu qu'il ne revienne pas se battre par chez nous ! » L'instituteur avait consulté les traités de géographie qu'il possédait, et mesuré, sur les cartes, la distance qui sépare Husiatin de Condé-la-Croix. « Tu comprends, disait-il, que s'ils ont besoin de renforts, les *« Bei uns »**, ils les feront venir de pas trop loin ; ils n'iront pas courir après notre fils, un petit jeune, dont ils se défient ; et qu'ils ont, à cause de cela, envoyé dans le grand nord-est, là-bas, là-bas, au pays des canes sauvages. » Elle écoutait ; ses yeux étaient cernés d'une ombre grandissante, elle avait un si pauvre sourire que d'autres que son mari, ou sa fille, ou le vieux Léo, de la Horgne, l'eussent pris pour un signe d'attendrissement, avant-coureur des larmes, Mais elle ne pleurait pas. Elle ne voulait pas pleurer.

*. Les Allemands disaient, à tout propos : « Rien ne vaut, ici, ce que nous avons chez nous, *« bei uns »*, et les Lorrains les désignaient, à cause de cela, par ces deux mots.

Une seule fois, dans cette première année, la lettre de Nicolas fut bien du cœur, de l'âme de ce fils tant aimé. Elle était datée de la fin de novembre 1917. Évidemment, elle avait été écrite avec la certitude que l'autorité militaire allemande ne la lirait pas. Qui s'était chargé de faire parvenir la lettre à destination ? prisonnier libéré ? blessé évacué vers la frontière de l'ouest ? camarade sûr embarqué hâtivement avec sa division fraîche, envoyée par Hindenbourg au secours des armées engagées contre les Français ? On ne le sut jamais. Elle

portait un timbre suisse. Elle répondait à la principale crainte des parents : la race continuait de tenir les âmes bien accordées.

« Rien ne fait prévoir que nous puissions être rappelés vers l'ouest. Mes camarades et moi, nous comptons finir la guerre par ici, dans les terres glacées, gardiens de tranchées, quelquefois empierreurs de routes, bûcherons dans les bois. Que maman Marie se rassure : quand je reviendrai par nos champs de Lorraine, c'est que la guerre sera finie ; je monterai la côte de Condé-la-Croix ; j'irai tout en haut ; je frapperai à la vitre de la cuisine, pas plus fort que le bec du rouge-gorge d'hiver, – vous vous rappelez, les jours de neige, – et elle entendra ! Car elle entend nos pas, elle nous devine longtemps avant de nous voir ! »

Hélas ! l'enfant se trompait. Verdun ! Verdun ! quelle dépense de soldats tu faisais ! Les Allemands ne pouvaient plus hésiter. Leurs troupes fondaient. Il fallait, toutes les semaines, des divisions nouvelles. À la fin de décembre, ce fut le tour de la 15e de réserve, et donc du 17 e d'infanterie, où se trouvait le fils du maître d'école de Condé. En toute hâte, elle fit un dur voyage : Brest-Litovsk, Varsovie, Halle, Francfort-sur-le-Mein, Mayence, Sarrebrück, Thionville. Au début de janvier 1918, elle était « au repos » du côté de Dun-sur-Meuse. Le 27, elle entrait en ligne, sur la rive gauche de la Meuse, dans le secteur de Malancourt-Béthincourt.

Les lettres de Nicolas Baltus devinrent plus rares encore. Il était devant la citadelle imprenable ; le combat ne cessait point ; les soldats allemands tombaient en si grand nombre que la fatigue et la certitude de mourir inutilement, comme eux, accablaient les survivants ; les grands chefs voyaient l'armée impériale s'user, et leur angoisse se traduisait d'abord par l'excessive rigueur des mesures de police. On avait peur que la correspondance des soldats ne démentît les cloches qui sonnaient tout le temps la victoire. Marie Baltus, chaque semaine, portait à la gare un colis postal, où elle avait mis ce que l'enfant aimait : une galette entre deux pains frais de madame Poincignon ; un pot de mirabelles ; un paquet de tabac

blond. Orane lui disait : « Pourquoi pas moi ? je suis jeune ; la course est longue déjà pour vous. » La mère répondait : « Il devinera que c'est moi qui ai tout fait. Je crois l'emmailloter encore, quand je ficelle le paquet. Orane, s'il le fallait, j'userais mes pauvres jambes au service de l'enfant. – Vous êtes pâle, à présent. – D'autres le sont. As-tu remarqué ? les mères, depuis le commencement de cette année, ne peuvent plus être distraites. Tu leur parles, elles répondent, mais elles ont des airs de statues vivantes. Les hommes disent : « À quoi pensent-elles ? » Hélas ! hélas ! Comment ton père peut-il penser à autre chose, et faire sa classe ? »

Il y en eut, parmi les femmes, que leurs pressentiments trompèrent. Elle ne fut pas de celles-là. Le 18 avril, dans le courrier de la mairie de Condé, il y eut un avis officiel marqué du timbre de la cinquième armée, que commandait von Gallwitz. Ce fut le « greffier de mairie » qui l'ouvrit. « La 4 e compagnie du 17e régiment de réserve, XIIe armée, regrette de vous faire savoir que le nommé Nicolas Baltus a disparu dans les combats du 15 courant. Elle prie les parents, dès qu'ils auront des nouvelles, de les communiquer à la compagnie. Ce soldat était d'une extraordinaire bravoure.

» Le capitaine : (illisible). »

Le « greffier » garda la lettre, d'abord, sans en rien dire à personne. Le lendemain seulement, après l'heure du courrier, – il avait espéré on ne sait quoi, un démenti, un avis nouveau, ce qui ne pouvait venir, – il entra dans la cuisine, où se trouvait Marie, et dit qu'il y avait des nouvelles, qu'elles n'étaient pas mauvaises tout à fait, mais qu'elles n'étaient pas bonnes non plus. La femme répondit : « Donne le papier, je suis forte. » Quand elle eut parcouru l'avis, elle demanda : « Baltus ? disparu, cela ne veut jamais dire mort, n'est-ce pas ? – Mais non, heureusement ! Il n'est pas revenu, le soir, ni le lendemain, ni le surlendemain peut-être, à sa compagnie… Cela arrive souvent… Peut-être prisonnier ?… »

Le pauvre homme regretta, par la suite, d'avoir essayé de la

consoler. Elle était d’âme héroïque. Elle se tut. Elle disparut presque du village où elle habitait. Désormais, on ne la vit plus causer sur le pas de la porte, acheter des légumes chez Noiron, quand elle en manquait ; elle refusa d’assister aux réunions où ses amies, même en deuil d’un enfant, acceptaient de se rendre ; elle n’accueillit pas celles qui voulaient lui parler de sa peine, levant seulement la main, et faisant signe d’effacer les mots qui traversaient l’air : « Inutile, je vous remercie ; laissez-moi. » On lui obéit promptement, et plusieurs dirent : « Marie Baltus s’en va de chagrin. » Même Léo, son beau-frère, ne put obtenir qu’elle sortît de la perpétuelle contemplation de ce petit visage blond, disparu. « Car vous lui parlez ? demandait-il, vos lèvres remuent ! – Oui, tantôt à lui, tantôt à Dieu. – Que leur dites-vous ? – Qu’il revienne ! » Il fallut s’accoutumer à une douleur qui refusait l’amitié et la pitié. Chez elle, Marie Baltus demeurait la ménagère attentive, ennemie de la poussière, de la tache et du retard, peu accueillante aux gamins de l’école qui venaient rôder trop près de la cuisine ou du jardin, obéissante envers son mari, tendre pour Orane, qu’elle embrassait parfois si fort que la petite songeait : « Sûr, elle croit embrasser Nicolas ! » Mais la santé, qui avait toujours été médiocre, déclinait. Marie Baltus, en quelques mois, avait perdu toute fraîcheur et toute jeunesse. Son long visage, son cou, ses mains étaient si pâles que des enfants, jouant sur la place et voyant passer la femme de l’instituteur, avaient rapporté chez eux : « Nous avons vu la maman blanche d’Orane », et que le nom lui était resté. Plusieurs l’appelaient « la maman blanche ». Mais bientôt un autre surnom lui fut donné, plus étrange.

Entre ces deux époques, il y eut la fin de la guerre, et tant de choses alors, qui émurent chaque homme ou femme vivant en ce monde.

Chez les Baltus, l’un des premiers événements qui marquèrent cette époque, fut le retour de l’abbé Gérard.

Jusqu’en juin 1918, la famille n’avait eu de lui que bien peu de nouvelles, quatre ou cinq lignes, d’une banalité sévèrement contrôlée, écrites sur des cartes postales qui arrivaient, soit à

Condé-la-Croix, soit à la Horgne-aux-moutons, avec des retards considérables. Tout à coup, vers le milieu du mois, un après-midi que le chef de ferme, les femmes, les enfants engagés à la place des hommes pour travailler aux champs, étaient descendus vers les prés, pour faucher et faner le foin, le maigre abbé au nez mince et courbé, l'abbé qui ressemblait maintenant à un vieux moine, absorbé dans la méditation de la mort et par elle adouci, monta jusqu'à la grande maison familiale, heurta trois fois le bois de la porte, du bout de son bâton de noisetier sauvage, et, n'ayant pas eu de réponse, s'assit sur la marche du seuil.

Ce fut Orane, – on la voyait souvent à la ferme, – qui le reconnut d'en bas, de la bordure du pré où elle travaillait. Ce fut sa voix claire, lancée au frémissement de deux lèvres tendues, qui cria :

– L'oncle Gérard ! C'est lui ! La guerre est donc finie ?

Elle n'était pas finie, la guerre ; les Allemands avaient relâché l'abbé Baltus, sans plus de raison apparente qu'ils n'en avaient eu pour l'arrêter. Ils lui avaient dit, un matin : « Vous êtes libre. » Les Lorrains, empressés de trouver, aux événements mystérieux, un petit air d'espérance, disaient : « La très dure nation fléchit : elle doit être mal nourrie. »

Ils étaient soutenus, dans cette heureuse disposition d'esprit, par les rumeurs qui couraient la Lorraine. On se gardait de parler trop librement sur la place publique, mais dans les chemins, dans la forêt, ou dans les maisons, quand on se trouvait entre Lorrains, on se racontait des nouvelles qui n'étaient pas toutes vraies, mais qui étaient toutes bonnes. Des anciens, qui avaient eu tant de raisons de pleurer, reprenaient l'habitude de rire. On voyait une flamme brève au coin de leurs yeux, quand on leur demandait : « Comment ça va ? » et qu'ils répondaient : « Ça va très bien. » Le mot d'armistice, – quel mot ! – sifflait déjà sous les branches des pruniers, oiseau de passage dont le chant était doux. À Condé-la-Croix, les premiers qui le prononcèrent furent des enfants du pays, venus en

permission, et qui dirent : « Les soldats allemands n'en veulent plus, de la guerre ; ils se sentent battus : l'armistice n'est pas loin. » En septembre, qu'est-ce qu'on apprend ? Et la nouvelle, cette fois, est tout à fait sûre : l'Empereur est arrivé, à Courcelles-Chaussy, le 23, dans l'après-midi, par train spécial. Tout le monde le connaît, le château de l'Empereur, à quinze kilomètres de Metz. Tout près de la gare de Courcelles, le château jaune d'Urville, qui n'a point l'air impérial, que l'Empereur avait acheté faute de pouvoir acquérir Pange ou quelque noble demeure ancienne, et où, pas une fois depuis 1910, le « seigneur de la guerre » n'a reparu. Qu'est-il venu faire ? commander le déménagement. Il est resté un quart d'heure à peine, le temps de choisir ce qu'on devait emballer. Son train spécial l'attendait, à deux cents mètres de là. Quelques jours après, les tentures ont été détachées par huit serviteurs de la maison impériale, et les pendules, les lustres mis dans des caisses, les fauteuils, les canapés, les chaises, entassés, les pieds en bas ou les pieds en l'air, dans les voitures qui les emportent directement à Berlin. On ne s'est pas caché. Cela ne fut pas le déménagement à la cloche de bois. Des curieux s'approchèrent, cachés dans les massifs du petit parc bourgeois, ou sur la route, près de la halte, et ils virent que l'hôte indésirable comptait bien ne pas revenir. Dans les fermes de la plaine, dans celles qui bordent la forêt Sarroise, et au fond des boutiques, tout le long des rues des petites villes, l'aventure a reçu bon accueil. La Lorraine ne doute plus de sa délivrance. Elle murmure, à huis clos : « Bon voyage, Guigui ! » En octobre elle connaîtra que le temps est tout proche.

Cette fois, la nouvelle paraît d'abord invraisemblable. Elle est vraie cependant. L'Empereur a quitté le front de bataille de Saint-Mihiel ; il a pris, comme les meubles d'Urville, la direction de l'est ; il arrive à Vatimont, un village sur la grand'route de Sarrebrück. Bien des témoins sont là, postés derrière les vitres des fenêtres, pères, mères, enfants, en grappes, retenant leurs voix. Car l'Empereur va passer, accompagné d'un état-major d'officiers de guerre et de Cour.

Les soldats sont alignés le long des rues et sur la place ; les commandements ont retenti ; les musiques annoncent que le voici. Le voici, en effet, à cheval, accompagné, flanqué étroitement, botte à botte, de colosses en uniforme « feldgrau ». Il est sombre, il est voûté, il passe dans le silence, après que la fanfare s'est tue. Et les plus audacieux des spectateurs, ceux qui ont soulevé le rideau, aperçoivent que les troupes sont sans armes. Est-il possible ? Pas un fusil ! Pas un revolver ! On a eu peur d'un mauvais coup : on a désarmé les compagnies d'honneur ! L'Empereur n'est plus sûr de rien, si ce n'est du désastre.

Et alors, ce furent les grandes dates de novembre. Le dimanche 10 novembre 1918, la nuit venue, les habitants de Condé-la-Croix étaient dans leurs lits, excepté le directeur de l'école, qui corrigeait des cahiers, et le mitron de madame Poincignon, le grand mitron demi-nu, enfermé dans une cave d'où l'ahan s'échappait avec la régularité d'une détonation de moteur. Une nuit calme, des nuées disjointes, pâles, qui venaient de France. Au dixième coup de dix heures, voici la cloche de l'église, la seule à présent, la petite, car les deux grosses, il y a beau temps qu'elles ont été descendues de la tour, chargées dans un wagon, envoyées à Essen et fondues pour la guerre : voici la cloche qui se met à sonner, d'abord irrégulièrement, maniée par des mains inexpertes, puis à grandes volées presque régulières. Qu'y a-t-il ? le feu ? Jacques Baltus écoute un moment, jette sur ses épaules un vieux caban, pendu à un clou du cabinet de travail, et prend son bâton d'épine dure.

– Où vas-tu, Baltus, à cette heure-ci ?

Du bas de l'escalier, il répond en hâte :

– Ne te tourmente pas, surtout ne te lève pas… C'est une réquisition, pour sûr. Le greffier de mairie doit y aller : le maire est malade. Reste en paix, Marie : Orane est près de toi !

La cloche sonne toujours.

Il fait froid dehors. Baltus descend à grands pas. Une

lumière, deux, trois, aux fenêtres du côté de la gare. Il y aura des compagnons. Une ombre sort de la maison du vétérinaire.

– Hé, par là, Chardat !

– Je vous vois à peine dans l'ombre… monsieur Baltus !

– Oui, c'est moi, venez vite. Où est l'incendie ?

– Peut-être dans la campagne. Ici, rien, c'est sûr.

– Descendons ensemble.

Ils descendent ; deux, trois, six hommes, les yeux mal éveillés, se joignent à eux. Presque au bout du village, à gauche, il y a la petite place de l'église : oh ! qu'est-ce que c'est que cela ? L'église est ouverte, les lampes électriques l'illuminent comme aux fêtes : elles éclairent le terrain devant le portail, et le bas des premières maisons de la place. Mais là, sur les marches du péristyle et à l'intérieur, ces hommes ?… des soldats allemands ! « Serrons-nous, les enfants ! » dit Baltus à voix basse. La cloche continue de se démener. Ils entrent tous les huit, franchissant la porte de l'église, huit Lorrains en gilet de tricot, culotte et sabots ; trois seulement ont eu le temps de prendre leur veste de travail. Baltus va droit au bénitier. Il commence par se signer. On l'a laissé se porter en avant, comme s'il était le chef. Il y a, près du bénitier, quatre soldats, deux couchés sur les chaises, deux assis, la tête tournée vers les Lorrains.

– Que faites-vous ici ? demande Baltus. Pourquoi sonnez-vous ? Je suis l'instituteur de Condé, et le greffier de la mairie.

– Où est le maire ?

– Malade.

Le vieux « feldgrau », qui est le plus proche de lui, n'a ni casque ni calotte de drap sur la tête. Il est coiffé d'une casquette de laine à oreilles, et il n'a aucun grade, à moins que… Mais oui, ces pattes de drap rouge, cousues sur ses épaules avec de la ficelle, et ces yeux surtout, luisants d'ironie et de mépris à travers les lunettes, le nez gonflé d'orgueil de la lourde brute

importante, la barbe fauve que la tête, en se renversant en arrière, porte en avant, vers Baltus : ce doit être, sinon un officier, du moins un homme qui prétend commander. Il a bu : ses paupières le disent, et aussi les mèches mouillées et tordues de sa barbe.

– Pourquoi sonnez-vous la cloche ? répète Baltus.

– Parce que ça nous plaît, aux camarades et à moi.

– Qui êtes-vous ?

Plusieurs gros rires montent sous les voûtes, et se mêlent aux appels de la cloche. Mais, en même temps, des Lorrains du village, hésitants d'abord, étonnés, puis décidés en apercevant Baltus, et Chardat, et d'autres, pénètrent dans l'église. Les intrus commencent à s'émouvoir. Les deux dormeurs se lèvent. Partout, dans la nef, on voit le mouvement des têtes qui se tournent vers la porte.

– Monsieur le greffier du maire, dit l'homme roux, nous sommes un conseil de soldats… Vous ne savez pas ce que c'est ?

– Non.

– Vous l'apprendrez plus tard, vous en verrez d'autres. Nous arrivons du front. L'armistice sera signé demain.

– Ah !

– Ça vous fait plaisir, je le vois ? À nous aussi. Nous rentrons chez nous. Et sur le passage, nous sonnons la fête du peuple… Les Français vont nous suivre. Dans trois ou quatre jours, ils seront ici… Je vous étonne, évidemment… Regardez les camarades : ils peuvent certifier ce que je dis.

Des cris s'élèvent de la nef, de la tribune là-haut, de l'escalier du clocher.

– Oui, oui ! la guerre est finie ! Finie !

Tous les soldats couchés sur les bancs ou les chaises se redressent. Il y en a beaucoup. On entend un bruit de fusils et de sabres heurtant les dalles.

Très maître de lui, l'instituteur, qu'une douzaine d'habitants ont maintenant rejoint, et pressent en arrière, considère la troupe campée en désordre dans l'église. Rien que des uniformes de simples soldats. Cependant, le long du mur de droite, ces trois Allemands, serrés, assis, très droits, mais tournés de façon qu'on ne puisse voir leurs visages ?… L'étoffe et la coupe de l'uniforme, l'attitude, la honte même, est-ce que ceux-là ?…

– Il n'y a plus d'officiers, dit le camarade roux ; nous les avons mis à la suite… Dites donc, je crois que vous nous comptez ?

– Précisément.

L'homme lève la tête, aussitôt menaçant ; il est aussi grand que Baltus, et plus jeune.

– Eh ! tête de Français, nous sommes armés !

Avec un fracas d'armes, des jurons, des cris contre les Lorrains, les membres du conseil de soldats se mettent debout, et, par l'allée centrale de l'église, en troupe serrée, s'approchent. Le vétérinaire se penche à l'oreille de Baltus.

– Prends garde ; la moitié sont ivres.

Sans paraître le moins du monde ému, l'instituteur demande, très haut :

– C'est vrai, je ne puis pas savoir le nombre. Dites-le-moi : j'ai l'intention de vous offrir le café.

– Tiens, tiens ! répondent des voix qui rient.

– À la condition que vous continuerez votre route, lorsque vous aurez bu, oui, je vous offre le café. Bien des gens de la campagne seront ici dans un quart d'heure, vous comprenez. Il pourrait y avoir des malentendus. Chardat, mon ami, allez donc prévenir le cafetier de la Pomme de Pin, voulez-vous ?

Le bas de l'église est plein d'hommes à présent, soviétisants et Lorrains les uns en face des autres, incertains, formant deux groupes séparés par la largeur de trois dalles. Le « feldgrau » à

la barbe rousse crie :

– Chargez vos fusils, et sortez ! nous allons boire le café. Vous payez aussi l'eau-de-vie, monsieur le greffier du maire ?

– C'est l'habitude, ici.

– Sans cela, nous en prendrions !

– N'exagérez pas, répond Baltus. Dépêchez-vous : cela vaut mieux. Vous avez si bien sonné la cloche que les gens du pays sont tous éveillés, à présent. J'ai cru, d'abord, qu'elle sonnait pour un incendie.

– C'en est un ! dit l'Allemand.

– Vous ne serez pas étonné de ce que je vais ajouter : j'ai donc envoyé, aussitôt, des jeunes gens, à bicyclette, prévenir les hommes des fermes, et ceux des communes voisines, ceux de Creutzwald d'abord.

Cela était dit sous la voûte du porche. La lueur sortant de l'église faisait un clair tunnel dans la nuit, et laissait voir une centaine d'habitants de Condé, hommes, femmes, qui se tenaient rassemblés en deux masses compactes, comme le dimanche, après la messe. Mais à peine avaient-ils aperçu les soldats allemands, ils se taisaient ; les hommes faisaient se retirer les femmes au second rang. Quand le chef roux du soviet apparut, la foule, d'elle-même, s'écarta. Plus personne devant lui. À droite, à gauche, des hommes protégeant des femmes : le passage était ouvert.

– En rangs ! cria le chef ; que personne ne tire !

Il bourra, d'un coup de poing, l'épaule de Jacques Baltus.

– Expliquez à vos administrés ce que je vous ai dit !

Baltus s'avança, et dit :

– La guerre est finie ! L'armistice sera signé demain ! Voici les premiers éléments des troupes allemandes, qui regagnent leur pays. Laissez-les passer. Ils ne feront de mal ni aux gens, ni aux maisons. Écartez-vous ! Pas un mot ! J'ai promis.

Il était étonnant d’aisance et d’autorité, ce grand maître d’école, tête nue, vêtu à la diable, les yeux ardents, dans la clarté du porche de l’église. La race, et l’habitude de tenir une classe d’enfants, lui faisaient, en cette minute, un visage de vieux chef de guerre. Les Lorrains le regardaient, et se taisaient. La lueur des lampes électriques coulait, comme au début, sur la terre nue, molle et libre.

Alors, la colonne se mit en marche : soixante hommes, que l’homme à la barbe rousse avait secoués, et rassemblés sous les orgues. Il allait en avant, sans autre arme qu’un revolver au poing, sans casque, une canne dans la main gauche, et Baltus, otage évidemment, et qui acceptait le rôle, marchait près de lui. Le défilé devait faire rire les habitants de Condé-la-Croix, plus tard, pendant des mois, et, même en ce moment, il y eut des hommes qui eurent la bravoure de rire, sans bruit, mais les lèvres écartées, et les dents luisant dans la nuit. Spectacle inimaginable ! La révolution avait fait, d’une compagnie de l’armée impériale allemande, une troupe de masques. La moitié des hommes avaient jeté leurs fusils, leurs baïonnettes, leurs cartouchières ; ils n’avaient gardé que leurs bidons, qui devaient être vides, à voir ces trognes allumées, ces autres pâles, farouches, capables d’une seule expression, et d’un seul cri : « La guerre finie ! plus d’officiers ! » Une dizaine avaient encore le casque ; les autres étaient coiffés de casquettes, de vieilles toques militaires, même, une demi-douzaine, de chapeaux hauts de forme, volés dans les villages français du front. Ils défilaient sans cadence, en désordre, deux ensemble, ou trois, ou quatre ; on entendait, entre les cris et les commencements de couplets, les notes d’une musique grêle, que des rires sonores encourageaient. On se penchait pour découvrir les musiciens : c’étaient deux membres du conseil des soldats, dont l’un jouait de la guitare, l’autre de l’accordéon. Et les soixante, titubants, bruyants, dépassèrent le seuil de l’église, descendirent les trois marches, inclinèrent à droite, vers l’Allemagne. Au dernier rang, il y avait deux, hommes, chargés d’une mission de confiance, et qui la remplissaient. Ceux-là

étaient armés, ils se retournaient à chaque instant, l'un ou l'autre, car, derrière eux, venaient ceux qui ne faisaient point partie des hommes libres, ceux qui ne chantaient pas, ne criaient, pas, et regardaient à terre. C'étaient les prisonniers du soviet : ils levaient le bras, souvent, pour cacher leur visage. Il y avait un gros homme, au milieu, qui s'efforçait de marcher correctement, comme il avait appris aux autres à le faire, et dont le front et les joues étaient couverts de sueur. La honte et la fatigue, la conscience qu'il ne pouvait s'échapper, lui faisaient un visage digne de pitié, mais qui avait dû être effroyablement dur, aux jours de prospérité et d'autorité. Les deux plus jeunes qui le flanquaient, tous deux élancés, nerveux, n'accusaient aucune lassitude, aucune diminution de l'orgueil du rang et du sang. L'un avait la figure imberbe, l'autre de fines moustaches cassées et relevées, à la mode impériale. Les Lorrains qui purent rencontrer les regards de ces deux lieutenants dégradés par leurs soldats et traînés à la remorque, ont raconté depuis que c'étaient là les seuls hommes de cette tourbe. Les deux lieutenants avaient jeté sur leurs épaules un manteau noir, pour qu'on ne vît pas que les insignes du grade avaient été arrachés. Une femme, – allemande sans doute, – cria : « Vive l'armée ! » Ils tournèrent la tête vers elle, et ne la virent pas.

– Plus vite !

La voix, qui venait du premier rang, là-bas, dans la nuit, devait être celle du chef du conseil. Ils passèrent. Derrière eux, les deux groupes de Lorrains et de Lorraines se fondirent en un seul, où la rumeur s'accrut, et devint joyeuse, quand les pas lourds s'éloignèrent. Quelques amis, le vétérinaire Chardat, l'épicier Noiron, et l'énorme charpentier Cabayot, avaient suivi, à peu de distance, la compagnie révoltée. Ils voulaient savoir ce qui arriverait à Baltus, et, au besoin… Un seul avait un revolver, arme prohibée, mais il le tenait caché, la main droite dans la poche de son veston.

Après que la colonne eut monté la côte, jusqu'à l'endroit où s'ouvrait la place de l'école, et descendu une cinquantaine de

mètres au delà, Baltus dit au chef du soviet :

– Voici l'auberge de la Pomme de Pin. Entrez-vous ? On vous attend.

Il y avait, en effet, de la lumière aux deux fenêtres d'en bas.

– Inutile, fit l'homme ; les camarades sont reposés… Nous allons chez nous, vous comprenez. La guerre est finie. Adieu !

– Adieu !

Au milieu de la seconde rue de Condé, à l'entrée d'un sentier qui remonte vers la Sarre, un moment après, des cris sauvages s'élevèrent : les soixante hommes durent crier ensemble. Quelles paroles et pourquoi ? Nul ne perçut les mots : injures adressées aux Lorrains ? révolte de ces énergumènes contre le soldat qui avait refusé de les laisser boire encore ? Trois autres cris furent entendus, à peu d'intervalle, mais assourdis : le conseil des soldats devait s'être engagé sous les futaies des grands bois d'Uberherrn, dans une des lignes de la forêt Sarroise. Baltus, demeuré sur la route, en face de l'auberge, pensa : « Ils ont dû passer bien près de la Horgne-aux-moutons ! S'ils étaient entrés chez mon frère ! »

Mais il n'avait pas le droit de songer aux siens, en ce moment. La foule le tenait, la foule délivrée. Il était entouré par les amis qui l'avaient suivi, il le fut bientôt par ceux qui accouraient, hommes et femmes. Parmi les femmes, il y avait la petite veuve tranquille, la boulangère. Elle était venue au tocsin, l'une des premières, habillée, coiffée à l'ordinaire, vêtue même de sa robe des dimanches. Deux fois, elle avait été rudoyée par un des Allemands qui gardaient la porte de l'église. Et, à présent, légère, elle arrivait, plus pressée que les hommes, apparition blanche en avant de leur groupe.

– Bravo, monsieur Baltus ! Bravo ! Les voilà partis, hein ? Grâce à vous !

Elle attendait, essoufflée, contente d'être première, les hommes qui, eux, tendirent les mains :

– Oui, bravo, Baltus ! Tu as eu une riche idée, de leur dire que les habitants des villages allaient venir voir ce qui se passait chez nous. Est-ce que, vraiment, tu avais envoyé à Creutzwald ?

– Personne !

– Des bicyclistes ?

– Je n'aurais pas eu le temps : j'ai couru tout de suite à la cloche…

– Très fort ce que tu as fait là !

– Écoutez !

Tous se turent. Le vent venait de France, et, cependant, du côté de l'Allemagne, on entendait chanter en partie ces soldats révoltés et travestis, que l'esprit de révolution avait reformés en tribus et jetés contre la patrie. En approchant de l'Allemagne, sous la voûte des forêts, quelque chose de l'ancien usage leur revenait dans la mémoire et dans le sang. Le chant qu'ils chantaient, bien que la distance ne permît pas de le suivre tout entier, était grave et religieux. Le vieux dieu du Rhin reprenait ses fils, un à un.

– Ce sont des choses que nous n'aurions pas imaginées, dit Baltus, et des ruines aussi surprenantes que celles qu'ils ont faites. Si toute l'armée allemande ressemble à ces gens-là, nous passerons de mauvais moments, mes amis. Il faut veiller. Moi, je ne me coucherai pas. Je serai derrière la fenêtre du premier, qui ouvre sur la place. Si j'entends du bruit, je cours à l'église, et je sonne la cloche, et vous viendrez de nouveau. Il faudrait bien un autre veilleur, dans le bas du bourg. Y a-t-il un volontaire ?

– Moi ! dit une voix.

– Très bien, Cabayot. S'ils ne sont pas plus de dix, tu n'auras qu'à te montrer pour les faire filer doux ! Bonne nuit, mes amis, je remonte à mon poste.

Serrant la main du grand charpentier, puis des autres,

saluant de la tête madame Poincignon, il ouvrit la porte de l'auberge, et dit en riant :

– Soixante mauvais clients partis, mon pauvre Grimard ; ne les regrette pas ! Pour les frais, j'arrangerai cela avec le maire. Que diable ! tu étais en service commandé !

Et il remonta vers l'école, qu'on apercevait dans la nuit, ombre vague, où brillait, tout en haut, un point lumineux. Marie attendait Baltus. Elle ouvrit la porte, au bruit des pas qui s'approchaient.

– Ah ! que j'ai eu peur ! Te voilà sauvé… Ils ont crié : « Vive Baltus ! » les gens d'ici. Et ils ont eu raison.

Elle ferma la porte, poussa les deux verrous, donna un tour de clé, puis, mettant la main sur l'épaule de son mari, qui tâtait du pied la première marche de l'escalier :

– Jacques, as-tu pensé à ton fils ?

– Non. Pourquoi ?

– Ils revenaient du front, ces « carnavaux »-là ; peut-être de Verdun ? Ah ! je vois bien que tu n'es pas comme moi, toujours occupée de lui…

– Va, Marie, va… J'irai là-bas, s'il le faut, une fois encore, deux fois… Nous arriverons à savoir… Non, je ne pouvais pas leur parler de ces choses-là, il fallait délivrer le bourg… À présent, je monte dans la soupente… Je dois veiller encore. Donne-moi le gros manteau.

Quand ils furent arrivés au premier étage, Marie donna le gros manteau d'une étoffe usée, mais épaisse d'un doigt, une sorte de cape longue, qui avait servi à couvrir les châssis du jardin, par certaines nuits de printemps.

Et la paix des choses ne fut plus troublée. Mais beaucoup de gens ne purent reprendre leur sommeil interrompu. Il y eut des lames de lumière sous les volets, et des reflets sur la route montante ou descendante, jusqu'aux premières heures du jour.

Le matin du lendemain, 11 novembre, fut éclatant et

presque doux. On découvrait, dans la cuve du chemin bas et des terres labourées, un vaste lac de brume, déjà en mouvement, et qui s'envolait par flocons, sans hâte, caressant les labours, puis les arbres de la route de Sarrelouis, puis ceux du Warndt. Les gens de Condé se levaient en retard. Ils changeaient les projets qu'ils avaient faits la veille. « Non, je n'irai pas dans la forêt », ou bien : « Je ne veux pas faire aujourd'hui le voyage de Boulay. J'irai la semaine prochaine. » La joie de l'armistice, la crainte aussi que d'autres bandes de soldats ne traversassent la contrée, divisaient les esprits. Il fut bêché, ce matin-là, dans les jardins et les vergers, plus de terrain qu'on n'en voyait remuer à pareille époque, depuis des siècles. On restait au ras de la maison. Des mères avaient recommandé à leur fille : « Si les Prussiens sont annoncés, tu iras te cacher dans les fossés et dans les bouillées de saules des prairies du Nassau. » Baltus n'eut presque pas d'écoliers, à huit heures.

Mais, pour la classe de l'après-midi, les enfants vinrent au complet. Ils étaient énervés. On leur avait dit que l'armistice avait été signé ; que les hostilités devaient être suspendues depuis onze heures, et, sans comprendre l'immensité des mots, ils répétaient ce qu'avait dit le père ou la mère, devant eux : « La victoire est aux Français ; on va les revoir avant trois jours ; c'est un Prussien qui l'a dit à papa. »

La salle de classe était pleine de rumeurs et de mouvements. Cependant, l'instituteur ne grondait pas, lui, si sévère. Il avait des distractions ; il regardait par la fenêtre ; il se taisait, pendant des minutes entières. Les enfants remuaient les jambes, sous les tables. Ils devinaient que la traversée du ciel, une dernière fois, ce jour-là, était permise aux bourdons, aux abeilles et aux mouches, et qu'il y avait promenade, pour les bêtes de l'air, à quoi ils ressemblent, eux, quand ils jouent. Et ils n'auraient jamais osé demander congé ; non, ces choses-là ne peuvent être accordées que par les autorités qui écrivent sur du papier à en-tête, ou télégraphient des ordres, mais qu'on ne voit jamais à Condé-la-Croix ; une idée pareille ne serait jamais venue à ces écoliers blonds de Lorraine : ils laissaient voir,

pourtant, que la journée de l'armistice n'aurait pas dû ressembler aux autres. Maître, élèves, tous, ils avaient l'âme en voyage. Vers trois heures, un nuage s'étant écarté, qui avait caché le soleil pendant dix minutes, une rayée de lumière et de chaleur vive entra dans la salle de classe. Elle passait au-dessus des enfants, mais elle illuminait, elle éclaboussait les épaules et la tête du maître assis dans la chaire. Il sentit la brûlure, porta la main à sa joue, contempla, un long moment, la place bordée de maisons, les deux rues soudées à la place, la belle campagne au delà, et cet homme en deuil se mit à rire silencieusement.

– Qu'a-t-il ? se demandaient les élèves.

Aucun bruit dehors. Personne ne devait traverser la place.

Le maître ne parlait pas, il avait l'air absent. M. Baltus, ébloui par tant de clarté, avait fermé les yeux, et demeurait là, dans le rayon, tourné vers le village, et il riait.

– Qu'a-t-il donc ?

Il n'entendait même pas les deux fils du facteur Renguillon qui faisaient rouler des billes, sur le dernier banc de la classe, dans une enceinte de livres et de plumiers. Non, il devait penser à des choses gaies ; les rides de son front, même la grosse entre les sourcils, s'étaient effacées. On le vit se lever, saisir la poignée de fonte, et ouvrir la première baie, toute grande, comme au plein été. Puis il dit :

– Mes enfants…

Il parlait français, à présent ! En classe ! C'était défendu. L'attente d'un grand événement saisit les écoliers. Les petits Renguillon s'arrêtèrent de jouer aux billes. L'instituteur les regardait maintenant avec des larmes au coin des yeux !

– Mes enfants, qui sait la chanson française ?

– Moi ! moi ! moi !

Trois petites voix répondirent d'abord, puis trois autres, et six bras se tendirent vers la chaire.

– Toi, Mansuy Renguillon, chante la chanson française,

puisque la guerre est finie !

Sans demander s'il fallait se lever, Mansuy se leva.

C'était le plus grand de la classe. Fier de l'honneur, et de voir toutes les têtes vers lui, il regarda les camarades, tout riant, et il chanta :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,

Et, malgré vous, nous resterons Français !

La jolie voix, qui s'envolait !

– Non, pas cela ! dit Baltus. La chanson française, c'est la *Marseillaise.*

– Je la sais, monsieur l'instituteur !

– On va bien voir. C'est moi qui entonne, vous chanterez avec moi, les gars de Lorraine, si vous savez…

Comment ces vieux mots de France, peu usités en Lorraine, lui venaient-ils à l'esprit ? Vague de fond, qui s'étale au rivage.

Ayant battu une mesure pour rien, debout dans sa chaire, Baltus commença donc, de sa forte voix :

Allons, enfants de la Patrie,

Le jour de gloire est arrivé…

Les écoliers suivirent. Ils ne chantaient pas tous ; plusieurs ne savaient que la moitié de l'air, d'autres que la moitié des paroles, et la prononciation n'était pas irréprochable. Mais l'entrain y était. Les notes aux timbres différents, les mots écorchés et reconnaissables, sortaient par la baie ouverte, et visitaient les maisons du village. Les anges de la nuit de Noël, antiques chanteurs de la paix, durent sourire dans les cieux.

Il y en avait, par le village, des femmes qui écoutaient, s'arrêtant de remettre la vaisselle dans le dressoir ; il y en avait, des filles appliquées au travail de couture, derrière le contrevent à demi fermé, comme en juillet ; il y en avait des hommes, surpris, dans les jardins, par la chanson française, l'ancienne chanson prohibée, s'arrêtant de bêcher ! La troisième

fois que les écoliers et l'instituteur de Condé chantèrent le refrain de la *Marseillaise,* une voix du dehors se mêla à toutes celles qui s'échappaient de l'école ; au quatrième couplet, ce fut toute une foule qui répondit : voix de femmes et voix d'hommes, voix hautes et voix graves, qui durent courir dans les vallées, bien loin, et apprendre aux villages voisins que le jour du 11 novembre n'avait point eu, depuis longtemps, son pareil. Le refrain achevé, sous les fenêtres de la classe, des applaudissements, des bravos en français et en allemand, et son nom vingt fois crié, apprirent à Jacques Baltus que les gens de Condé trouvaient bonne sa manière de fêter l'armistice. Il se pencha et dit, en riant, à ceux du dehors :

– Excusez ! nous chantions pour notre plaisir. Ne faut pas vous déranger ! On fera la fête quand les Français seront là !

– Bravo !

Une femme cria :

– Non, pas bravo ! Il en fait trop pour les Français.

On grogna dans la foule. L'instituteur se pencha, et reconnut les cheveux blonds mousseux.

– Et pourquoi donc, madame Poincignon ?

– N'êtes-vous pas trop bon pour *eusses ?*

– Eh ! que dites-vous là ?

– Ils ne vous remercieront pas, allez ! Ceux qu'ils préfèrent, ce ne sont pas les meilleurs !

Un vacarme véritable accueillit les propos de la boulangère. Elle fut entourée par des femmes du bourg, et reconduite, poussée plutôt jusqu'à la boulangerie, dont la porte, ouverte et fermée, fit trois fois sonner le timbre.

À chaque instant, le nombre des habitants grossissait devant l'école. Tout le village à peu près était là. L'instituteur ne pouvait plus empêcher ses élèves de monter sur les bancs, sur les tables, d'ouvrir les deux autres baies, d'interpeller les gens de connaissance. Quelle imprudence d'avoir chanté si haut ! Il

fit signe qu'il allait parler. Il voulait demander à cette foule de se retirer, et de laisser le maître d'école à son devoir quotidien, lorsque, au bas de la place, à l'endroit où elle se sépare en deux rues qui descendent à droite et à gauche, un groupe d'hommes apparut. C'étaient les plus vieux de Condé, ceux qui avaient connu le temps français. Ils étaient sept ; ils montaient vers la bâtisse en rumeur ; un grand ancien, tout blanc de moustaches, marchait en tête, et portait un drapeau tricolore au bout d'une perche de châtaignier. Le drapeau, c'est eux et leurs femmes, ou leurs filles, qui l'avaient fabriqué avec la toile d'un drap ; c'est eux et elles qui avaient teint un morceau de l'étoffe en rouge, un morceau en bleu.

Et ils s'avançaient, fredonnant la marche de Sambre-et-Meuse. Pauvres voix lasses ou faussées par l'âge ! Tous ceux de la place s'étaient tus pour les entendre. Ils s'écartaient pour les laisser passer. Eux, les compagnons du drapeau, à mesure qu'ils approchaient, ils se redressaient plus fièrement, voyant qu'on leur faisait accueil, et qu'on saluait le tricolore. Où allaient-ils ? droit à l'école. Oh ! qu'il y a de belles minutes ! Ils s'approchèrent de la porte de l'instituteur. Car Baltus, devinant qu'on venait à lui, et ne voulant pas que la salle de classe fût envahie, l'avait quittée ; il allait apparaître sur la place. Dans le couloir de sa maison, il passa près de sa femme, immobile à l'entrée de la cuisine, et qui dit :

– Comment peux-tu chanter, toi qui n'as pas encore retrouvé ton fils !

– Marie, nous le retrouverons peut-être !

Elle tressaillit à ce mot-là, qu'il disait par pitié.

– Marie, écoute-les ! Ils apportent le drapeau. La France vient : faut-il pas la recevoir ?

Il avait, en passant, pris la main de Marie, et Marie avait eu un pauvre sourire, qu'à moitié détourné, il regardait encore.

– Ah ! les hommes, dit-elle, comme vous êtes !

Il n'entendit pas. Il ouvrit la porte. Devant lui, au bas des

marches du perron, le vétéran des armées de 1870 tendait la hampe du drapeau ; l'étoffe rouge et un peu du blanc retombaient sur les épaules du vieux ; la foule criait :

– Prends le drapeau, Baltus ! Promène-le par le bourg ! Tu as reçu les Prussiens comme il fallait : c'est à toi de le porter !

– Non pas !

L'ancien combattant continuait de tendre le bras et la hampe.

– Non pas ! c'est à toi de le porter, mon vieux, à toi qui t'es battu ! Nous irons côte à côte ! Viens avec moi !

Il passa le bras gauche sous le bras droit du vétéran ; ils avaient l'air, serrés l'un contre l'autre, enveloppés dans les plis tricolores, d'avoir tous deux la main sur la hampe, mais c'était le vieux seul qui tenait le drapeau, et jalousement. D'elle-même, l'assemblée s'ouvrit pour leur faire place. Tous les froissements, toutes les plaintes de naguère, du temps où Baltus faisait exécuter les réquisitions allemandes, étaient oubliés.

– Laissez-les passer !

La bise soufflait. Les deux hommes s'avancèrent, longeant le mur. Tous les écoliers, sur trois ou quatre rangs, se pressaient aux fenêtres. Têtes roses, yeux ardents, lèvres ouvertes, ils regardaient le maître.

– Allons, bouquet fleuri ! Vous êtes du cortège ! Descendez !

Une acclamation le remercia. On put croire que tout le mobilier de l'école volait en pièces. Ils se mêlèrent aux parents. Et il y eut des commencements de chansons dans le cortège ; mais les gens de Condé ne savaient pas assez de mots français, et ils ne voulaient pas chanter en patois lorrain, en ce moment, à cause des trois couleurs qui allaient devant. Baltus était déjà au bas de la place, quand les derniers rangs quittèrent l'école. Il tourna à gauche ; une petite couturière, dans la seconde maison, agitait un drapeau pas plus haut que la main, et qui devait être de sa façon, car le rouge était le long de la hampe :

un qui savait, par hasard, lui chanta un demi-couplet de la *Madelon.* Plus loin, la porte du maire était fermée, et il y eut des poings qui s'abattirent sur les panneaux de bois. On descendit jusqu'à l'église, et beaucoup s'attendaient à ce que le cortège fît halte. Il continua ; les dernières maisons du bourg furent laissées en arrière. Où prétendait aller Baltus ? À la gare ? Et qu'aurait-on fait là ? Mais non : tout à coup, une émotion nouvelle saisit les cœurs. Comme la route était droite, tous les habitants purent voir, à trois cents mètres de Condé, que la tête du cortège s'engageait dans un chemin de moindre largeur, à gauche.

– On va au cimetière ! dirent les gens.

Les conversations, les vivats, les commencements de chansons, tout le bruit cessa. Ce fut Baltus qui ouvrit la vieille barrière peinte en noir et surmontée de la croix. Puis il reprit son poste, près du porteur de drapeau, et tous deux, suivis de la foule qui avait encore grossi, se dirigèrent vers le calvaire érigé, aux temps anciens, au milieu des tombes. Tout le monde observait Baltus. Quelle idée avait-il ? Des mains du vétéran de 1870, il prit le drapeau ; il l'éleva au-dessus de tous ces hommes, de ces femmes, de ces enfants qui remplissaient l'avenue, et qui pour mieux voir, se glissaient entre les tombes, autour des croix de fer, de pierre ou de bois. Alors, lui, le maître déjà ancien, le lien vivant entre ces hommes et ces enfants de Condé, plantant le drapeau dans le piédestal du calvaire, dans une fente qu'il y avait là, au pied de la grande croix de fonte, il cria :

– Pour que nos morts sachent que la Lorraine est redevenue française, je leur donne le premier drapeau !

Bien des gens pleurèrent, qui ne s'attendaient point à pleurer.

Toute la fin de l'après-midi fut joyeuse. Les auberges ne désemplirent pas. On n'aurait pas pu compter dix hommes dans les champs ou dans les jardins. Les nuages ne parurent point dans le ciel, et la lumière de ce jour ne fut point abrégée.

Aucune dépêche n'était venue du front. Un homme de Boulay avait passé, disant qu'un avion avait apporté le communiqué officiel et que, du terrain d'aviation, la nouvelle s'était répandue dans la ville, où la bonne Lorraine exultait.

Baltus résolut de veiller encore cette nuit prochaine. Il se rendit, à la brune, chez son ami, le charpentier Cabayot.

– Dis, Cabayot, m'est avis qu'il ne faut pas laisser le bourg sans guetteurs une nuit d'armistice ? Moi je veillerai encore.

– Moi aussi. Je peux dire, puisque ma maison est au bout du village, pas loin de la gare, que j'habite à la porte de France. S'ils viennent, je les entendrai le premier.

– Sans doute.

– Alors, je t'envoie mon fils, l'aîné, qui n'a pas peur : dix-sept ans, songe donc ! S'il le faut, il fera le tour par les jardins, il débouchera par la ruelle, près de la boulangerie de madame Poincignon, et il t'appellera…

– Pas trop haut : cela ferait peur chez moi, tu comprends ? Il n'aura qu'à siffler un petit air ; je serai derrière la lucarne du grenier.

– Qu'est-ce que tu feras, s'ils viennent ?

– Rien, s'ils ne nous disent rien. Mais s'ils ont quelque chose à demander, j'irai parlementer, et ton fils te préviendra que je suis avec eux.

– Agent de liaison, alors ?

– Cela même.

– Il va être flatté, dit Cabayot.

Les hommes se séparèrent.

L'instituteur alluma sa lampe, là-haut, tout petit phare que les voyageurs durent apercevoir du chemin creux et des champs qui se relèvent au delà. À dix heures, tranquillité parfaite ; à onze heures, de même ; à minuit moins dix, un sifflement de rossignol monta de la place. Baltus se pencha.

– Qu'y a-t-il, Dominique ?

Une voix haletante :

– Monsieur Baltus, ils approchent ; ils vont au pas ; ils doivent bien être un cent, au bruit qu'ils font.

– Pas de mandoline ?

– Non, dit le gars en riant ; pas de musique du tout. C'est peut-être des Français !

– Reprends ton chemin ; dis à ton père que, si ce sont des Français, il les embrasse ! Si ce sont des Allemands, qu'il les suive de loin, en se cachant. Si je crie, qu'il aille sonner la cloche : mais, si je ne crie pas, quoi qu'il arrive, c'est que je n'aurai pas besoin de lui.

– Compris ! dit le jeune.

Et il disparut, bondissant, dans la ruelle de la boulangerie.

Un quart d'heure d'attente. Le dur battement des pieds faisait sonner la route, et le rythme de la marche s'en allait dans la nuit, cherchant des esprits éveillés, pour dire : « C'est eux, entendez-les donc, c'est eux ! » La cadence restait égale, le bruit grossissait. Il s'épanouit tout à fait au moment où la troupe sortit de la rue de gauche, et déboucha au bas de la place. L'instituteur eut envie d'éteindre la lampe : un tout petit mouvement, et nul n'aurait deviné qu'un homme veillait là-haut. Il ne consentit pas. Il crut qu'il devait résister à la peur. Il avança seulement la tête hors du cadre de la lucarne.

Le commandement « Halt ! » retentit au même moment. Le premier quartier de la lune, très vif, donnait un peu de lumière. En bas, la troupe était dense, en formation régulière ; les soldats avaient le fusil à la bretelle ; ils étaient vêtus de l'uniforme que Baltus connaissait bien, et un officier se portait vers le haut de la place, suivi de l'œil par tous les soldats, et marchant comme l'Allemand sous les armes, en service commandé. Il ne fit guère plus de quinze pas, s'arrêta, et, jugeant la distance assez faible pour qu'il pût se faire entendre :

– Eh ! là-haut, l'homme !

– Que voulez-vous, monsieur le capitaine ?

– Le chemin le plus court vers Creutzwald ?

– Devant vous : vous arriverez entre le Neudorf et le Nassau.

– Vous avez appris l'armistice, ici ?

– Hier, par une compagnie…

– Je sais, je sais. La mienne ne ressemble pas à ces traîtres-là… Dites : aucune embuscade à craindre, dans la seconde partie du village ?

– Aucune.

– J'ai vu s'allumer des lumières devant nous ?

– Le bruit que vous faites a réveillé les gens, voilà tout.

– C'est bien : s'il est tiré un seul coup de fusil, tout sera brûlé.

Il tourna sur ses talons, et rejoignit ses hommes.

Aucune troupe allemande ne traversa plus le village pendant la grande retraite collective qui suivit l'armistice.

Baltus s'inquiétait un peu de la visite de ses nouveaux chefs de l'administration française. Ce qui le troublait le plus, c'était la crainte de ne pas assez bien parler le français quand viendraient ces inspecteurs, ou ces collègues du cadre métropolitain, dont il s'imaginait que le langage était de Racine, et l'élégance toute semblable à celle des modèles en cire des grands magasins. Il les vit. Les chefs furent courtois, abondants en formules patriotiques, peu explicites sur d'autres points, renvoyant à plus tard les difficultés, ce qu'ils nommaient la « réadaptation », ce que l'un des plus jeunes collègues appela « l'unification des méthodes d'instruction ».

Le maître d'école, bon enfant et soupçonneux tout ensemble, répliqua : « Nous avons la parole de la France. » L'autre consentit d'un signe de tête. Baltus pensa que des mots eussent été plus clairs. Puis les années passèrent ; rien ne changea. Il y

eut beaucoup de discours pendant les deux premières, et même après, en Lorraine, en Alsace. La proposition qui lui fut faite, à deux reprises, d'être nommé, avec avancement, dans une autre commune du pays, l'instituteur la rejeta, avec les plus sincères remerciements pour l'honneur qu'on lui voulait faire. Il expliqua qu'il n'avait nulle ambition, hors celle d'achever sa carrière là où il était connu de tous, aimé de la plupart, près de son frère de la Horgne-aux-moutons ; il ajouta sans insister, – c'était là, cependant, son argument majeur contre tout changement, – que sa femme ne pourrait pas quitter une maison où la douleur, et un peu d'espérance la retenaient si fort.

Jusqu'en 1923, Marie Baltus ressembla à tant d'autres mères qui n'attendent plus celui dont on n'eut jamais de nouvelles. Dix mois après la fin de la guerre, dans l'été de 1919, elle avait obtenu de son mari qu'il fît le voyage de Verdun. Baltus, dans la ville en ruines, avait interrogé les officiers de la garnison, les chefs de bureau de la mairie ; il avait visité le grand cimetière militaire, lisant toutes les inscriptions sur les croix de bois ; puis, à travers les territoires bouleversés de la rive gauche de la Meuse, il s'était avancé jusqu'aux pierrailles qu'on appelait encore le village de Béthincourt ; nulle part il n'avait pu trouver de réponse à la question qu'il adressait aux hommes et aux choses : « Nicolas Baltus, porté disparu à la suite des combats du 15 avril 1918, est-il vivant, ou est-il mort ? » Les gens avec lesquels il avait causé, confidents habituels de ces sortes de recherches, hôteliers réfugiés dans des baraques, prêtres, soldats ramasseurs d'obus et de grenades, lui avaient répété, avec un geste de pitié : « Mon pauvre homme, il ne faut pas vous y tromper : un disparu, c'est un mort dont on ne sait pas la tombe. » Il était revenu désespéré de ce voyage. Et Marie n'avait plus parlé à personne, pas même à lui, des imaginations dont son pauvre esprit était parfois traversé.

Marie ne prononçait plus le nom de son fils, mais elle se tenait obstinément dans la maison où il avait vécu ; on ne la voyait presque jamais dans les rues du bourg, sauf le dimanche,

quand elle se rendait aux offices ; Orane, grande déjà, faisait les provisions et les courses. La Horgne-aux-moutons, qu'elle aimait, étant de race paysanne, ne recevait plus la visite de Marie. Le maître d'école y montait seul, rarement, car il avait peur qu'il n'arrivât quelque malheur en son absence. Elle était à présent si fragile, sa femme, d'une nervosité si inquiétante ! Une porte s'ouvrait-elle brusquement ? la mère regardait, avec une flamme dans les yeux, l'ouverture qui s'élargissait, et la flamme s'évanouissait tout de suite, dès que l'homme ou la femme était entré. Il y avait des matins où elle était si blanche, que Baltus lui disait : « Il faudrait aller au médecin, ma Marie ? » Et il « n'y » allait point, parce qu'ils savaient bien, l'un et l'autre, où était le mal. Elle cousait, tricotait, repassait mieux que les lingères du bourg, mais elle s'interrompait quelquefois dix bonnes minutes et plus, le regard levé, les bras pendants, pareille à ces saintes martyres, qu'on voit dans les images, avec un glaive ou une roue, à leurs pieds. Orane, travaillant près d'elle, et la voyant ainsi absente, n'essayait point de la ramener au présent ; il fallait que la songeuse s'éveillât toute seule. Et la mère, quand elle s'éveillait, ne manquait guère de dire en quel monde de souvenirs, les mêmes toujours, elle avait voyagé : « Je me rappelle le plaisir que j'ai eu à coudre ses premières chemises de petit garçon ; la toile venait de Metz, d'une maison qui n'est plus, « en Fournirue » ; ou bien : « J'ai cru entendre son cri. Lorsque les enfants glissaient sur la patinoire, au bas de la place, dans les jours de grand hiver, Dieu sait qu'ils criaient tous ; mais sa voix, à lui, dominait toutes les autres : un chant de merle dans une bataille de geais. Tu te souviens aussi que notre curé l'avait voulu avoir dans la maîtrise ? Je parle de l'ancien : celui d'aujourd'hui n'a pas d'oreille. » C'était alors, entre la mère et la fille, penchées sur l'ouvrage, au ras de la fenêtre de la cuisine, un échange de souvenirs que Marie Baltus ne trouvait jamais long.

Une fois, longtemps après, vers le milieu de l'été de 1923, elle avait dit, d'un ton de confidence : « Orane, figure-toi, je ne puis me défaire de l'idée qu'il est vivant ; je ne la combats pas

beaucoup, il est vrai : elle grandit en moi. Je n'ose pas le confier à ton père : tu sais qu'il est rude, et que nos pressentiments de femme, il les traiterait de folie ; à toi cependant, je peux avouer qu'il me vient une douceur, à penser que ton frère est seulement disparu. Cela peut reparaître, un disparu ? Il y a eu des exemples déjà. Il avait le goût des voyages et des aventures… » Elle avait une grande crainte, en parlant de la sorte, que sa fille ne répondît comme tout le monde, et vraiment son cœur cessa de battre, tandis qu'elle épiait les mots qui allaient sortir des lèvres qu'on ne voyait pas, des lèvres de cette jeune fille, penchée si bas au travail de couture, que la mère n'aurait pu baiser que le front d'Orane ou les bandeaux de cheveux d'or souple et vivant. Orane n'avait rien répondu. Deux larmes seulement étaient tombées sur ses mains : la mère ne sut jamais pour qui elles furent versées.

Vers la même époque, Jacques Baltus, ouvrant le tiroir d'un petit secrétaire qui appartenait à sa femme, trouva une enveloppe non fermée, sur laquelle Marie avait écrit : « Espérance. » Il en retira des coupures de journaux, soigneusement pliées. Chacun des fragments portait le texte d'un télégramme d'agence française, annonçant que dans telle commune de Lorraine, ou d'Alsace, un ancien combattant, disparu en 1914, en 1915, en 1917, était rentré inopinément au foyer. L'un de ces jeunes hommes avait été retenu en Russie, contre son gré, disait-on, et avait traversé toute l'Allemagne à pied. Un autre, dont on ne racontait point les aventures précédentes, s'était présenté à la porte de sa maison, avait trouvé sa femme mariée à un camarade, et, n'ayant pas été reconnu, s'était éloigné, sans plus parler. C'étaient là les trésors de Marie Baltus, la cause de ces sourires mystérieux qui recommençaient d'allonger ses lèvres déshabituées, et lui donnaient une si étrange expression, car les yeux ne souriaient pas en même temps, et l'angoisse y demeurait. Elle avait pleuré, d'abord à deux, avec son mari ; puis douté, sans autre raison que le besoin de vivre ; maintenant, elle se prenait à espérer, parce que d'autres disparus avaient été rendus à leurs mères.

Enfin, Pâques de l'année 1924 approchant, elle avait répété à Jacques Baltus, le soir, dans la chambre :

– Puisque tu m'aimes, puisque tu as eu pitié de moi, retourne à Verdun : ils ont tant de choses à faire, là-bas, qu'ils peuvent bien avoir eu des nouvelles de Nicolas, sans nous les écrire. Tu interrogeras ; tu t'assureras que son nom n'a pas été peint sur les croix récemment piquées dans les cimetières. S'il ne figure point parmi les noms des morts, maintenant que l'inventaire est fait, et que toute la terre a été fouillée, quelle douceur déjà, tu comprends ? Je te promets d'être plus calme après…

Elle mettait sa tête sur l'épaule de Baltus ; elle disait encore :

– Laisse-moi, en attendant, porter le pain aux carrefours par où il peut passer… Cela coûte cher, je le sais bien ; d'autres que moi seraient peut-être moins mères : moi, je le vois errer dans la plaine et dans la forêt ; il approche, et il hésite, il n'ose pas venir jusqu'à la porte ; il a peur de nous faire du mal, à cause de la joie que j'aurais… Tu permets que j'emporte, dans mon tablier ou dans un sac, du pain de chez madame Poincignon ?

– Oui, Marie-au-pain.

– Ils m'appellent ainsi, en effet. Mais il n'y a que les *Bei Uns,* une demi-douzaine demeurés ici, qui se moquent de moi. Les autres comprennent, toi le premier. Tu es bon. Tu n'as pas cessé d'être bon avec moi, quoique j'aie bien changé… Tu feras le voyage, n'est-ce pas ? Tes élèves seront en vacances, pendant la semaine de Pâques ; je garderai la maison ; je n'ai plus la santé qu'il faudrait pour aller au loin ; tu emmèneras Orane ; vous serez deux : moi je resterai avec le souvenir qui ne me quitte jamais…

Il avait promis.

Le mardi de Pâques, 22 avril 1924, l'instituteur de Condé-la-Croix et sa fille étaient donc partis pour Verdun.

III

LE PAYS DES MORTS

– Orane ?

– Oui, le père.

– Tu as entendu la bête qui vient ?

– Déjà deux fois.

– Baisse-toi un peu.

Elle se baissa ; le corsage bleu foncé, le col attaché avec une barrette d'or disparurent derrière les branches ; la tête blonde et mince continua seule de dépasser le feuillage que le vent poussait vers elle. Le vent ne faisait pas de bruit ; les nuages n'en faisaient pas, là-haut ; elle écouta le silence. Elle dit tout bas :

– Elle est en colère !

– Comme tu as bien compris !

– Ce n'est pas l'aboiement d'un chien…

– Non, pas un chien : une autre bête, une sauvage. Que vient-elle faire ici, dans le pays des morts ? Surveille la lisière, là, sur la gauche.

– Pays des morts, en effet.

Un aboiement rauque, bref et répété, s'éleva des bois.

Ils étaient, le père et la fille, à demi cachés dans la dernière touffe de chêne d'une forêt que ni la charrue ni la hache

n’empêchaient plus de conquérir le sol voisin, et qui, cependant, n’avançait pas. Une défense de vivre était là, pour les racines et pour les graines. Au delà de la lisière, qui fuyait, incertaine et dentelée, dans l’immense paysage, le modelé de la terre sans arbres, sans moisson et sans herbe, était partout visible. Quel fléau l’avait ainsi rendue stérile ? Ils le savaient bien, ceux-là qui étaient venus en pèlerinage ! Rien que des collines au long dos, presque parallèles, imbriquées les unes dans les autres. On ne voyait point, à cause de la distance, les ravins qui les séparaient ; on voyait seulement leurs échines droites, nues, sous un ciel où passaient des nuages sans contours et d’où la pluie ne tombait pas. Aucune maison, aucun village, aucune fumée, aucun bruit, sinon celui de la bête errante qui s’approchait de cette désolation. Rien ne luisait non plus. Le regard ne pouvait quitter ce désert, où il cherchait ce qu’il trouve tout de suite d’habitude, la vie, et ne la trouvait pas. Il comptait les plans gris, les plans mauves, les plans lointains que la brume violette laissait transparaître encore. Du point où le père et la fille observaient l’étendue, il y avait six grands caps de terre successifs, allongés et tendus : les Hauts de Meuse. Derrière le sixième, dans sa vasque, Verdun la guerrière devait reposer, là-bas, Verdun, citadelle couronnée de peupliers.

L’homme toucha du doigt le bras de sa fille. Avec précaution elle tourna la tête. Là, à gauche, à dix pas, un bel animal venait de bondir hors des fourrés, un broquart, étonné, lui aussi, devant la terre morte. La tête, levée pour aspirer le vent, rejetait en arrière, au-dessus des reins d’un roux ardent, les andouillers blancs, aigus, tout champignonnés de perlures à la base ; les jambes de devant étaient plus droites que des gaules ; les cuisses pliaient sous le poids de la croupe, ou, peut-être, ramassées, attendaient, pour se détendre, et pour hausser leur charge, que la bête eût cessé d’avoir peur. Un autre aboiement, trois fois, s’échappa du mufle du broquart, et l’on vit l’haleine chaude, un moment, fumer autour des lèvres.

La bête avait couru depuis l’aube dans la forêt encore intacte ; elle avait brouté les jeunes pousses vertes et sucrées,

celles surtout de la bourdaine, aux tiges violettes et qui saoulent les chevreuils ; elle était ivre, elle était folle, et cette clairière énorme, tout à coup dévoilée, l'inquiétait. Sûrement, les forêts recommençaient, au loin ; sûrement le vent d'ouest le lui disait ; mais cette odeur qu'il apportait ne ressemblait à aucune autre, ni à celle des marécages, ni à celle des hêtrées, ni à celle des chênaies, ni à celle des landes : quelque chose de nouveau se mêlait aux émanations de la terre et des bois, entrait dans le profond de la bête, et touchait son âme obscure. Brusquement, le broquart leva encore son poitrail, tourna sur ses pieds de derrière, et, d'un bond, se rejeta dans le taillis.

– Quel dommage ! Il était beau !

– Si j'avais eu mon fusil, répondit l'homme, je l'aurais abattu !

Orane considéra ce grand Lorrain, qui s'était mis tout debout, tourné vers le point de la forêt où l'animal avait disparu.

– Pourquoi ? dit-elle.

– Tu ne comprends pas ?

– Non.

– Pour qu'il n'aille pas raconter aux chevrettes, aux hardes de cerfs et de biches, dans les forêts du Rhin, ce qu'il a vu ici, et comment la vie végétale elle-même est tarie, dans les champs de bataille d'aujourd'hui. Ils n'en ont pas, chez eux, les Boches, de ces terres labourées à l'obus et fumées à l'hypérite. On a fini trop tôt la guerre. Ce broquart-là, il a vu ce qu'il ne devait pas voir !

La jeune fille, qui était de race lorraine pure, autant dire peu causante, eut un sourire, qui tendit la peau plissée et rose de ses lèvres ; elle considérait son père avec une admiration tendre, muette, habituelle, où il y avait tous les souvenirs de l'enfance, et un orgueil naïf. Ce qu'il disait, elle le recueillait comme du grain vanné, et, des pensées qu'il disait, des moindres, elle vivait.

L'homme étendit le bras.

– Vois ce qu'ils ont fait de la terre !

Près d'eux, autour d'eux, partout la terre était bossuée, plaque martelée, sur laquelle les traces du pilon se touchaient, et qui mettrait plus d'un siècle à se niveler sous la rouille. Car la rouille, c'était la pluie, la tempête et la végétation. Depuis l'automne de 1918, il en était tombé, de la pluie, dans les trous d'obus ! Les derniers jours même avaient amené dans le ciel, au-dessus du désert, des poches grises, de vrais lacs de pluie qui tombaient en gouttes pressées, et les fosses étaient encore à moitié pleines d'eau. Des piquets, des débris de roues, des fils de fer barbelés, des planches, avaient glissé dans les fondrières, et quelques rejets de taillis, et des ronces, et des herbes, cherchaient inutilement à soulever l'obstacle, ou à passer au travers. Pauvre lutte pour la vie ! Elle était misérable, la pousse de ces six années d'après la guerre. Du sol empoisonné, les racines ne tiraient pas la sève qui fait l'arbre ; même entre les trous d'obus, les touffes de chêne, maigres, ne dépassaient le sol que d'un pied ou deux, et ne parvenaient pas à donner, à ces habitats séculaires des forêts, l'aspect d'un bois clairsemé. Dans le lointain, tache de boue nette, luisant faiblement, on voyait la coupole d'acier de ce qui fut le fort de Douaumont.

Baltus et sa fille essayaient d'imaginer, dans ce paysage, l'enfant mince, l'enfant blond aux yeux verts, qui s'était battu là, et y était mort. Seul, l'homme pouvait, en pensée, ramener des armées dans les abris, et la guerre dans ces espaces blessés. Les hampes les plus hautes, à perte de vue, étaient celles des chardons de l'année passée, et les quenouilles commençantes de ces fleurs jaunes, à feuilles laineuses, qui ne font pas plus de bruit, dans le vent qui les courbe, que les ailes duvetées des chouettes.

– Il est tombé ici 400 000 hommes, dit Baltus, et les Français qui ont la garde du champ de bataille n'en ont identifié que 80 000. Compte à présent !

– Où étaient-ils, ceux que nous n'aimons pas ?

– Les Allemands ? ici où nous sommes, et par là, là encore… Nous verrons mieux, tout à l'heure, où a été Nicolas.

– Où il ne s'est pas battu. Pauvre cher ! Dites, le père, je pense quelquefois aux premiers chrétiens, qui refusaient de sacrifier aux idoles.

– On ne l'a pas su, en ce temps-là.

– Heureusement.

– Pour lui, il y avait péril de mort des deux côtés. Il n'a été d'aucune armée : ni de celle de l'Allemagne, qu'il n'a pas voulu servir, ni de l'autre, qu'il eût aimée, et qui l'a tué.

» J'ai sa lettre, celle qu'il a écrite la veille ; dans mon tiroir, avant de partir, je l'ai prise.

– Tout ce que nous avons de lui ! Pas un autre souvenir !…

Baltus demeura un peu de temps silencieux à côté de sa fille. Tous ces lointains, son fils les avait considérés pendant des jours et des jours. La même image ! Comme des fleurs, comme des pierres touchées par des parents morts, nous regardons pieusement les lignes que des yeux amis ont reflétées.

– Il est l'heure, dit-il, partons !

– Où allons-nous ?

– À la cote 304, qu'il appelait, tu te rappelles, « la mauvaise auberge ». Il faut passer le fleuve, et aller sur la rive gauche.

Ils se détournèrent, reprirent la route qui traversait la forêt encore vivante, et là, tout à la lisière, montèrent dans une petite automobile découverte, louée à Verdun, le matin. Baltus conduisait avec trop de rudesse, mais la décision, le coup d'œil, étaient remarquables. Bien qu'il connût à peine la machine de louage, il savait déjà quel effort il lui pouvait demander. Bien lui en prit, car il y a des montées « sévères », comme il disait, dans ces Hauts de Meuse. Il fallait revenir jusqu'à Bras, pour traverser le fleuve. L'homme faisait exprès de ne pas aller vite : penché sur le volant, un peu tourné vers la gauche, où Orane était assise, il disait quelques-unes des pensées que les images

faisaient lever dans son âme. La jeune fille, intimidée par l'horreur de ces lieux funèbres, ne répondait que des mots, et pas toujours. Elle voulait ne pas pleurer. Quand elle sentait les larmes monter à ses yeux, elle se penchait, elle regardait la route blanche, aveuglante de lumière dans le gris de toutes choses. Il disait :

– Un poteau indicateur : qu'y a-t-il d'écrit, sur le poteau ?

– Beaumont.

– Détruit ! Plus une maison !

Il arrêta la voiture.

– Là-bas, il y avait Bezonvaux, détruit ; il y avait Douaumont, détruit ; il y avait Fleury, détruit ; il y avait Louvemont, et tu en verras encore plus loin, d'autres tombes de villages.

Orane dit :

– Comme c'est gris à perte de vue !

– C'a été presque bleu.

– Quand ?

– Des hommes m'ont dit que les pentes, en ce temps-là, étaient couvertes de vêtements bleu horizon. A-t-il été souffert, ici !

Baltus remit la voiture en marche. Pendant dix minutes il se tut, le visage durci par la colère. Il cherchait, quand la route montait, un point, vers l'orient. Il leva la main, un moment, lâchant le volant.

– Vois-tu, dans le mauve, tout à l'horizon, la colline maîtresse ?

– Pointue, avec des futaies ?

– Des futaies autrefois ; mais les obus en ont fait du travail de bûcheron ! C'est Montfaucon, l'observatoire des Allemands, d'où ils voyaient tout. La mort partait de là… Le petit y a été, une semaine… Regarde à côté de nous, à présent, le ravin, là,

de ton côté : il a changé le nom ; il s'appelait le ravin de la Dame ; les soldats l'ont appelé « le ravin de la Mort… » C'était un bois de sapins…

À gauche de la voiture, la pente, raide et nue, formait un des côtés d'une étroite vallée, un peu verte au fond, où la pluie avait dû porter des graines, et la terre se relevait, de l'autre côté, en talus sans arbre et sans herbe.

La petite se signa, en souvenir des âmes. Ils passèrent dans un village, à peu près rebâti, traversèrent la Meuse, montèrent, par un raidillon terrible, au sommet d'une colline, et enfin s'arrêtèrent. Le vent venait à eux. Le sol était là tout blanc, comme de moisissures. Alors, du bras, Baltus montra des plateaux qui se rejoignaient par leurs éperons, il dit :

– Nous sommes au Mort-Homme !… La cote 304 !… Le Bois des Corbeaux !… Dans la plaine, là-bas, c'était Béthincourt.

Ils demeurèrent un moment debout, puis, sur le sol, devant le monument aux morts qui s'élève au sommet, sans s'être concertés, du même mouvement lent, tournés vers les espaces où il y eut les maisons de Béthincourt, les champs de Béthincourt, et des soldats, ils s'agenouillèrent, et ils pleurèrent.

Quelqu'un avait monté, à pied, le dur chemin.

Le sentiment qui nous avertit qu'un être humain est près de nous, qu'il nous regarde, qu'il nous attend, fit se relever Baltus. Quand le solide Lorrain fut debout, il se détourna, il aperçut, à trois pas, une petite femme en noir, la tête enveloppée d'un châle de laine tricotée, et dont le pauvre visage était pour jamais en deuil : jeunesse, joie, couleur du sang, présence visible de l'âme : tout était fini. Elle tenait, par la main, une enfant toute rose, en deuil aussi.

– Monsieur, est-ce que vous pourriez me dire si on a rebâti, à Béthincourt ? Nos voisins sont-ils revenus ?

– Je crois qu'il y a quelques bâtisses, à présent, des granges surtout. On me l'a dit, mais je ne suis pas du pays : excusez-moi.

– Vous venez pour les Morts ?

– Oui.

– J'en ai aussi : un fils, presque deux fils, car l'autre ne peut plus travailler, depuis les gaz : je le soigne. Tenez, voilà tout ce qui me reste…

Elle mit la main sur l'épaule de l'enfant, plus engoncée encore que la mère dans les étoffes chaudes, et qui rougit de plaisir, parce qu'on s'occupait d'elle.

– Vous voudriez donc rentrer dans le village ?

– Bien entendu : c'est là qu'on a été faits. On est encore aux environs de Rouen. Vous comprenez, ce n'est pas le pays ! Des gens qui ne sont pas méchants, non : mais, depuis mon mariage que j'étais à Béthincourt !… On voudrait y rentrer, avec la petite, et le fils. Quand même on n'aurait qu'une baraque, et l'ancien jardin… Il était si bien tenu par mon homme : toute la provision de l'année ; même de quoi donner !… Allons, viens, Désirée, c'est loin encore… J'irai,… je veux revoir ma maison…

– Des orties, des chardons…

– Possible. Si trois Béthincourtois seulement sont rentrés, nous rentrerons, n'est-ce pas, Désirée ? Il y a assez longtemps que j'espère après leurs indemnités…

Orane se tenait devant elle, et la regardait. La femme demanda :

– C'est votre fille, monsieur ?

– Ma joie aussi.

– Je l'aurais dit… Adieu, mademoiselle ! Bon courage à vous deux ! Il en faut !

– Attendez !

Orane posa la main sur l'épaule de la mère.

– Peut-être pourrez-vous nous rendre un service, oh ! un grand…

– Volontiers, si ça ne gêne pas trop.

– Mon frère a disparu à Béthincourt ; nous le croyons tué, mon père et moi…

– Vous ne vous trompez pas.

– On n’a pas retrouvé son corps, nous aurions été avertis, vous pensez ?

– Ça n’est pas sûr.

– Mais, lorsque les charrues et les bêches remueront la terre, il se peut que le corps apparaisse : des os, des vêtements… Vous nous préviendriez ?

– Pas de refus, bien sûr. Mais comment le reconnaître ? Il était grand ?

– Presque comme moi, dit Baltus.

– Officier ?

– Non, il ne pouvait pas l’être, songez : pas vingt ans ! Et puis il n’aurait pas voulu. Mais il y a la plaque d’identité, autour du cou.

– Au poignet, vous voulez dire ?

– La sienne, autour du cou, mais c’est la même chose. Il y a encore l’uniforme.

– Bleu horizon, oui…

L’homme hésita, un éclair de temps ; il regarda Orane, et ce fut elle, décidée, qui répondit à sa place :

– Non, madame, gris vert, *feldgrau*… Mon frère a été tué par une balle française…

La femme se recula d’un pas.

– Vous ne seriez pas Allemands, tout de même ?

– Oh, non ! Oh, non ! Français, de Lorraine ! Rappelez-vous le nom, ma bonne dame : il s’appelait Baltus, Nicolas, et demeurait chez nous, à Condé-la-Croix, dans la Moselle à présent…

– Je me rappellerai bien ; au revoir, monsieur et mademoiselle.

– Il n’y a que la mère, chez nous, qui croit qu’il va revenir…

– La pauvre ! Je la comprends,… on croit ce qu’on espère… Moi, je ne peux pas : j’ai reçu la plaque, le livret et le porte-monnaie vide.

En parlant, elle continuait de regarder, avec le même étonnement, cet homme qui avait une si bonne figure, de la politesse de chez nous, qui s’exprimait en français, tout comme nous, mais dont le fils, pourtant, avait servi parmi les Allemands, avait laissé ses os dans la terre de Béthincourt, au temps de l’occupation allemande.

Elle tira sa révérence, en hâte, et, prenant l’enfant par la main, chercha, parmi les tranchées et les réseaux de fil de fer, un sentier, tracé par les curieux et par les ramasseurs d’obus, et conduisant vers Béthincourt.

Une minute plus tard, Baltus et Orane étaient seuls, sur le sommet du Mort-Homme, seuls dans l’immense paysage de collines dévastées et de plaines aussi nues que les collines.

Le père avait repris la physionomie mécontente qui déplaisait tant à Orane, et qu’elle s’ingéniait aussitôt à transformer. Cette fois, la jeune Lorraine avait été blessée, aussi vivement que son père, par les propos de la femme ; elle s’approcha de lui, sans rien dire, prit, entre ses mains, le poing qu’il tenait fermé, et, caressant les doigts de l’homme, elle les priait ainsi de se détendre et de s’allonger. Les doigts rudes résistaient. Il était demeuré tourné vers la plaine où les réfugiées s’en allaient chercher la trace de leur village, et tantôt il regardait cette vallée aux formes souples, tout engraissée de la pourriture des morts, et tantôt les pentes de la cote 304, vers le sommet, d’où avait dû partir l’obus ou le coup de mitrailleuse des Français. Le vent, qui fraîchit vite en la saison d’automne, dès quatre heures de l’après-midi, remuait les moustaches de ce Gaulois. Baltus finit par abandonner sa main ouverte aux mains tendres qui la pressaient, et Orane dit alors, le regard errant sur

les mêmes paysages :

– C’est nous qui avons le plus souffert pour la patrie. Qu’est-ce que cela fait, que les Français de l’intérieur se trompent ? Le mérite est acquis : il sera reconnu un jour, et nous serons aimés.

– Tu ne sais pas encore ce que c’est qu’un ménage, Orane, heureusement pour toi. Tu apprendras, un jour, que quand on est deux, il y en a un, presque toujours, qui aime mieux que l’autre… Les gens de l’intérieur ne comprennent pas la frontière… Eux, ils se battent quelquefois, dur et bien, c’est vrai : mais ils oublient que nous sommes toujours en guerre. Oui, le Lorrain, un paysan, un boulanger, un pauvre instituteur comme ton père, n’a jamais la paix… Moi, quand l’éclatement d’un coup de mine sonne dans les bois de la Houve, ou dans les nôtres, j’ai un frémissement ; je crois toujours que c’est le premier coup de canon d’une autre guerre ; quand je vois venir, – et il en vient trop, – des commis-voyageurs ou de prétendus touristes de Rhénanie, je cherche la haine dans leurs yeux, et toujours je la trouve…

– Moi aussi : que voulez-vous, le père, nous sommes les guetteurs, en avant des lignes, et ils ne savent pas, eux autres.

– Je leur ai pourtant donné mon fils ! Une cible : pas autre chose. Quand je pense que la femme, tout à l’heure, a osé dire : « Vous ne seriez pas des Allemands, tout de même ! »

– Pouvait-elle comprendre ?

– Est-ce que j’ai l’air de ça ? Et toi ? Et toi ?

– Il fait froid ici, le père, vous prendrez du mal ; déjà vous êtes tout pâle !

– Cette colline-là, la cote 304, cette plaine-là, j’ai voulu les revoir : il y a eu du sang sur chaque motte, Orane ; je n’ai pas le courage d’aller plus loin ; j’aurais peur de marcher sur le sang de ton frère… Que découvrirait-on de Béthincourt ? Je ne peux pas y fouiller la terre !… Le petit, te rappelles-tu ses adieux, quand il a dit, levant la main, devant ta mère et devant moi : « Je jure de ne jamais tuer un Français, et de me laisser tuer

plutôt ! » Il a tenu son serment…

Baltus s'animait. La jeune fille résolut de briser cet attendrissement et cette colère mêlés. Elle savait le moyen.

– Je commence à avoir froid !

– Alors, partons !

À côté du monument élevé aux soldats, autour duquel la piété populaire rassemble les débris d'armes, les casques, les fragments de capotes ou de tricots trouvés dans les tranchées voisines, elle ramassa une pierre plate, large comme la moitié de la main, et la mit dans son sac. L'automobile descendit la pente. Le vent soufflait en tempête ; les nuages, moins sombres au-dessus des vagues de terre les plus proches, étaient chargés de nuit tout autour de l'horizon ; seulement, au couchant, deux lèvres de vapeurs sanglantes, entr'ouvertes, achevaient de se décolorer. Baltus les avait vues ; tant qu'il eut cette image à sa droite, il ne tourna pas une fois la tête de ce côté ; pas une parole non plus ne sortit de dessous ses moustaches jaunes, mouillées par la brume du crépuscule, devenues pareilles aux arçons d'une selle et tombantes autour de la bouche.

Après Chattancourt, lorsque la voiture eut tourné, il dit à sa fille toute courbée en avant, à cause du froid de la nuit venant :

– Ta mère n'aurait pu voir cela !… Elle aurait cru voir la blessure de son fils…

IV

LE DÎNER DE LA MORILLE

Ils continuèrent longtemps de suivre la route, et il y eut enfin des lumières et de la vie devant eux : la capitale des terres mortes et des hommes sacrifiés, Verdun. Arrivé près de la gare, parmi ces îlots de bâtisses neuves qui se sont élevés en dehors des anciennes fortifications, le Lorrain remit l'automobile au directeur du garage, paya le prix convenu, et il sortait et regagnait la chaussée, lorsque, sur le trottoir, un passant, dont il allait croiser la route, s'arrêta et leva les bras.

– Baltus ! En voilà une chance ! Qu'est-ce qui t'amène ?

– Beaucoup de gens, à présent, ont une raison de venir à Verdun, tu sais.

– Je comprends, mon pauvre vieux ; n'en dis pas plus long. Toujours instituteur à Condé-la-Croix ?

– Oui ; et toi, Nominé, toujours à Sainte-Menehould ?

– Non ! Retraité depuis deux mois !

– Tu es plus jeune que moi !

– Oui ; mais « gazé » cela vieillit ! Je me suis retiré, en famille, dans un petit village du Cher, près d'une rivière. Je pêche.

– Tu es heureux ?

– Passablement. Je suis tranquille.

– C'est une sorte de bonheur impossible à rencontrer chez

nous, dit le Lorrain.

L'autre se prit à rire, et, se tournant un peu, par un reste d'habitude, pour voir s'il n'était pas observé, il aperçut Orane.

– Je vous demande pardon, mademoiselle : mes hommages ! Ta fille, Baltus ?

– Oui, le seul enfant qui vive avec nous, maintenant : l'autre a été tué.

– Tu rentres en ville ? Moi aussi. Nous ferons route ensemble, si tu veux. Tant de choses, depuis le temps où tu venais passer ton mois de vacances à l'école de Sainte-Menehould, pour te reposer, pour changer d'air ! C'était en 1912, n'est-ce pas ? Nous étions jeunes, tous deux.

Nominé s'était placé à la droite de Baltus ; la jeune fille, à gauche. Il était moins grand que son ami, et plus épais. Son visage rasé, creusé de rides aux deux ailes du nez et aux coins de la bouche, demeurait d'une grande mobilité et singulièrement expressif : pour un mot drôle, pour un souvenir plaisant, les pommettes rondes se relevaient, les yeux se plissaient, les lèvres, la pointe en l'air, faisaient le croissant, et, sur tout le masque ainsi sculpté, on voyait luire un esprit vif et jovial. Cet homme, vêtu d'un complet de laine grise, coiffé d'une casquette de voyage, la boutonnière décorée du ruban de la médaille militaire, avait, dans la démarche, beaucoup plus de souplesse que le Lorrain. Ils traversèrent la route qui vient de la citadelle, puis, dans la demi-ombre, ce qui fut jadis les jardins de Verdun, les bosquets humides, à présent bien abandonnés, qui poussent dans les fossés de Vauban.

Tout à coup, ayant franchi les remparts, ils rentrèrent dans la nuit éclairée, au débouché de la porte Saint-Paul, où commence la principale rue de Verdun. De vieux grands édifices, échappés au canon des Allemands, disaient la noblesse de la ville. Au delà, c'étaient les rues qui montaient, les îlots de maisons rebâties ou réparées, et, à côté, des amoncellements de décombres, des façades déchirées du haut en bas, des cheminées dont il ne reste que la suie le long d'un mur et un

pot de terre au sommet, des poutres qui ne portent plus rien et qui s'avancent dans le vide, au-dessus des caves d'où montent un fouillis de ronces, et la liane couleuvrine d'une pomme de terre. Beaucoup de passants et de passantes, et qui se hâtaient : c'était l'heure où les employés, vendeurs, comptables, dactylographes, quittent le travail.

– Dis, Baltus, où dînez-vous ce soir, ta fille et toi ?

– À l'hôtel.

– Une idée ! Tu ne sais pas pourquoi je suis venu à Verdun ?

– Je ne le devinerai jamais : un instituteur en retraite, et qui habite le Cher !

– Eh bien ! nous sommes venus plusieurs, comme chaque année, pour le « dîner de la Morille ». Je t'expliquerai cela. Les compagnons sont tous de braves garçons, qui seront enchantés de te connaître. Ta demoiselle sera la bienvenue aussi. C'est convenu, n'est-ce pas ? Au lieu de nous séparer, nous montons ensemble : le rendez-vous est au sommet de Verdun, près de la cathédrale.

Baltus ne crut pas nécessaire de formuler son acceptation : il se remit en marche. Le Meusien, les deux Mosellans, dans l'ordre où ils étaient venus, continuèrent de suivre, au delà de la porte Saint-Paul, la rue animée, éclairée, puis tournèrent à droite, et commencèrent l'ascension de la rue Châtel, vrai lacet de montagne, au sol glissant, bordé de maisons, les unes vivantes, les autres mortes, séparées, çà et là, par des vides, emplacements de bâtisses ruinées, couloirs par lesquels le regard recevait l'image des quartiers bas, et d'un ciel tourmenté, où la fumée des nuages courait sur les étoiles. Tout en haut, une rue coupait, à angle droit, cette ruelle du Châtel. C'était la rue de la Belle Vierge.

– Nous y sommes ! dit Nominé essoufflé. Si vous avez une barrette à remettre en place, mademoiselle Orane, ou une mèche de vos cheveux blonds à rejeter derrière l'oreille, voici la dernière minute.

Il se donnait à lui-même le temps de reprendre haleine.

– La maison où se fait le dîner de la Morille est celle-ci, ajouta-t-il.

Du doigt, il indiquait un hôtel ancien, peu élevé, long et blanc, qui paraissait n'avoir pas souffert des bombardements, et dont les fenêtres laissaient passer, en haut et en bas des volets clos, de minces lames de lumière.

Nominé sonna. La porte fut ouverte par une vieille cuisinière vêtue de noir, maigre, pâle, et d'humeur absorbée. On assure qu'avant la guerre Barbe Travault était rose et presque enjouée. Elle avait tout perdu pendant les mois terribles : sa santé, son petit bien, un peu même de sa vanité de cordon bleu. Barbe Travault arrivait de son royaume, enveloppée d'une atmosphère de haute cuisine, senteur du bouillon de poule, fumet du lièvre mariné, nard de l'ognon frit, parfum des compotes variées où mijotait l'automne lui-même en chacun de ses fruits conservés. Artiste annonciatrice, qu'environnait son menu résumé en arômes, elle était cependant d'assez méchante humeur, pestant contre cette obligation de venir ouvrir la porte, au moment même où il aurait fallu surveiller la couleur des roux, celle des rôtis bardés, celle encore des poires baignées dans un jus rose.

– Barbe Travault, je vous salue ! dit Nominé, passant le premier. Vous ferez mettre deux couverts de plus : celui de monsieur, celui de mademoiselle. Combien serons-nous ?

– Pardine, avec elle et lui, ça fera neuf. Vous amenez une demoiselle ? Elle n'a pourtant pas ramassé, comme vous autres, les morilles, monsieur Nominé !

– Non, Barbe ; mais elle est digne d'en manger : une reconquise, une Lorraine !

La cuisinière leva, vers Orane plus grande qu'elle, ses yeux soupçonneux :

– Lorraine, dit-elle : en général c'est du bon monde. Comme c'est jeune ! Allons, accrochez donc vos manteaux, vos chapeaux, et le reste,… car ma cuisine m'appelle. Vous aurez

un dîner manqué, avec vos conversations.

Elle n'attendit pas longtemps : les trois convives pénétrèrent, à gauche du vestibule, dans un salon éclairé par deux lampes à pétrole posées sur la cheminée, – car les appareils d'éclairage électrique n'avaient pu encore être rétablis, – et meublé de fauteuils, de chaises et de deux canapés recouverts de velours bleu, du style Louis-Philippe. Six hommes se trouvaient là réunis, qui se levèrent, en voyant entrer les nouveaux convives. Ce fut tout de suite bruyant : « Bonjour, Nominé ! – Bonjour, vieux ! – Te voilà retraité, à ce qu'il paraît ? Ça se voit à ta bedaine. – Tu étais moins gros aux tranchées ! Qui amènes-tu là ?… – Jolie frimousse, la petite Lorraine ! Dis donc, présente-moi ? »

L'instituteur Nominé, après avoir nommé, à la section des six compagnons debout, rassemblés entre les canapés parallèles, Jacques Baltus et sa fille, présentait à ces derniers, les « fondateurs du dîner de la Morille ». C'étaient : Loumeau, « un vieux pépère du 120e de ligne », laboureur et vendangeur de muscadet dans la Loire-Inférieure, long corps, tout en charpente, que surmontait une tête longue, un visage pâle et méditatif ;… Bellanger, un petit grisonnant, au nez busqué, pattes de lapin le long des oreilles, vaguement garde, vaguement jardinier ;… Houdeiller, marchand épicier dans un bourg du même département, après avoir été un des plus intrépides soldats du régiment, solide gaillard, reposé, rose, amène, aux traits courts, les cheveux en brosse, et chez qui personne n'eût deviné la témérité dont il avait été l'un des exemples fameux ;… Poilâne, mince « bonhomme » de la terre, sans âge évident, chafouin, barbu, un peu sourd depuis l'éclatement d'une torpille en 1917, éleveur d'abeilles, capable de longues résignations, sujet à des accès terribles de colère ;… de La Frairie, taille modeste, jaquette neuve, gants, pince-nez doré, seul élégant parmi les compagnons de la morille ;… enfin Guillemet, l'officier, le sous-lieutenant Guillemet, l'homme le plus tranquille, en apparence : un visage aux traits réguliers, des moustaches jaunes taillées en brosse, des cheveux assez

longs, au contraire, et séparés au milieu par la raie, un air vivant, heureux, des yeux très clairs, et capables, on le devinait à la qualité même du sourire habituel, à la promptitude du regard, à sa limpidité, de transmettre un message, d'ordonner, de refuser, de juger, de vouloir pour plusieurs qui n'ont pas de volonté, ou en ont une trop faible. Dans l'ordinaire, un homme plus gai que les autres. Sa profession ? principal clerc de notaire dans un chef-lieu de canton. Il était venu chaque année à Verdun, depuis 1919.

Les présentations avaient été faites par un autre compagnon. Maintenant c'était le tour de Guillemet de paraître. Au fond de lui-même, il entendit l'officier de complément qui murmurait : « À toi, Guillemet, sors de la tranchée ! » Et, docile comme à la guerre, surmontant une timidité moins dure à vaincre, il se tourna vers Orane, assise à sa gauche, dans un des fauteuils bleus, que deux convives en même temps avaient avancé, et il dit :

– Mademoiselle, il faut que je vous explique pourquoi nous sommes réunis, et pourquoi le dîner, auquel vous nous faites l'honneur de prendre part, porte ce nom-là.

– Dîner de la Morille, dit Houdeiller, c'est bien nommé !

– Ça rappelle des souvenirs ! dit Loumeau le laboureur, qui, supposant que les occasions de parler seraient rares pour lui, ce soir-là, plaçait une interruption facile.

– En effet, reprit Guillemet, mes camarades que vous voyez ici, et moi, nous avons passé, sur les Hauts de Meuse, quatre mois, en 1918…

– Pas tout à fait, mon lieutenant, interrompit Poilâne, jaloux du mot placé par Loumeau, et qui voulait, lui aussi, couler sa phrase ; je vous demande excuse : exactement trois mois dix jours, du 5 février au 15 mai.

– C'est juste, mais ces jours-là étaient tous de plus de vingt-quatre heures, je vous assure, mademoiselle, et les trois mois en valaient quatre. Mes hommes et moi, – dans les rapports je

disais : « moi et mes hommes », mais ici, en famille, je dis : « mes hommes et moi », parce qu'il n'y a plus de discipline entre nous, voyez : il n'y a plus que de l'amitié…

Trois voix l'arrêtèrent, sonnant l'une après l'autre, et graves parce que la guerre avait été nommée.

– Solide !… Vous pouvez le croire, mademoiselle !… Vive le lieutenant Guillemet !

Les anciens se penchaient tous et considéraient leur officier, comme s'il y avait eu rapport, à la veille d'un coup de main.

– Nous allions en première ligne en face de la cote 344, reprit Guillemet. C'était une hauteur très disputée, sur la rive droite. L'endroit n'était pas gai… À peu près pas de tranchées ; des attaques continuelles ; on se mettait dans des trous d'obus ; on se cachait derrière les cadavres ; toute la terre était retournée, toute la terre était noire ; pas un brin d'herbe bien vivant : ils étaient comme nous, morts ou blessés. Toutes les vallées, autour, étaient pleines de gaz.

– Je me rappelle, dit une voix, que le chocolat jaunissait dans les poches.

– Mauvais brouillard, pour la promenade matinale, mademoiselle ! dit une autre.

– Cependant, nous la faisions, la promenade, un peu avant le jour. On s'ennuyait derrière des murs de cadavres, à recevoir des balles. Les camarades que vous voyez, cinq autres qui n'ont pu venir, nous faisions des patrouilles de morilles. Un petit bois avait existé, naguère, en face de nous, sur une pente, au delà d'une dépression avec son petit sentier, et au-dessus du niveau habituel de la nappe de gaz. Bien entendu, il ne restait pas de trace de souche ou de branche. Le taillis avait été rasé, je vous en réponds : mais la morille était encore fidèle. Nous allions à la cueillette, armés, vous le devinez, et nous revenions nos casques pleins de champignons de printemps.

– Le lieutenant était de mèche, dit Nominé. Même, une ou deux fois, il a conduit la patrouille. La plupart du temps, le

sergent de La Frairie nous commandait.

On entendit la voix nette, appliquée, d'Orane Baltus, qui parlait plus lentement le français que le patois :

– Il n'y a jamais eu de casse ?

– Quelquefois, répondit l'officier-clerc de notaire. Un jour, au retour d'une patrouille de morilles, j'étais au poste de commandement, il faisait noir encore, et froid ; les Allemands recommençaient à tirer, – c'était leur heure, depuis deux semaines ; – quatre hommes entrent dans la cagna. Ils étaient de belle humeur, tous… J'écrivais à la lumière d'une bougie. Ils faisaient un tapage ! « Mon lieutenant, on est de retour ! Y en avait du champignon, après la pluie, y en avait ! » Je dévisage le sergent, qui était le plus près de moi. « Que rapportes-tu ? – Mon plein casque. – Mais, autre chose aussi ?… Tu boites !… – Une petite blessure : ça ne sera rien, mon lieutenant. » Je m'aperçus alors qu'il avait le bas de la jambe serré par un mouchoir, et que le mouchoir était plein de sang. Mon sergent de patrouille vous a été présenté, mademoiselle, je vous le dénonce…

L'ex-sergent de La Frairie se dressa debout, – assurément l'ancienne blessure ne le gênait plus, – et, tourné vers la jeune Lorraine, fit le salut militaire. Elle répondit d'un imperceptible mouvement de tête. Tous ces hommes l'observaient ; tous demandaient son attention, son admiration, secrètement. Elle demeurait grave, les considérant l'un après l'autre, sans aucune expression d'amitié, d'intérêt, comme des unités qu'on dénombre, car elle pensait uniquement : « Ni celui-ci, ni celui-là, ni cet autre, ni cet autre encore n'a pu tuer mon frère Nicolas. Il était près de Béthincourt, et les compagnons de la Morille se battaient sur l'autre rive de la Meuse… »

L'émotion l'avait d'abord glacée. Quelle horreur au premier rappel de la lutte ! Baltus, à côté de sa fille, droit aussi, les yeux au-dessus des hommes qui venaient de parler, devait penser ce qu'elle pensait elle-même. L'un après l'autre, La Frairie, Loumeau, Houdeiller, plus perspicaces, prenaient un air de gêne

ou d'étonnement. Ils se demandaient : « Qu'ont-ils ? Qu'avons-nous dit ? » Et ils cherchaient, confusément, sans rien trouver.

Mais les jeunes visages, même si le chagrin dure, ne peuvent demeurer sombres : le matin les reprend. Quand Orane eut reçu, dans ses yeux sans parole, l'image de ces braves gens placides, amusés ou surpris, elle sentit la paix revenir. Non embarrassée, non rougissante, pareille à celles qui savent qu'elles viennent d'échapper à un danger, et qui en gardent encore un peu d'effroi, elle dit à La Frairie :

– Oui, je comprends : ceux qui ont manqué de mourir célèbrent leur chance, à présent. Le dîner de la Morille, c'est une façon de chanter *Alléluia !*

– Vous dites bien, mademoiselle.

– Et où sommes-nous ici ?

– Chez une de mes tantes, mademoiselle. Vous l'avez déjà deviné : l'hôtel était un mutilé de la guerre ; on n'a pas même entièrement achevé les réparations ; les meubles étaient anciens, avant la guerre, ceux d'aujourd'hui sont seulement démodés. Ma tante n'est plus de la première jeunesse, la pauvre femme.

– Elle habite ?

– Non, elle attend. C'est ce qui nous a permis de donner, cette année, l'hospitalité aux convives de la Morille. Je vous assure qu'elle sera charmée d'apprendre que la place de la maîtresse de maison a été tenue, ce soir, par mademoiselle Orane Baltus.

– C'est cela ! dit Guillemet : vous présiderez, mademoiselle, en face de moi !

– Mademoiselle est servie ! dit Barbe Travault, qui ouvrait la porte du salon, et venait d'entendre le mot du lieutenant. Il ne faut pas m'en vouloir si je suis en retard : le fourneau tire mal.

– Quelques trous d'obus ; ne vous troublez pas pour si peu, Barbe : nous avons causé.

– Causer, causer, cela ne vous gêne guère, vous autres du Midi.

Elle appelait l’Ouest le Midi. Mais chacun comprit que c’était la profession de foi d’une Meusienne, à qui ne plaît pas une certaine allégresse de parole. Orane passant la première, au bras de l’officier, les convives sortirent du salon, et, de l’autre côté du couloir, entrèrent dans la salle à manger dont les murs et le plafond venaient d’être revêtus d’une couche de plâtre, et qui n’avait d’autres meubles qu’une table et des chaises en noyer. Le potage était servi. Une grosse lampe, coiffée d’un abat-jour, placée au milieu de la table, sur un piédestal en simili-bronze, éclairait la nappe damassée, le service de Gien, blanc et bleu, les cristaux, les menus ornés de deux drapeaux tricolores, mais laissait dans la demi-ombre le visage des convives. Orane se plaça, en effet, entre son père et La Frairie, en face de Guillemet.

Et le dîner commença. Il était servi par un jeune domestique engagé pour la circonstance, comme la cuisinière, et qui servait vivement, mais, n’ayant pas l’expérience qui rend impassibles les vieux routiers, laissait paraître, sur son visage, les sentiments que lui inspirait la conversation et, parfois même, pour comprimer l’éclat de rire, portait à ses lèvres sa main gantée de fil blanc. Les convives mangeaient de bon appétit ; surtout, campagnards pour la plupart, et d’un pays où la vigne mûrit quelquefois, ils prenaient plaisir à goûter le vin gris de Lorraine, et attendaient, en faisant semblant de douter, le vin de Scy, que Guillemet avait fait inscrire sur le menu.

– Le raisin ne peut pas s’assaisonner dans votre pays, disait Poilâne : il ne fait pas assez chaud. Nous autres, dans la Loire-Inférieure, si nous avons du gros-plant et du muscadet, c’est à cause de la mer.

– Tu crois donc qu’il y a de tout, dans la mer ?

C’était Nominé, le Meusien, qui s’ébaudissait.

– Oui bien ! dit le laboureur.

Il avait cligné ses yeux verts. Il regardait devant lui, il voyait sans doute les plages, et sa vigne, à l'abri derrière les petits murs de pierre sèche. À ce moment, le petit domestique apportait le lièvre rôti, – un lièvre colleté dans les déserts des Hauts de Meuse, mais on ne le savait pas, – et des acclamations saluèrent l'entrée de cette pièce dorée, dont le fumet emplissait la salle. Guillemet déboucha lui-même et servit le vin blanc récolté sur les coteaux de Scy, le plus bel espalier de la Moselle, et jusqu'où viennent les ondes sonores des cloches de Metz.

On appela Barbe ; on but à sa santé, et la vieille fille, habituée à ces sortes de triomphes, retourna promptement d'où elle venait. Les figures des convives, celles qui pouvaient rougir, avaient pris du ton ; les yeux surtout et les voix disaient la chaleur du sang avivé. D'un bord à l'autre de la table, des propos de bonne humeur se croisaient. Il y avait quelque chose de rétabli, entre ces hommes du dîner de la Morille : l'ancienne camaraderie, la présence du passé. Le clerc de notaire, constamment interpellé : « mon lieutenant… », avait à peine le temps de manger et de boire. Sa forte voix, dominant les conversations, proposa :

– Mes amis, nous ne pouvons pas chanter : ça ne serait pas convenable, dans ce Verdun, si près des camarades morts ; mais je demande que plusieurs de nous racontent une histoire de ce temps-là. Vous devez être comme moi : je n'ai guère cessé d'y vivre. Dès que les affaires ont fini de m'occuper, les souvenirs me reviennent.

– Ça va ! dit Loumeau, qui n'avait encore presque point parlé.

– Eh bien ! commence donc !

Chacun sait que les grands charrueurs des terres de l'Ouest ne discourent pas volontiers, comme ceux qui ont du temps à perdre et peu de choses à dire. Il faut qu'une circonstance les décide, et la moins rare, c'est le printemps rapide et chansonnier qu'éveille en eux le deuxième verre de vin blanc.

Loumeau s'érailla pour avoir la voix nette, il essuya

longuement ses lèvres rasées, tira son cou de ses épaules, et son long visage grave, au milieu des convives amusés, dépassa les autres. Il aurait eu la même physionomie pour raconter comment son arrière-grand-père était mort, une faux à la main, à la bataille de Torfou, dans la grande armée vendéenne, fleurdelysée, rosariée, où Dieu avait bien des amis.

– Voilà, mon lieutenant, voilà, mes gars : du temps que nous fûmes en famille, nous du Bocage et de la Loire-Inférieure, avec le bon Guillemet pour lieutenant, dans les campagnes de Verdun, vous vous rappelez que la première ligne était au sommet de la cote 344, à quelques mètres des tranchées allemandes, et notre deuxième ligne, à trois cents pas en arrière de l'autre. Si nos femmes nous avaient vus, nous, les pauvres bonhommes, – Loumeau ne disait point bonshommes, – elles auraient pleuré chacune tout leur rosaire de larmes, quand on se mettait en route, venant de la citadelle pour aller reprendre la bataille. On avait eu quinze jours de repos, à cent vingt pieds sous terre, des morts vivants, quoi ? et on repartait, ayant tout le fourniment sur le dos, et le cœur plus lourd encore. J'aurais mieux aimé avoir mon brabant sur mes épaules, et mes deux bœufs avec…

– Oh ! oh ! Loumeau, qu'est-ce que tu dis là !

– C'est pour plaisanter, Poilâne, tu dois le comprendre : je les aurais mis à terre, et j'aurais sifflé pour les engager dans le sillon. Mais non, il fallait marcher, il fallait bien : j'étions venus pour ça. C'était de nuit ; souvent il pleuvait ; le chemin n'était pas court ; on passait par la porte Saint-Paul ; on dévalait le long du canal, et les Boches devaient connaître les dates, oui, car ça marmitait au moins jusqu'à Bras, et il y avait toujours des amis qui tombaient avec un grand cri, quelquefois sans rien dire, et qui ne rejoignaient plus la compagnie. À Bras, on tournait à droite, et on était un peu mieux, à cause de la côte du Poivre, qui nous abritait, mais après, devers Louvemont, il fallait encore tourner, pour remonter vers la cote 344. Va donc t'y reconnaître, dans la nuit surtout ! Il ne restait pas un mur, pas un morceau de pierre. Mes camarades, ce qui dure le plus

longtemps, sous la torpille et sous l'obus, ça n'est pas les murs : il y avait là, tout près de la route, un rosier.

– Je me rappelle, dit Guillemet, je t'ai dit, une fois : « Va reconnaître le rosier, Loumeau ? »

– Il avait dû être planté par la main d'une femme heureuse. Il poussait bien ! il avait sa racine et ses branches entre quatre entonnoirs. Un Bengale, je crois.

– Mais non : une rose de France !

– Une gloire de Dijon !

– Pauvre petit diable, il était là pour nous autres bonhommes : un particulier n'aurait pas tenu ; le rosier tenait. Eh bien ! la nuit justement que tu dis, lieutenant Guillemet, le rosier avait fleuri. Un de mes camarades était venu avec moi ; voilà que nous faisons trente pas, en tournant et tâtonnant, dans la nuit, dans la boue. C'est lui qui l'a vu le premier. Il a crié : « Le voilà ! Le voilà ! » Je me dépêche, j'arrive, au moment où il va cueillir la rose. « Bougre, que je crie, faut pas cueillir la rose qui conduit le monde ! » Et je lui donne, avec mon sac et mon fourbi, un si dur coup d'épaule, qu'il est tombé dans un trou d'obus, et qu'il était peint en kaki, un vrai Anglais, quand il est sorti de l'entonnoir. J'ai toujours pensé que j'avais peut-être, ce soir-là, sauvé des régiments. Voilà mon histoire !

– Bravo ! dit Guillemet.

Les applaudissements suivirent. Loumeau leva trois fois l'épaule droite, ses longues lèvres gercées tremblant encore des mots qu'il n'avait pas dits. Cela signifiait qu'il était content. Puis, ayant promené le regard tout autour de la table, comme il eût fait sur une rangée de pommiers, pour juger la récolte, il se remit, la conscience tranquille, à manger son morceau de râble qui avait refroidi.

Un seul des convives était demeuré grave : Jacques Baltus. Nominé, du bout de la table, se penchant, lui dit :

– Que penses-tu du dîner de la Morille, Baltus ?

– Excellent.

– Bien gai, aussi, n'est-ce pas ?

– Pas pour moi.

– Pas pour toi ? Qu'est-ce que tu as ? Le voyage de cet après-midi, je devine, mon pauvre ami ?

Il devinait mal. Baltus prévoyait ce qui pouvait arriver, ce qui devait arriver. Mieux maîtresse de ses émotions, Orane ne laissait pas paraître une inquiétude dont, avant lui, et dès l'entrée dans cette maison, elle avait été saisie. Et cette inquiétude grandissait à mesure que d'autres convives se levaient, et disaient un souvenir de guerre. Cinq, six, sept histoires : elle les comptait. La huitième serait demandée à son père, la huitième serait demandée à l'instituteur de Condé-la-Croix. Accepterait-il ? Pour en douter, il eût fallu ne pas le connaître. La jeune fille essaya de dire en se penchant, et se servant du patois, et à demi-voix : « Le père, il vaut mieux ne rien raconter » ; il fit semblant de ne pas entendre.

– Monsieur Baltus, dit Guillemet, vous ne voudrez pas que tous nos camarades aient parlé, sans nous conter un de vos souvenirs de la guerre ? Nous finirons par vous. Il a dû se passer des choses, en Lorraine…

– Oui, monsieur Guillemet.

L'homme aux moustaches jaunes était hardi au danger. Il s'y jetait ; il s'était préparé à celui-là.

– Je paierai mon écot, comme les autres. Je ne manque pas de souvenirs du temps de la guerre, en effet. J'en dirai deux, même, si vous le permettez, une histoire qui s'est passée dans les environs de Condé-la-Croix, et une autre, dont je fus témoin.

– Avec plaisir !

Le domestique présentait les assiettes de gâteaux ; trois des anciens combattants allumèrent un cigare ; Bellanger, avec une longue tendresse, bourra une toute petite pipe. On entendit un son de cloche, qui, partant de la cathédrale, volait au-dessus des

vivants, allait vers les déserts tout pleins de morts.

– Nous avons une petite capitale, pas loin de chez nous, qui s'appelle Boulay, et qui est française joliment, dit Baltus.

Loumeau, Poilâne et Bellanger, les trois paysans, coulèrent l'œil en même temps vers Baltus, et le regard signifiait : « Comme c'est drôle de dire qu'une ville est française, quand elle est en France ! » Car ils ne s'étaient pas rendu compte, bien exactement, de ce qu'était Jacques Baltus, et ils ne le connaissaient que par le mot de Guillemet, présentant les invités : « Ce sont des Lorrains. »

– Jamais les Prussiens n'ont pu dire qu'ils étaient là chez eux. Boulay avait une musique instrumentale, qui s'appelait « La Lyre », et une fanfare aussi, qui ne manquaient pas une occasion de leur jouer *la marche de Sidi-Brahim, Sambre-et-Meuse, le Chant du Départ, le Père la Victoire.* Derrière les musiciens, défilaient des pompiers coiffés du képi d'artilleur français ; puis les jeunes gens du Cercle catholique de Saint-Étienne… Les trois couleurs ne paraissaient pas à l'extérieur, c'était défendu, vous le devinez ! N'empêche que, sous le revers de la veste de chacun de ces jeunes gens, il y avait, épinglé, un petit ruban bleu, blanc, rouge. Dans ces années-là, il fallait un homme, et un vrai, pour être maire. Nous l'avions : il s'appelait Werner, et, comme il s'appelait aussi Henri, et que la Saint-Henri tombe le 15 juillet, toute la ville souhaitait la fête du maire le 14 juillet…

Les convives se mirent à rire, quelques-uns bruyamment, La Frairie et Guillemet du coin des lèvres.

– Ces Boulageois se montrèrent braves, je vous assure, et gens d'esprit. Ils ont, dans le cimetière de leur petite ville, la tombe d'un capitaine Jouveneau, tué dans une escarmouche, en 1870. Pendant quarante-huit ans, cette tombe-là fut la plus fleurie, la mieux ornée de nos tombes familiales. Au 14 juillet, au 15 août, au 2 novembre, elle était parée si bien que les policiers allemands trépignaient, devinant l'intention. Les dames orneuses n'en avaient cure. Ils auraient bien voulu

surprendre celui ou celle qui, chaque fois, la parure terminée, y mêlait un ruban tricolore. Pendant quarante-huit ans, ils postèrent un agent, et ce n'était pas le même, et il ne découvrit rien… Tout cela pour vous expliquer, messieurs de la Morille, qu'on s'entendait mal avec eux. Leur fureur ne cessa de grandir. Lorsqu'ils durent quitter la ville, après la victoire, il fallut, pour les protéger contre la foule, que les officiers allemands se rendissent à travers champs, à la nuit tombante, à un kilomètre et demi de la ville, pour monter dans le train qui leur était réservé, et qu'on avait arrêté là. Ils s'en vengèrent, car, quand ils passèrent à la gare, et bien que la paix eût été proclamée, ils tirèrent des coups de revolver sur les maisons de Boulay. Je vous le dis : voilà ce que fut la Lorraine, en vous attendant.

Tous les convives, tournés vers Baltus, penchés en avant, voulaient parler. Ils avaient le sentiment que ce qu'ils allaient dire n'était pas sans importance. Ils étaient inégaux, ils s'en souvenaient parce qu'on parlait de la guerre : à cette minute grave, on vit Loumeau, Houdeiller, Poilâne, Bellanger, Nominé lui-même, se tourner vers le chef, pour lui faire comprendre : « À vous l'honneur ! »

Le gros Guillemet entendit fort bien ce que disaient les yeux de sa compagnie.

– C'est fier, tout cela, monsieur Baltus ! dit-il.

– C'est aussi bien mystérieux, cet attachement de la Lorraine ! dit La Frairie : tout particulièrement de la Lorraine de langue allemande.

Le lieutenant, le sergent ayant parlé, les hommes se sentirent plus libres. Poilâne aux yeux verts étendit la main, comme pour demander la permission de donner son avis. Il attendit un moment, puis se décida. Des pensées tumultueuses, tout à coup, étaient entrées dans les esprits.

– Dites donc, monsieur Baltus, excusez-moi : mais puisque vous êtes de la partie allemande…

– Non pas ! répondit sèchement Baltus : de langue

allemande !

– C'est ce que j'entends bien : vous avez dû en voir de toutes les couleurs, pendant la guerre ?

Le Lorrain tira ses moustaches, l'une après l'autre. Il considérait, de son œil bleu, peu tendre en ce moment, ce paysan des côtes, soupçonneux, maladroit, qui avait préparé son piège, et qui le tendait à l'oiseau en liberté.

– La plus belle couleur, je l'ai vue seulement à la fin, monsieur, quand vous êtes rentrés chez nous. C'était le 18 novembre 1918. Un caporal et six hommes vinrent en balade, de Varize à Boulay, où le maire m'avait invité. Ils étaient en bleu horizon ; je désirais la voir, cette couleur-là : je l'ai vue enfin.

– Bien, très bien, dirent plusieurs des convives, dont le lieutenant.

Blessé de l'approbation qui allait à l'autre, Poilâne reprit :

– D'habitude, c'était une autre couleur que vous voyiez ?

– Laquelle voulez-vous dire ?

– Gris sale.

– L'uniforme allemand ?

– Précisément… Peut-être l'avez-vous porté ?

Orane saisit le bras de son père :

– Ne répondez pas !

Mais le Lorrain dégagea son bras.

– Non, je ne l'ai pas porté : c'eût été une douleur de plus !

– Vous n'avez pas combattu, alors ?

– Jamais !

Guillemet s'était levé, avant même que Poilâne eût achevé sa phrase. Il tourna autour de la table, empauma rudement l'épaule de son ancien soldat, et cria :

– Assez, Poilâne ! C'est le lieutenant qui le dit !

– J'ai le droit de causer !

– Tu as celui de te taire aussi !

Et se redressant, au milieu des convives, presque tous debout, comme Baltus, comme Orane :

– Il est brave, celui-là, monsieur Baltus, mais il ne comprend pas !

– Il faut lui pardonner ! reprit La Frairie. Ne pleurez pas, mademoiselle Orane… Nous sommes tous désolés de ce mot d'un camarade qui ne comprend pas. Tu es stupide, Poilâne !

Poilâne, têtu, branlait sa tête baissée, et grognait, tout près de la nappe, des paroles qu'on n'entendait pas, mais qui signifiaient certainement : « J'ai raison ! Il a eu, bien sûr, des parents de l'autre côté ! Il ne devrait pas être de la Morille ! Voilà mon avis ! Faites tout le tapage que vous voudrez : moi, Poilâne Jules, c'est ce que je dis ! »

Nominé, Loumeau, Houdeiller, avaient quitté leurs places ; à droite et à gauche du Lorrain, ils protestaient, de la mine et de l'épaule ; ils répétaient : « Il ne connaît rien ! Nous sommes aussi de la Morille, nous autres, et on vous comprend ! Allons ! Pour un mot de travers, ne prenez pas cet air-là, monsieur Baltus !

Ils lui tendaient la main ; mais lui, il demeurait les bras croisés, ne faisant pas plus attention à leurs gestes qu'à ceux de trois chiens jappant. Il ne quittait pas des yeux Poilâne, gîté contre la table, à trois pas, et toujours marmonnant.

– Assez ! cria-t-il.

Le domestique, curieux ou croyant qu'on l'appelait, entr'ouvrit la porte, et l'on voyait seulement sa tête entre les deux battants.

– Je ne serai pas longtemps de la Morille, monsieur Poilâne, n'ayez pas peur ! Je pars. Mais, auparavant, il faut que je vous apprenne à mieux parler des Français de l'Est. J'aurai, cette

année, cinquante-quatre ans. À la déclaration de guerre, j'en avais quarante-quatre, et j'aurais été mobilisé tout de suite dans le *landsturm,* la territoriale en français, si je n'avais pas été instituteur. Ils m'ont laissé. Mais, en 1916, ils ont pris mon fils, un petit de dix-huit ans. Ce n'est pas au front de France qu'ils l'ont d'abord envoyé ! Non, ils se défiaient de nous, les Prussiens ! Ils se disaient : « Ces gens-là, si nous les mettons devant un régiment français, au lieu de le combattre, ils iront le rejoindre ! Alors, qu'ont-ils fait ? Vous n'en savez probablement rien, monsieur Poilâne ? Qu'est-ce qu'on vous a dit de nous, dans vos écoles de la pauvre morale ? quelques mots : ce sont des leçons entières qu'il aurait fallu faire sur nos malheurs ! Mais ils ont toujours eu peur, vos ministres, de la gloire et des glorieux. Eh bien ! les Prussiens ont envoyé mon enfant de l'autre côté, là-bas, au-devant des Russes. C'était un petit brave, je vous en réponds. Au commencement de 1918, comme leurs réserves fondaient devant Verdun, ils l'ont fait revenir sur le front de l'ouest.

Poilâne releva la tête.

– Vous voyez bien !

– Et c'est vous qui l'avez tué, à Béthincourt, le 15 avril 18, dans le temps même que vous ramassiez des morilles !

Il était si grand, disant cela, et il y avait tant de douleur en lui, que Guillemet, voyant se tourner encore, pour quelque riposte, le visage de Poilâne, commanda :

– Pas un mot, soldat Poilâne ! Tu veux répondre que nous n'étions pas en face de Béthincourt ? Oui, je comprends, et c'est vrai. Mais ce sont nos camarades qui ont tué le fils de Baltus le Lorrain : il est mort par nous.

– Par la France ! Il a été celui qui reçoit la mort et qui ne la donne pas !… Je veux que vous sachiez tout. On n'a pas retrouvé son corps. Mais, la veille du jour où il a disparu, j'avais reçu, en Lorraine, une lettre de lui… Je l'ai ici… Tenez…

Il fouillait dans la poche de son veston, en retirait un

portefeuille de cuir usagé, bourré de papiers, l'ouvrait, prenait une lettre, et tremblait en dépliant le papier, et en le tendant à Guillemet.

– Montrez cela à l'homme qui m'a injurié, lieutenant ! Ne lâchez pas le papier ! Montrez-le seulement, et lisez, pour tout le monde… C'est en bas, après la signature…

Guillemet s'approcha de nouveau de Poilâne, qui fit signe qu'il ne regarderait pas la lettre, et il lut, pour tous les convives debout, penchés vers lui :

– C'est écrit en patois lorrain, en demi-allemand, mais c'est bougrement français… Je comprends le patois : « Ne craignez rien, le père ; je ne tirerai jamais un coup de fusil contre les Français ; je fais le geste d'épauler, quand il le faut : je ne tire pas ; le feldwebel me complimente de la propreté de mon arme, eh ! je crois bien ! pas une balle n'a passé par le canon ; je sème mes cartouches dans les tranchées, ou quand je vais en reconnaissance… »

Tous ces hommes, qui avaient fait la guerre, d'un même élan vinrent à Baltus, même Poilâne aux yeux verts.

– C'est beau ce qu'il a fait ! Monsieur Baltus, faut pas m'en vouloir… Pardonnez-lui ! Non, il ne savait pas…

Baltus serra la main de tous, excepté celle de Poilâne, et, malgré les instances de Guillemet, de La Frairie et des autres, rendossant son gros pardessus, refusant de répondre, emmenant Orane et la poussant devant lui, sortit de la salle, et de la maison.

Quand il se retrouva dans la rue de la Belle Vierge, il était encore si ému qu'il ne pouvait dire un mot.

– Le père, je vous assure, ils ont eu bien du regret ! Il n'y en a eu qu'un parmi eux,… et encore il a demandé pardon !…

Le père et la fille descendaient la rue Châtel, toutes les fenêtres fermées, toutes les lampes éteintes dans les maisons ; des chats miaulaient dans les ruines. Quand les voyageurs

passèrent à cet endroit, justement, où la rue, à mi-côte, était ouverte, à gauche, béante sur le ciel, le grand vent des plateaux de Meuse leur souffla au visage. La lune encore presque pleine, – elle avait été pleine le jour de Pâques, – les éclaira. Orane vit que des larmes coulaient sur les joues de son père ; elle le laissa se souvenir de Nicolas Baltus, l'enfant qu'elle avait tant aimé. La grande irritation ne se calmait pas. Il ne disait rien ; ses deux poings, tendus dans l'ombre, en avant, étaient un clair discours, et sa fille n'essayait pas d'apaiser cette colère.

En bas, la grande rue qui part de la porte Saint-Paul était déserte et éclairée. Baltus s'arrêta, mit la main sur l'épaule d'Orane :

– Tu les a entendus, ces Welches ?

Le fin visage se détourna à moitié du côté du père, et il était si ferme de lignes et si décidé, que Jacques Baltus eut une espèce de fierté de reconnaître son sang.

– Non, dit-elle : je n'ai entendu mal parler que l'un d'eux.

– N'est-ce pas trop ? Nous appeler Allemands ! Nous reprocher nos maux ! Je n'oublierai pas ça !

– Mais si !

– Nous qui avons élevé nos enfants comme des Jeanne d'Arc ! Tu le sais, toi, Orane !

– Oui.

– La prière tous les jours pour la France !

– Tous les soirs, même quand il fallait parler bas, à cause des espions, oui, je suis témoin.

– Des disputes, à cause de la France, avec tous les Allemands et les ralliés qui ne manquaient pas ! Plus d'un danger avant la guerre, et jamais une concession ! Quelle peine inutile, en vérité !

– Ne dites pas cela !

– Je le dis ! Et je me demande si je recommencerais !

– Baltus ! Jacques Baltus de Lorraine !…

Elle prononça ces mots tranquillement, comme si elle rêvait et chantait sa réponse. Elle dit encore :

– Tous ceux de la Horgne-aux-moutons, depuis le temps du duc Stanislas, ou même avant, je crois bien, ont été de bons Français, le père !

Il y a un si grand pouvoir des mots, que Jacques Baltus ne répondit plus rien, et qu'ils gagnèrent l'hôtel, le père et l'enfant, comme s'ils revenaient d'une messe du bout de l'an.

V

MARIE-AU-PAIN

Pendant que Jacques Baltus et sa fille traversaient les Hauts de Meuse, la mère, à Condé, entrait, vers onze heures, dans la boulangerie de madame Poincignon, pour acheter ce qu'elle appelait elle-même le pain des croix, de sorte qu'en ce même instant, trois âmes, et c'est beaucoup, étaient uniquement occupées du jeune fils tombé à Béthincourt, il y avait de cela six années. Elle était presque gaie, ce matin, étant libre de faire, pour le petit, ce qu'elle voulait, sans qu'on pût lui reprocher de quitter la maison. L'air était froid, le temps clair, le ciel maillé, très haut, de nuages blancs qui semblaient ne pas remuer, mais s'en allaient pourtant d'un mouvement tranquille : neiges fondantes sur de l'eau bleue. Marie Baltus ouvrit la porte, s'approcha du comptoir, tenant, bien ouverte, du revers de ses mains écartées, la poche à blé dont la toile, en bas, touchait le carreau de la boulangerie, et elle attendit que la boulangère apparût, au bruit encore vibrant du timbre. Celle-ci vint, sans se presser, du fond de son jardin, la mine éveillée, les cheveux mieux que jamais frisés, le long du front, des tempes et des oreilles que caressaient deux mèches dorées. Un coin de son tablier bleu était relevé et passé dans sa ceinture. En apercevant sa voisine, elle eut un léger mouvement d'épaules et, en même temps, un sourire, qu'elle faisait à toute rencontre de client.

– Vous apportez la poche, ce matin, madame Baltus ? C'est donc que vous allez loin ?

– Mais oui.

– Le prix du pain a encore augmenté : mais ça vous est égal, n'est-ce pas ?

– Ne faut-il pas nourrir les enfants ? Donnez-moi du bien cuit : c'est celui qu'il aime le mieux.

La dame aux yeux bleus prit, sur les étagères de métal, plusieurs pains de trois livres, les coupa en deux ou trois, selon la coutume, jeta les morceaux dans la poche. Alors, Marie Baltus tordit le haut du sac, en fit une sorte de câble, sous lequel, se courbant, elle passa le bras gauche et l'épaule, puis, se redressant, elle fut celle que les bourgs et les champs voyaient cheminer, deux ou trois fois par semaine : la mère porteuse de pain.

– Bonsoir et merci, madame Poincignon !

– Bonne chance, madame Baltus !

L'inconsolée descendit entre les maisons de la place. Elle était vêtue de sa robe noire, – la seconde, celle des voyages à présent, – qui était bien usée, et, sur sa tête elle avait mis, retombant sur les épaules, un châle tricoté qui descendait en lignes droites le long de ses joues, et lui donnait un air de religieuse. Au bas de la place, elle prit la rue qui s'en va vers le chemin de Lauterbach à Creutzwald, mais ne la suivit pas jusqu'en bas. Aux deux tiers de la rue, entre deux maisons, il y a un sentier qui remonte au nord, à travers les cultures, et sert aux gens du bourg, et à leurs troupeaux, à gagner le plateau bordant la frontière de la Sarre. Elle allait d'un pas régulier, les yeux un peu devant elle, mais sans regarder, songeant à l'unique objet. Le vent, sur ses cheveux gris, remuait en festons, vite effacés et reparus, les bords du châle. Marie se fatiguait à monter les pentes de ce long sentier ; elle ne s'arrêtait pas. Deux fois cependant, elle interrompit sa méditation, et, levant haut la tête, comme font les biches dans les bois, elle respira de toute sa poitrine, et dit : « Le printemps vient ! » Le vent soufflait d'Allemagne. De là-bas, il était parti, sentant les marécages de Poméranie, mais voici qu'au-delà du Rhin, il abordait la terre transformatrice : il avait touché nos premiers talus, où la

primevère a toujours une fleur à ouvrir, humble et tout miel ; il avait rencontré le genêt qui risque sa voile d'or, les tulipes qui sonnent la cloche au-dessus de l'herbe, encore hésitante et courte, et, dans la forêt proche, ce petit daphné rose, plus précoce que le perce-neige, et qu'on nomme bois-joli. Ayant hurlé jusqu'au Rhin, il commençait à chanter dans les campagnes lorraines, et Marie au cœur triste le remerciait.

Elle était essoufflée, lorsqu'elle parvint à la lisière des grands bois d'Uberherrn, qui ne sont plus de France, mais qui regardent chez nous. Un peu de temps, elle suivit la frontière, vers la droite, cherchant un arbre parmi les arbres de toutes tailles, réserves et taillis. Elle se rappelait que Nicolas, avant le départ pour le régiment, ayant fait un pèlerinage au tombeau de Sainte Orane, qui est en Sarre, était passé par là pour s'y rendre, et qu'au retour, il avait parlé d'un sapin géant, brisé par la foudre, à l'ombre duquel il avait déjeuné. Le souvenir pouvait ramener l'enfant. Elle découvrit ce tronc d'arbre, brisé à une vingtaine de pieds au-dessus du sol, et qui portait, à cette hauteur, une couronne de branches sans pareilles. Les aiguilles de l'une rejoignaient les aiguilles de l'autre. Des débris de verre et de boîtes de conserves disaient que bien des promeneurs avaient dîné à leur ombre. Marie détordit la toile de son sac, prit un morceau de pain, un des gros, et le suspendit à un éclat coupant, vrai couteau de bois jailli de l'écorce, à portée de la main. Dans la croûte dorée, elle piqua un papier où elle avait écrit : « Si tu passes par ici, Nicolas Baltus, ne crains pas de manger le pain, ne crains pas de te faire connaître : c'est moi qui suis venue, ta mère, Marie. » Puis, ayant regardé autour d'elle, prompte, elle chargea de nouveau la poche sur son épaule, et reprit sa marche le long du massif forestier d'Uberherrn.

Après un temps, elle tira encore de son sac un morceau de pain, et le posa sur le haut d'une croix qui est dans les terres, à quelque distance de la route de Sarrelouis. Les cultivateurs du pays, revenus au travail après le repas de midi, la saluaient d'un « bonjour » quand elle passait, mais elle refusait de se laisser

distraire et ne tournait point la tête vers eux, elle l'inclinait un peu, seulement, comme font ceux et celles qui remplissent une mission. Ils savaient, ces vieux, ces filles de Condé et des hameaux, que c'était une mère malade de son amour. Elle s'éloignait. Et, quand elle eut ainsi voyagé, et erré même dans les premiers massifs de la forêt du Warndt, elle rentra en Lorraine, traversa une route, et, dans le bois de sapins qui est de l'autre côté et près d'une ferme, trop lasse pour aller plus loin, se reposa. Elle s'étendit au pied d'un arbre, le dos appuyé à l'écorce du tronc, et s'endormit.

L'après-midi commençait de s'avancer, quand elle fut éveillée en sursaut. Autour d'elle, dans le bois qui est clair, une douzaine d'hommes assis, debout, vêtus de drap bleu, coiffés du casque, plaisantaient en la regardant.

– Eh ! la petite mère, le somme a été bon ?… La voilà qui s'éveille !… Qu'a-t-elle dans sa poche de toile ?… Dis, Clochet, va donc voir ce qu'il y a là dedans ? Elle ne veut pas ?… Elle est fâchée ?… Allons, laisse-la, puisqu'elle ne veut pas… Le sergent va lui parler… Sergent Prunier, avance à l'ordre !… Parlemente avec la dame du bois !

Elle s'éveillait, se relevait, un peu honteuse. Debout, elle leur parut grande, et de bonne mine. C'étaient des soldats du 146e d'infanterie, qui étaient venus de Saint-Avold. Il y en avait d'autres plus loin, entre les arbres, et on entendait des voix jeunes, du côté de La Brûlée, la ferme voisine, qui appelaient : « Par ici, les gars, y a du vin ! » Le sergent Prunier s'était avancé, il faisait le salut militaire, en riant, et il avait une petite figure pas méchante, et une moustache mince, toute dorée, ah ! mon Dieu, comme celle…

– Pardon, excuse, madame : mais les camarades veulent savoir ce que vous avez dans votre sac ?

Sans répondre, elle se baissa vers la poche, et la mit debout.

– Prunier, dit un des soldats couchés, et qui mordillait un brin d'herbe, ouvre le sac, je devine ce que c'est : c'est du tabac de contrebande, du tabac de la Sarre !

– Bonne affaire ! Ne craignez rien, on ne le dira pas ! La contrebande, ça nous connaît ! Tout le monde en fait, par ici ! Ouvre donc le sac, Prunier !

Six jeunes soldats s'approchèrent, dont le sergent. Marie Baltus avait eu peur d'abord, et voici qu'elle attirait le sac, le remontait le long de sa robe ; qu'elle rabattait les bords de la poche, et montrait la croûte brune du pain de madame Poincignon, et qu'elle disait, riant à moitié :

– Vous le voyez : je n'ai que du pain, du pain pour mon fils.

Ils s'approchèrent encore, penchant la tête, pour mieux voir.

– Du pain joli, ma foi ! Dites donc, il ne mangera pas tout ça, votre fils ! On va vous en acheter !…

Elle écarta deux bras qui se tendaient. Mais, par derrière, un homme s'était glissé, un homme à la bonne face rougeaude et qui riait ; il s'approcha, courbé, se redressa tout à coup, en levant au-dessus de sa tête un morceau de pain qu'il avait saisi.

– J'en ai un, les amis, j'en ai un !

Marie poussa un cri.

– Arrêtez-le ! Il a volé le pauvre !

Mais l'autre déjà courait sous les branches. La femme avait ramené ses deux bras sur le sac, et le tenait serré contre sa poitrine, comme si ç'avait été son enfant même ; elle se reculait jusqu'à faire plier les basses branches de l'arbre, et à s'appuyer sur elles. Au cri qu'elle avait jeté, des hommes s'étaient relevés. Ils l'enveloppaient dans leur demi-cercle, l'arbre lui-même achevant de la tenir prisonnière. Alors, des grands yeux sombres de Marie Baltus, deux larmes coulèrent, et deux autres… Le sergent écarta les hommes.

– Arrière, les enfants ! Voyons, la petite mère, c'est pas la peine de pleurer pour une miche qu'on vous a prise !… Je vais dire à Poriot de vous la rapporter… Eh ! Poriot ? Fais pas de bêtises ! Elle pleure, tu sais ; rapporte, mon vieux chien ! Faut être chic ! Tu es, comme les amis, ici, de la 1re du 2e, la plus

belle compagnie du bataillon…

Poriot ne parut pas. Mais la femme laissa tomber la poche pleine à ses pieds, et, regardant les soldats, elle dit, de sa voix qui était son âme elle-même, émouvante, et tendre dans le reproche :

– Prenez donc tout ce que je lui portais !… J'ai plusieurs pains, parce je ne sais pas par où il va revenir chez nous, n'est-ce pas ?… Je les mets ici, et je les mets là, aux carrefours, sur les croix. Il a disparu dans la guerre, mon fils… Mais il n'est pas mort, vous comprenez… On aurait retrouvé son corps, depuis le temps. C'est à Béthincourt qu'il se battait…

Le sergent, qui avait combattu dans les derniers mois de la guerre, l'interrompit. Il était devant elle, et, tandis qu'il parlait, elle considérait les petits épis de barbe blonde qui se levaient et remuaient sur les lèvres du sergent Prunier.

– Béthincourt, autant dire Verdun. J'y suis allé. Il en est resté par là, ma bonne dame !

De la voir pleurer, et de penser à des mères, comme elle, qu'ils connaissaient bien, les jeunes hommes étaient émus, et tâchaient tous de ne point le paraître. Il y en avait qui la regardaient bien en face, et d'autres du coin de l'œil. Et ils virent, étonnés d'abord, que cette longue figure pâle souriait, de ce qu'avait dit le sergent.

– Non, monsieur le sergent ; j'ai des nouvelles de lui, des nouvelles pour moi toute seule, que je ne veux pas vous raconter. À mon avis, il a été tenté par les gros prix que gagnent les ouvriers dans les provinces dévastées… Je lui écris des bouts de billet ; – elle tirait, de la poche de sa robe, des carrés de papier, et les leur montrait ; – je ne veux pas qu'il ait trop faim, le pauvre petit, car la route est longue, longue… J'ai idée que vous l'avez peut-être rencontré ?… Il est par là, ou par là…

De son bras, qui tenait encore les billets, elle traçait une large ligne en l'air, qui désignait toute la campagne autour du bois. Et comme ces jeunes gens devinaient bien, à présent,

qu'elle avait l'esprit troublé, plusieurs s'étaient mis à rire ; d'autres la prenaient en pitié. Un homme disait, en arrière : « Elle est folle ! » Un second, plus bas : « Tais-toi donc ! Folle de cœur, ça n'est pas méchant ! »

– La paix, vous autres ! cria Prunier. Laissez-la raconter ! C'est une mère, vous voyez bien !

Marie Baltus avait rajeuni. Ses lèvres fanées reprenaient du rose. L'espérance était revenue, sa compagne si souvent, et l'assistait.

– Je vous en prie, vous qui êtes soldats, comme il était, dites-moi que vous en connaissez, vous aussi, des disparus qu'on a vus revenir à la maison de chez eux ?

Deux ou trois jeunes gens, pour lui faire du bien, murmurèrent : « Parbleu ! » Elle les entendit, et puis elle écouta encore. Elle les considérait, de ses beaux yeux doux, l'un après l'autre, leur demandant : « Ce n'est pas assez, un petit mot ; rappelez-vous ? dites davantage ? »

Un gros du second rang, qui portait son casque sur la pointe du crâne et la visière en haut, parce qu'il avait chaud, se souvint de quelque chose.

– Positivement, madame, j'ai appris, par une lettre, qu'un menuisier d'un bourg, pas loin de chez moi, était rentré comme ça, après quatre ans…

– Il n'y en a que six à présent, dit-elle, c'est à peu près pareil.

– Moi, dit un autre, le plus haut de taille, et qui se tenait tout près de Marie, moi, madame, j'ai un parent qu'on a cru mort aussi : l'annonce avait été faite, on avait renvoyé à la famille des petites choses et le livret…

– Oh ! dites vite !

– Un soir que son père et sa mère dînaient, il a ouvert la porte : « Me voilà ! »

– Et ils ne sont pas tombés morts ?

– Ma foi non, madame, ils ont dit : « Il n’y a qu’un couvert à mettre… » Il a expliqué, comme ça, qu’il avait été retenu prisonnier chez les Russes… Il y en a d’autres, vous savez…

– Oui, mes enfants, oui, et c’est ce qui arrivera chez moi.

Le sergent se détourna.

– Poriot ? Rapplique ici ! Et en vitesse !

Tout le groupe fit demi-tour, pour voir Poriot revenir. Parmi les arbres, on vit s’avancer, tranquillement, celui qui avait chapardé un morceau de pain. Prunier se porta vivement au-devant de lui, et lui parla tout bas, puis le prit par le bras, et l’amena. Poriot avait encore, dans la main droite, une partie du pain, et le couteau ouvert… Quand il fut devant Marie, et que le sergent l’eut lâché, entendant les camarades qui lui disaient : « T’as été bête, Poriot !… Rends-lui donc !… Faut pas offenser les mères ! »… il tendit le pain, et s’excusa.

– J’en ai mangé un bout, j’avais faim, et il est bon, le pain de votre enfant. Mais je ne suis pas un voleur :… je vas vous le payer.

En même temps, il fouillait dans la poche de son pantalon, tirait son porte-monnaie, et, prenant une pièce de vingt sous, ostensiblement, il la jetait dans le sac de la voyageuse, avec le reste du pain.

Marie dit :

– Il ne vous en voudra pas, mon petit, pas plus que moi.

Un coup de sifflet. Rassemblement. Les hommes trottent vers la route ; on voit des ombres, entre les sapins.

– Bonsoir, madame ! Bonne chance ! Vive vot’petit gars !

Les voix s’éteignent. Une escouade, celle qui trouvait de son goût le vin de La Brûlée, accourt à grandes enjambées, et ne voit pas même Marie Baltus, qui recharge sur son dos la poche, et prend le chemin qu’ont pris les soldats. Quand elle sort du bois de sapins, le bataillon du 146e est déjà en marche, clairons sonnant. La route n’est qu’une tranchée dans la haute forêt.

Marie suit les soldats qui vont plus vite qu’elle, et diminuent de hauteur et de couleur en s’éloignant. Elle n’en regarde qu’un, au dernier rang, celui dont l’allure dégagée rappelle celle de Nicolas ; elle se demande même si ce n’est pas lui. Car il s’est retourné une fois, deux fois. Qu’a-t-il cherché à voir ? Ne serait-ce pas la grande femme en noir, si mince, si droite, qui porte un paquet gris sur l’épaule ? L’équilibre de l’esprit est vraiment tout rompu, ce soir. L’espérance a grandi dans le cœur de Marie Baltus. Le vent froid de la matinée ne souffle plus. Le bataillon en marche n’est qu’un nuage de poussière à l’horizon. Marie a continué de suivre la route ; elle dépasse le bourg de Condé, dont elle aperçoit les maisons étagées ; elle distribue son pain entre les croix du plateau et les troncs d’arbres abattus, dans les réserves de bois nouvellement coupées.

Dans le soir apaisé, elle est revenue à Condé, épuisée et heureuse. La voisine, la petite veuve tranquille, lui a demandé : « Qu’avez-vous donc, madame Baltus ? Vous avez l’air d’une jeunesse. » Elle a répondu : « Celui qui me la rendra n’est pas loin. » Mais, son secret, elle ne le dit jamais, et, au surplus, les autres ne la comprennent pas. Peut-être, dans la nuit, Jacques et Orane seront-ils de retour ? La mère s’est mise à veiller. L’eau d’une bouilloire chante au coin du fourneau.

VI

TARD DANS LA NUIT

Très tard, dans la grande nuit d'onze heures, Baltus et Orane descendirent à la gare de Condé-la-Croix. Baltus portait, sur l'épaule, la petite valise recouverte de peau poilue de sanglier, qui l'avait suivi en voyage. Nuit très pure ; des étoiles, en corps d'armée, au-dessus des forêts. Ce n'était pas la saison où la nuit chante. Aux frontières de l'Est, en ces premières semaines d'avril, la vie a le sommeil encore des petits enfants : à peine un rêve, un appel, une plainte la traverse. Il ne gelait pas ; la sève, dont la saison était venue, s'en allait au travail et montait à la découverte ; l'air mouillé commençait d'ouvrir les bourgeons des arbres et la spirale des herbes. Une odeur de résine descendait des falaises boisées. L'instituteur et sa fille, après avoir marché quelques centaines de mètres, sur la route, s'engagèrent dans la première des deux rues du village.

Les voyageurs avaient déjà l'âme à la maison : « La mère, pendant ces jours passés, qu'est-elle devenue ? Les voisins m'ont promis de prendre soin d'elle, de veiller sur elle, sans qu'elle s'en aperçoive,… car il ne faut pas la contrarier : mais ils n'ont pu la suivre. Elle fait de si longues courses, Marie-au-pain ! Nous aussi, nous étions à la recherche de Nicolas : toute la famille à la poursuite de l'ombre. La mère est-elle rentrée ? A-t-elle songé que nous revenions cette nuit ? »

Voici le bureau de poste, bâti au temps allemand, troisième maison du bourg quand on vient de la gare ; un énorme toit brun couché sur des murs bas. Le bureau est fermé ; la

receveuse est dans sa chambre, au-dessus, car la lucarne, là-haut, fait un dessin pâle dans l'ombre. On veille aussi dans la villa du maire. Les autres maisons, à droite, à gauche, dorment. Le pas de Baltus et celui d'Orane, rapides, peuvent sonner sur la route, pas une tête n'apparaît derrière les rideaux, pas un retardataire, revenant du café, ou d'une course dans la vallée, ne se retourne, la clé déjà engagée dans la serrure, pour voir qui peut passer, à pareille heure, dans Condé-la-Croix. Voici des boutiques de marchands ; la mairie, dont le drapeau de fer fut repeint le 22 novembre 1918 ; à présent la route s'infléchit en montant ; voici la forge, et le ferblantier Coppat, et puis l'espèce de place, au sommet de laquelle est bâtie la chère école : Marie est rentrée ! Marie attend ! le phare brille ! la fenêtre à gauche, en bas, est éclairée !

– Il faut entrer doucement, dit le père. Tu sais, un peu de bruit : elle aurait peur.

Il longea la partie gauche de la façade, et, à l'endroit où l'immense gerbe d'un laurier faisait ombre, même la nuit, sur les murs et sur le toit, il revit la petite porte de sa maison à lui. Il aurait pu ouvrir la porte, ou sonner : il préféra s'annoncer comme il faisait au temps heureux, lorsque les deux enfants vivaient et que le ménage était jeune encore. Regardant sa fille, qui avait déjà deviné, et touchant de la tête les feuilles basses et épuisées des hautes piques de l'arbuste, il chanta à demi-voix : « Je suis un enfant de Lorraine… » Aussitôt, l'âme qui veille avec nous, la lumière, s'agita : elle quitta la cuisine, elle apparut, faible, puis violente, derrière les vitres qui, au-dessus de la porte, formaient bandeau, et la porte s'ouvrit, et la mère, avec sa lampe à bout de bras, se pencha. Elle n'avait pas sa figure hagarde, elle souriait, elle disait :

– Mes amis, vous avez mis bien du temps à faire votre voyage !

Lorsqu'ils furent tous trois dans la cuisine, Marie embrassa Orane, et son mari, puis elle fit signe à sa fille : « Sers-le et sers-toi : tout est prêt. » Et elle vint s'asseoir près d'une table de

ferme, massive, longue, et elle éteignit la lampe à pétrole, parce qu'Orane venait d'allumer la grosse lampe électrique pendue au plafond. C'était encore une des manies de la femme de Baltus ; Marie-au-pain, dans son travail quotidien, aux heures du soir et du matin, se servait, pour s'éclairer, d'une vieille lampe en cuivre qui avait une anse et pouvait s'accrocher aux murs. On la laissait faire : Baltus avait deviné la raison de cette apparente singularité. La lampe datait des années anciennes, où Condé-la-Croix n'avait pas d'éclairage électrique ; elle avait été maniée par tous ceux de la famille, par les petites mains, par conséquent, de celui qui n'était pas revenu de la guerre. L'instituteur s'était assis en face de sa femme, et il la regardait, tandis qu'Orane apportait le café et le lait chaud, le sucrier, le bol de faïence à fleurs bleues. Il trouvait le pauvre long visage moins fané que de coutume, les yeux moins inquiets, car ils ne se détournaient point. Mais, retirés au fond de l'ombre bleue qui les cernait, où ils s'ensevelissaient de plus en plus, ils luisaient pourtant d'une petite douceur, d'une nouvelle qu'ils offraient sans la dire encore : « Tu dois deviner qu'il a passé une joie en moi, et qu'elle m'a laissé au cœur un calme inaccoutumé, fragile : ne le détruis pas. Traite-moi avec cette tendresse enfermée dans ta rude coque de Lorrain, et que j'ai connue, en nos années plus jeunes. » Il comprenait le regard de celle qu'il n'avait point cessé d'aimer, mais qui était devenue sa pitié à présent. Il mangeait vite, car le voyage et la course lui avaient donné faim, puis, soulevant le bol, de ses deux mains en corbeille, il buvait : et ses regards ne la quittaient guère. Orane, debout au fond de la salle, près de la fenêtre, mangeait aussi, et elle se demandait pourquoi sa mère était, ce soir, plus pareille à la mère d'autrefois.

Ayant bu l'avant-dernière gorgée de café, l'instituteur posa les deux bras sur la table, et il avait l'air de les tendre vers sa femme.

– Qu'y a-t-il, ma bonne ? dit-il.

Les lèvres s'entr'ouvrirent, la voix qui avait chanté près des berceaux retrouva des notes chantantes, mesurées au sommeil

sacré, prudentes.

– Il est revenu ! répondit-elle.

Les paupières de Baltus s'abaissèrent un moment ; ses cils jaunes battirent dans la lumière, quand il rouvrit les yeux. L'illusion avait peu de prise sur cet homme maître de soi, et qui savait. Mais les mots ont une puissance, même si nous ne les croyons pas ; ils remuaient la douleur dans ce cœur résigné.

Baltus passa son mouchoir sur ses moustaches, pour essuyer les gouttes de café, et il mit longtemps à renfoncer ensuite, dans sa poche, le carré de linge de coton. Ce fut la femme qui reprit :

– Tu n'as eu de lui aucune nouvelle à Verdun ?

– Non.

La mère leva les mains, pour signifier :

« Est-ce étonnant ? » et sa robe de grosse laine fit des plis sur les épaules tombantes et belles de cette Lorraine.

– J'aurais dû t'empêcher de partir. J'avais le pressentiment que vous ne pourriez pas rapporter de nouvelles, qu'elles étaient réservées pour une qui ne vit que pour les apprendre elle-même, et de lui. Quelle réponse ont-ils faite ? La même toujours ?

– Oui : « disparu », un qui n'a, sur la terre, ni tombe, ni maison.

– Ils se trompent : sa maison, c'est la nôtre ; il y sera bientôt.

– Comment le sais-tu donc, ma pauvre ?

– Il a mangé le pain que j'avais placé pour lui ! En deux endroits, parmi les champs, dans la forêt, le pain a été enlevé…

– Un oiseau ou un chien…

– Un oiseau ne pourrait enlever un si gros morceau ; un chien ne peut monter jusque-là…

– Un errant…

– Nicolas en est un…

L'homme éprouvait une douleur cruelle ; ses yeux se détournèrent de celle qui les interrogeait avec passion.

– Je voudrais te croire, ma pauvre Marie… Peut-être, en effet, as-tu raison contre tous et contre le temps…

– Attendre, Baltus, qu'est-ce que cela, quand la joie est certaine ? Il est près de nous !

– Ne te fâche pas, Marie ; ne t'excite pas en me répondant ; je veux seulement bien savoir ta pensée… Tu dis : « Il est près de nous » ; je souhaite tant de le revoir que je le crois presque…

– N'est-ce pas ?

– Pas tout à fait autant que toi : mais, à ton avis, ma femme, pourquoi ne serait-il pas déjà venu ici, tout droit ?…

Elle se leva, et elle dit, semblable à une reine, et le regardant de haut :

– Il m'aurait tuée, tu ne comprends donc rien ! Tous les Baltus que vous êtes, vous ne valez pas une femme, pour le sentiment !

– Oh ! crois-tu ?

– Vous ne devinez pas ce qui nous arrivera. Il faut que vous alliez tout droit, advienne que pourra ! Mais lui, qui est de moi et de toi, il est tout imagination et tendresse. Mon fils Nicolas, je ne le verrai que peu à peu ; il s'annonce ; il se fait espérer, par pitié d'amour. Je l'aime encore plus pour la peur qu'il a de nous saisir…

Alors, Baltus se leva aussi, et il demanda :

– Viens, ma Marie, tu dois être bien lasse !

– Non ! pas ce soir : je suis heureuse !

– Il faut que tu dormes ; demain, je te laisserai partir, sans essayer de te retenir, comme j'ai fait quelquefois…

– Tant mieux ! je te remercie. J'aurai, un jour prochain, un signe de mon enfant…

– Viens, Marie… Il est la grande nuit.

– Peut-être a-t-il passé sous nos fenêtres, et ne l'avons-nous pas entendu ?

– Viens, minuit est sonné.

– Bah ! tes vacances ne seront pas finies demain matin !

La voix était jeune encore qui répondait cela. Marie Baltus s'avança vers la porte. Comme si le premier pas, hors de cette place où elle venait de parler de son fils, la libérait de l'obsession, elle détourna la tête, en marchant, et dit à Orane, témoin immobile au fond de la cuisine, appuyée au mur et songeant :

– Orane, demain matin, il y aura le linge à donner à la blanchisseuse ; tu prépareras deux assiettes de soupe, pour la femme Barisey, qui viendra de bonne heure, pour parler à ton père : elle veut mettre son petit garçon à l'école, après Pâques…

Elle ajouta, plus bas :

– Mets tout en ordre, ce soir : cela vaut mieux… Tu iras aussi, demain matin, chez la boulangère, et tu achèteras cinq pains d'une livre, tu comprends ?

– Oui, maman.

– Bien cuits : il aime que la croûte soit dorée.

La mère disparut dans le corridor, et monta l'escalier derrière son mari. La jeune fille remit tout en ordre. Elle donnait à ce travail plus de temps qu'il n'en eût fallu. La conversation qu'elle venait d'entendre lui tenait, malgré la fatigue et malgré l'heure tardive, l'esprit éveillé. Comme les filles issues d'honnêtes ménages, et qui voient, à l'âge où elles commencent d'aimer, leurs parents s'aimer encore, faire effort pour ne point s'offenser, et porter l'épreuve ensemble, Orane avait trouvé l'occasion de songer à elle-même : nous y cédons toujours. Elle se réjouissait de l'exemple donné ce soir ; elle se promettait, si elle pouvait, seule à seul, s'entretenir avec le grand Mansuy de la Horgne-aux-moutons, de lui dire : « Chez

nous, il n'y aura pas un temps et puis un autre temps, mais le cœur que j'ai en moi ne se reprendra jamais. » Et la joie qu'elle aurait à dire cette chose, et à parler, toute frémissante, de ces longues années graves où l'on ne changerait point, la tenait ravie, tendre et reconnaissante, tandis que, dans la cuisine de l'école, elle continuait à veiller. Un à un, elle serra les bols, les cuillers, les assiettes, dans l'armoire basse, faite de planches antiques, veinées semblablement, rouges encore du même rouge pourpré dont s'étaient nourries les guignes forestières.

VII

UN ESSAI DE DRESSAGE

L’été venait. Les élections du 11 mai, l’échec d’un certain nombre de députés nationalistes, l’arrivée au pouvoir de ministres d’opinions « avancées », dont la hâte était grande de détruire quelque chose, avaient déjà troublé les esprits en Lorraine. N’allait-on pas imposer, aux provinces reconquises, la cruelle laïcité, supprimer l’école confessionnelle, exclure les sœurs de l’enseignement, et commencer, là encore, la chasse aux âmes qui prient ? Toutes les familles, inquiètes, guettaient les nouvelles. Dans les villages et les villes, les Allemands, qu’on n’avait pas tous renvoyés dans leur pays, se moquaient : « Gens de Lorraine, disaient-ils, voilà ce que vous gagnez à tant aimer la France ! » Les déclarations du nouveau gouvernement, vers le milieu de juin, ne laissèrent plus de doute : la Lorraine et l’Alsace, jusqu’au fond des forêts, connurent la menace qu’on leur faisait, le cadeau de bienvenue des hommes nouveaux.

Dans ces jours-là, une note, transmise aux instituteurs et institutrices de toutes les écoles du canton de Saint-Nabor, les convoquait à une réunion qui devait être présidée par « M. Pergot, délégué du ministère de l’Instruction publique », dans ce gros bourg que connaissent les voyageurs : deux rues qui font la croix, une place au carrefour, des maisons blanches aux toits de tuile, et, du côté du nord, abritant le village, des forêts qui montent en pente douce.

La note disait encore : « Réunion tout officieuse, où l’on procédera à un échange de vues, au sujet du régime des écoles,

en Lorraine. » Échange, en pareil cas, signifie monologue. On le savait. Et, comme si un pareil programme pouvait ne pas suffire à décider les instituteurs, on ajoutait que « M. Couvel, officier d'Académie, instituteur principal de l'école publique de Saint-Nabor, exposerait quelques idées sur l'enseignement de l'histoire, objet, sans doute, de nos plus récentes réunions pédagogiques, mais qui peut se prêter à de nouveaux développements ».

Le libellé manquait peut-être d'élégance dans la forme ; chacun comprit qu'il exprimait un ordre. Ils vinrent, elles vinrent. La réunion était fixée à neuf heures. Dès huit heures et demie, quelques instituteurs à bicyclette commencèrent à s'approcher du bourg, la plupart Lorrains, et d'un certain âge. Ils allaient posément, causant par-dessus le guidon, penchés en avant, pesant sur leurs mains, et non pas droits sur la selle, comme ces débutants dont les jambes se détendent et se relèvent sans effort. Des « dames et des demoiselles de l'enseignement », des maîtresses laïques d'écoles confessionnelles, suivaient à distance. On se rencontra sur la place. « Bonjour, mademoiselle. – Bonjour, monsieur l'instituteur. – Vous venez pour la réunion : savez-vous pourquoi notre canton est privilégié ? Quelle raison ont-ils, les gens de Paris, de nous envoyer, à nous, pauvres petits fonctionnaires de la frontière sarroise, un personnage aussi important pour nous instruire ? » La jeune fille à laquelle s'adressait l'instituteur, une toute jeune, le visage aimable et décidé, répondait, baissant la voix :

« Ce n'est pas pour nous instruire qu'il vient, monsieur, c'est pour s'instruire. – Vous croyez ? Mouchard alors ? J'ai connu ça sous l'ancien régime : les Prussiens s'y entendaient. Je n'aurais pas cru ça des Français… Nous mettrons nos bicyclettes dans une des salles de l'école, n'est-ce pas ? »

Ils se dirigeaient vers la grande bâtisse, aux arêtes de brique rouge sous des toits de tuile rose, qui borde la place, vers le bas. Une pétarade retentissante annonçait l'arrivée, en bolide, d'une motocyclette. L'homme apparut, gris de poussière, la tête serrée

dans une cape de cuir, et fit tout le tour du champ de foire, évitant, d'un balancé rapide et sûr, les bonnes gens inquiets et les enfants effarouchés. C'était un jeune maître « de l'intérieur », récemment nommé dans le canton. Une automobile, qui semblait sage après la « moto », alla se ranger près de la devanture de l'épicier. Il en sortit un homme grave et nouveau dans le pays. Ce devait être l'inspecteur primaire. Puis, du côté du sud, ce furent plus de trente personnes qui s'avancèrent sur la place, venant de la gare, et traversèrent en diagonale le terrain caillouteux. Il y avait parmi elles bon nombre de religieuses.

Le « personnel » convoqué était au complet, soixante-dix maîtres ou maîtresses, lorsque neuf heures sonnèrent. À droite, sur les bancs de la classe la plus vaste, étaient assis les instituteurs, la plupart en jaquette, ou en veston ; cinq ou six, trop gros pour se couler entre deux rangs de tables, avaient été chercher des chaises, çà et là, dans l'école, et se tenaient, épanouis de buste et de visage, en file, le long du mur. Chose curieuse, ce n'était pas les anciens, presque tous lorrains, qui occupaient les premiers bancs ; on les voyait à l'arrière du groupe, ceux-là, un peu froids, un peu graves, s'attendant à quelque avanie ; même les jeunes, parmi eux, avaient cette physionomie disciplinée et prudente qui ne passe pas, trois fois en une minute, du sérieux au sourire. Solides têtes de braves gens, hommes évidemment capables de soutenir un long rôle difficile, et chez lesquels dominait, on le devinait à leurs yeux, la qualité majeure et présidente-née : le bon sens. Ils avaient plus de tenue que les collègues des premiers bancs, les instituteurs « du cadre métropolitain », animés, drôles ou se croyant tels, et très courtois sans doute avec ceux de Lorraine, mais marquant, à de petits jeux de physionomie, sans le vouloir, la distance, qu'ils imaginaient infinie, entre les diplômes qu'ils avaient conquis et ceux de l'école normale de la Moselle.

Ces nouveaux venus représentaient, – c'était une de leurs convictions les plus fortes, – la civilisation complète, le progrès,

la science. Leurs regards, volontiers, se tournaient vers les premiers bancs du côté gauche de la salle, où étaient les « dames de l'enseignement ». Elles n'y semblaient point prendre garde. Un bras demi-nu se levait ; une main, avec lenteur, tournait vers la lumière la pierre carrée d'une bague ; un jeune profil, d'une distinction véritable, demeurait immobile, l'œil aux solives, perdu dans le rêve. Peu de recherche de toilette, d'ailleurs ; des robes simples ; des dames demi-vieilles ou jeunes encore dont le visage disait : « J'ai beaucoup travaillé ; j'ai vécu et je vis dans le tracas perpétuel de l'école, enfants, parents, autorités ; que de fois déjà je suis venue à ces réunions professionnelles, sans y prononcer le moindre mot, sans en retirer le moindre bien ! » Au fond de la salle, leurs robes noires serrées l'une contre l'autre et faisant une seule draperie, les cornettes blanches voilées de noir s'élevant au-dessus de la table, en petites chapelles, trente religieuses attendaient, paisibles.

Cependant, chez la plupart de ces maîtres et maîtresses d'école, chez ceux qui s'agitaient et chez ceux qui demeuraient graves, le sentiment commun était une inquiétude vague. Bien des paroles avaient été échangées, entre voisins, ou d'une table à l'autre, souvent à demi-voix. « Qu'est-ce que c'est que ce délégué du ministère ? Que va-t-il nous dire, nous défendre, nous obliger de faire ? » La seconde question ne pouvait être résolue par personne. La première l'avait été assez rapidement, par des hommes qui se prétendaient tous « bien informés ». « Un très gros personnage ! Vous comprenez qu'on ne nous envoie pas une mazette ! C'est un inspecteur général en disponibilité. – Allons donc ! On les connaît, les inspecteurs généraux, il y en a très peu : pourquoi voulez-vous qu'il soit en disponibilité ? Avez-vous jamais trouvé cette mention-là, à la suite du nom d'un inspecteur général, dans nos bulletins et nos journaux ? – Non. – Pour moi, c'est un directeur du ministère. – J'ai travaillé au ministère, dit un jeune : il est inconnu, votre Pergot, je vous en réponds ! – Moi, dit un autre, je ne crois pas me tromper : Pergot, ç'a été un sous-secrétaire d'État. – À

l'Instruction publique ? – Je ne sais pas ; ils ne font que passer, on ne peut pas se rappeler, mais Pergot, c'est collé dans ma mémoire, comme une carte de visite, avec la seconde ligne, « sous-secrétaire d'État ». – En quelle année ? – Peu importe. Quand ils l'ont été une fois, on leur sert toujours leur titre. – Comment les appelle-t-on ? Il ne faudrait pas, parce que nous sommes en Lorraine, avoir l'air d'ignorer les usages ! – Ils aiment qu'on leur donne du « monsieur le ministre ». – Alors, pourquoi ne l'a-t-il pas fait mettre sur la convocation ? – Peut-être est-il modeste ? – Vous plaisantez ? Aujourd'hui ! »

La qualité ne pouvait être contrôlée. Elle flattait l'assemblée. Elle courut d'un banc à l'autre. On la tint pour très sûre, d'autant mieux que celui qui, le premier, avait donné le renseignement, ajoutait : « Le prénom me revient : Philibert, Philibert Pergot. » Deux « dames » firent une mine drôle et déconfite, et dirent : « Ce qu'il doit être vieux ! »

La porte s'ouvrit : un inspecteur primaire, – ce n'était pas celui qu'on voyait d'habitude à Saint-Nabor, – avança le bras, le retira, s'effaça, et laissa entrer M. Pergot, Philibert. Tout l'enseignement était debout. Grand silence, curiosité, sympathie, amour-propre satisfait : il était beau, l'envoyé ; il marchait comme un doge, en glissant, et saluant d'un très léger mouvement de la tête. Front dégarni, crâne encore duveté, figure longue, teint de bibliothécaire, mais nullement maladif, oh ! non, le teint que l'on attribue volontiers à l'homme qui pense ; des yeux très vifs, noirs avec l'étincelle, des moustaches fournies, dessinant un arc, et plus bas, cachant le menton, une barbiche d'un brun sombre, taillée avec un soin extrême, non pas en pointe et à la méridionale, mais en ruban d'une largeur égale, ondulée légèrement par la fréquente caresse de la main, une barbiche descendant jusqu'à la cravate de soie claire, et se terminant par une ligne droite, nette, qui se brisait si la tête s'inclinait, et qui laissait alors apercevoir le feu d'une émeraude montée sur une épingle d'or. Le vêtement était jeune, et cependant, comme disent les tailleurs, demi-sérieux.

Habitué aux succès d'entrée, le délégué se présentait avec

aisance, n'oubliant ni de s'incliner plus longuement vers le côté gauche de la salle, ni de favoriser les hommes d'un signe de la main, condescendant et nuancé de camaraderie. La chaire du principal de l'école était placée en face de l'allée centrale. M. Pergot la dépassa un peu, afin de mieux exprimer cette sympathie qui l'entraînait vers l'auditoire, revint sur ses pas, monta dans la caisse de bois peint, et s'assit, offrant son visage et son buste aux regards de ceux qu'il avait mission de séduire, tandis que l'inspecteur primaire, debout près de l'escabeau de la chaire, disait :

– Mesdames, messieurs, nous avons le grand honneur de recevoir à Saint-Nabor une personnalité éminente, un délégué du ministère. En votre nom à tous, je remercie monsieur Pergot d'avoir commencé, par notre lointain canton, une visite dont la Lorraine ne peut manquer de retirer de nombreux bienfaits.

L'inspecteur s'étant tourné vers un instituteur du cadre métropolitain, celui-ci tira de sa poche un rouleau de papier écolier, qu'il commença de rouler en sens inverse, pour effacer le premier pli, et, comme il regardait vers la chaire, en continuant ce petit manège, l'envoyé lui fit signe que la permission lui était accordée, et qu'il eût à lire son travail, ce qui ne fut pas sans causer une déception, parmi l'auditoire, car on attendait la voix de la « personnalité éminente », et ce n'était point la philosophie de l'histoire qui préoccupait, en ce moment, les instituteurs et les institutrices du canton.

Le « métropolitain », selon l'expression qu'employaient, par abréviation, plusieurs des Lorrains présents, rappela les « études magistrales » qui avaient été lues à la dernière réunion pédagogique, et donna son avis sur « cette science maîtresse des hommes ». Mais il ne citait cette parole d'un collègue que pour y contredire, et on le vit bien, lorsqu'il eut exposé ce qu'il nomma « l'ancienne théorie de l'histoire, ces conceptions erronées, funestes, abandonnées par l'école moderne, et qui, sous prétexte d'impartialité, ou d'objectivité, attribuent au fait une importance, qu'il n'a pas ». Comme il arrive toujours, lorsque l'orateur s'engage dans l'abstraction, et demande un

effort, bon nombre d'auditeurs cessèrent de considérer le collègue au maigre et ardent visage, qui déroulait sa prose en l'accompagnant d'un geste coupant de la main gauche. Plusieurs vieilles dames, le crayon sur la lèvre, excitées, au contraire, par la difficulté, tâchaient de suivre, et tout à coup, rabattant le crayon, notaient des mots sur la page d'un cahier ; mais la plupart de leurs compagnes, surtout les jeunes, ayant jugé l'effort inutile, et sans agrément, décidaient de laisser faire et de laisser passer. Elles avaient leur physionomie de promenade, tranquille et curieuse. Elles regardaient le beau Pergot, la fenêtre entr'ouverte, une voisine, un voisin.

« Je vous le demande : qu'est-ce qu'on fait ? tout pour les arriérés ; pour nous, presque rien en soi. Le fait ne vaut que par l'interprétation que nous en faisons. Il revit parce que nous vivons. Il est nous-mêmes, comprenant le passé beaucoup mieux que les contemporains qui l'ont vécu, et le comprenaient mal. Par là, l'histoire est variée à l'infini ; par là, elle confine à la politique ; elle est une arme dans nos mains ; nous la pouvons polir, aiguiser, orner à notre gré. Je raconte, donc, je crée. Je pourrais dire : « Donc j'invente. » Et je ne connais guère de plus juste méthode que celle de ce penseur, si contesté, qui avait l'habitude de « solliciter les textes », le célèbre Renan. Toute l'histoire est là. »

La fin du « travail » de l'instituteur ne fut qu'un dithyrambe en l'honneur des « méthodes nouvelles », de la « libération définitive de l'esprit humain ». Cette péroraison, toute véhémente qu'elle était, ne persuadait, assurément, ni les religieuses immobiles, ni la plupart des professeurs laïques. On l'avait lue dans les journaux, et jugée misérable. Plusieurs songeaient : « À quoi bon ce discours ? Nous connaissons tout cela. M. Pergot ne doit pas l'ignorer. Quelle raison d'avoir fait parler ce collègue, avant de nous parler lui-même ? »

Innocence ! Ceux-là n'observaient pas l'envoyé. Impassible sous l'averse des phrases, M. Pergot, Philibert, le regard voilé par les paupières à demi baissées, étudiait chaque visage. Il négligeait d'interroger, sous la cornette et le voile, la

physionomie des conventuelles ; ne savait-il pas bien ce que pensaient, de tout ce verbiage, ces filles de la foi et de la tradition ? Mais ces hommes, ces jeunes gens, ces filles jeunes ou vieilles des premiers bancs à gauche, tous ces autres maîtres d'école de la province nouvellement rattachée à la France, quelle opinion pouvaient-ils avoir de ce que disait le « métropolitain » ? Il l'avait déjà lu, et avec déplaisir, dans les yeux, le sourire, les hochements de tête, dans les haussements d'épaules de plusieurs, et dans l'air distrait du grand nombre.

Des applaudissements peu nourris annoncèrent que l'épreuve était achevée. M. Pergot laissa couler quelques secondes, et parla.

– Je vous le disais bien, ma chère, fit une toute jeune blonde, penchée vers sa voisine : il a tout pour lui, cet homme-là !

Une voix belle, en effet, et pas d'accent ; un air de bonne foi ; une manière si musicale de nuancer les diverses parties d'une phrase, que la pensée, comme un vers de romance, demeurait dans l'oreille et semblait négligeable : voilà ce qui faisait le « charme » auquel elles étaient prises, et ce qui leur semblait nouveau. M. Pergot poussait loin l'art des variations. À peine s'il remuait ses mains longues. Le regard séduisant, distribué, sans préférence, aux hommes et aux femmes, il s'adressait à tous, parfois même aux sœurs, et leur laissait deviner, à ces filles d'une province reculée, la courtoisie de la grande ville.

M. Pergot remerciait, sans aucune raison apparente, d'ailleurs, la Lorraine, du bon accueil qu'elle lui faisait ; il félicitait le précédent orateur de ses vues « ingénieuses et modernes », et, s'interrompant, prenant un ton de familiarité :

– Voyons, mon cher camarade, monsieur Couvel, quel a été votre principal professeur d'histoire ; quel a été, pour vous, le grand livre, vous comprenez ?

– Michelet, monsieur le ministre.

Il avait, disant cela, un léger mouvement de tête et un sourire. Évidemment, le mot portait. Au bas de la chaire, l'inspecteur primaire leva le nez, puis le baissa : ce devait être un signe d'approbation.

– Ah ! Michelet ! dit l'envoyé, Michelet !… Et vous, monsieur le principal, à l'extrémité du troisième banc…, oui, parfaitement, vous-même !… Quel a été votre maître, à vous ?

– Henri Martin, monsieur le ministre…

– Ah ! Henri Martin ! Un des nôtres aussi ! Un précurseur !… Mais laissons l'histoire ancienne, et venons à celle que nous vivons ; même mieux : à celle qui s'annonce, et de laquelle j'ai été prié de vous entretenir…

L'orateur, d'un regard semi-circulaire, inspecta l'auditoire. Il prit un air épanoui ; on vit ses blanches dents.

– Vous qui m'écoutez avec une attention dont je vous remercie, sachez que j'ai mis en vous une espérance que vous ne tromperez pas. On vous avait représentés comme rebelles au changement, un peu entêtés, rudes dans l'expression de vos sentiments. J'ai dit : « Ils ont tant de qualités, – vous me laisserez le plaisir de les énumérer tout à l'heure, – que j'irai vers ces instituteurs et institutrices de la frontière, que je leur parlerai en toute franchise, en toute confiance, et que je rapporterai à Paris l'adhésion de ce premier groupe lorrain, la première adhésion au projet indiqué ces jours derniers, dans une déclaration solennelle de notre Premier. » J'aime cette expression « notre Premier » ; c'est un des articles anglais que nous avons eu raison d'importer. Ne trouvez-vous pas ?

La voix devint plus ferme ; tout le monde écoutait. La petite du premier banc, qui traçait des arabesques au bas de ses notes, avait fermé le carnet.

– Il s'agit de progrès, il s'agit de liberté, et de ne point avoir, dans un même pays, en matière d'enseignement, deux législations…

– En fait de liberté, nous tenons à garder la nôtre !

La voix, qui jetait ces mots-là, partait de l'extrémité de la salle. Tous les assistants se détournèrent. Beaucoup applaudirent : tout ce qui était lorrain, même quelques autres. Deux ou trois « nouveaux venus » protestaient. L'inspecteur primaire était debout, et soufflait à l'oreille du délégué : « Baltus, monsieur le délégué, Baltus, Jacques, l'instituteur de Condé-la-Croix, dont je vous ai parlé ce matin. » Sur le dernier banc, son long torse appuyé au mur, sa tête d'homme d'armes se détachant bien sur la paroi blanche, Baltus regardait l'envoyé.

Celui-ci riposta, impertinent :

– Croyez-vous donc parler au nom de tous, monsieur l'instituteur ?

– Parfaitement, monsieur : si vous attaquez la foi, vous attaquez la Lorraine elle-même. Elle sera toute contre vous.

– Contre la France alors, dites-le donc !

– Contre ses maîtres du moment, et pour la France qui dure.

Nouveaux applaudissements, cette fois très ardents. L'envoyé en recevait les bordées sur ses joues. Il cherchait les coupables. Ses regards couraient la salle. D'abord, que font les nonnes ? Il vit qu'elles étaient droites, les bras croisés ou allongés sur les tables, et que plusieurs remuaient les lèvres, priant sans doute. Il regarda les « dames et les demoiselles », et il vit que cet éclat de Baltus avait délivré leurs âmes. Elles étaient fières. Elles n'auraient pas osé dire, les premières, ce qu'il venait de dire, mais elles n'avaient pas peur de l'approuver, et elles restaient tournées vers lui, qui ne les regardait pas, mais qui regardait toujours Pergot, le président, celui qu'il avait appelé « monsieur ». Les instituteurs lorrains grognaient entre eux, avec satisfaction. Plusieurs maîtres, venus d'autres départements, ne protestaient pas contre les paroles de Baltus. Ils montraient même avec discrétion, par leur attitude, que cet homme avait raison, quand il disait : « Toute la Lorraine. » Ce n'étaient pas les apostrophes d'une demi-douzaine de jeunes gens qui pouvaient faire illusion. Ils menaient grand tapage. « À

bas Baltus ! » On leur répondait. Nul ne prêtait attention aux bras tendus de l'inspecteur primaire, qui faisait signe : « Calmez-vous tous ! tous ! tous ! » Dans la tourmente, Pergot, habitué, affectait la sérénité.

Il attendit plusieurs minutes avant de se lever, pianiste qui compte les vibrations pour mieux placer la note suivante, et, quand il se leva, les assistants se turent.

– Nous n'avons pas à discuter les principes, monsieur Baltus, et vous, mes chers camarades : ils sont édictés par nos assemblées, appliqués par nous. Ce que je désire, ce que je m'efforce de faire, c'est de gagner non pas seulement votre obéissance, elle est certaine…

Il y eut des hochements de tête, un peu partout.

–… mais votre sympathie, pour des idées généreuses, encore mal comprises. L'école neutre n'est aucunement faite pour combattre cette foi que vous avez ; son nom le dit assez, elle tient la balance égale entre les systèmes, elle évite de se prononcer, de juger, d'imposer…

Les autres lieux communs vinrent se ranger à la suite de celui-là. Aucun ne manquait à l'appel. Puis, pour rallier les troupes débandées, l'orateur se souvint qu'il avait promis de louer la Lorraine. Il la loua, en effet, sans définir les expressions, d'avoir toujours été attachée à la liberté, et de pousser jusqu'à la rudesse son esprit d'indépendance. « C'est pourquoi nulle province n'est mieux faite pour comprendre nos principes républicains. » Les mots semblaient s'offrir d'eux-mêmes à ce personnage, dès qu'il abordait un sujet politique. Il parla de la monarchie, du moyen âge, de la Révolution, de l'inquisition, de la philanthropie, de la tolérance, de l'égalité, du totémisme, de Félix Pécaut et de Lamartine qu'il admirait « également », du génie populaire, de l'avenir indéfini, de la fraternité, et de la conférence de la Haye. Comme de telles « idées » lui coûtaient peu, et que les formules aussi lui étaient familières, il pouvait aisément lire l'accueil fait aux unes et aux autres, sur les visages et dans les yeux des auditeurs. Or, il

s'étonnait de plus en plus. Les mots tant employés, ces imprécations, ces prédictions, ces basses flatteries au peuple, rien de tout cela ne portait : toutes ces flèches, bien lancées pourtant, avaient la pointe usée, rouillée, et qui ne piquait plus. Il ne convainquait pas : il ennuyait. N'ayant pas d'autre vocabulaire, et n'ayant plus de provisions, il considéra que la partie était perdue, et jugea dès lors ces Lorrains comme des imbéciles. Brusquement, il cessa de parler. Beaucoup des claquements de mains, qui saluèrent son silence, devaient avoir une signification peu flatteuse. Au fond de la salle, un vieux maître d'école, montrant du doigt le délégué, demandait tout bas à Baltus :

– Triste discours, et désordonné ! Est-ce là cette France qui a battu l'Allemagne ?

– Non, mon cher : une de ses figures seulement, l'officielle.

– Où est-elle la vraie ? la plus belle ?

Baltus toucha son cœur, et dit :

– Là, et dans le tien aussi.

Au même moment, et avant que personne encore eût osé quitter la salle, M. Pergot, s'épongeant le front, désigna, du bras gauche, les deux instituteurs qui causaient ainsi.

– Monsieur Baltus, je vous prie de rester quelques minutes avec moi, lorsque nos camarades se seront retirés… La séance est levée.

De nouveau, les regards se portèrent vers l'instituteur de Condé-la-Croix, qui ne sembla pas troublé, et laissa tranquillement ses collègues le précéder. Ils passèrent près du délégué, descendu de la chaire, et qui s'était placé au débouché de l'allée centrale. On saluait M. Pergot, on lui serrait la main. Quelques rares instituteurs profitaient de l'occasion pour se recommander au puissant. L'un d'eux disait en riant, avec une bonhomie affectée :

– Moi, voyez-vous, monsieur le ministre, je fais de la

religion, dans ma classe, parce que j'y suis obligé ; quand on me dira de ne plus en faire, je n'en ferai plus… Mon traitement sera toujours le même, n'est-ce pas ?

– Mais oui, mon brave ; voilà un homme qui comprend !

– Je ne suis pas le seul !

Un tout jeune maître d'école le suivait, et disait très haut :

– Moi, monsieur le ministre, j'ai toujours bien quelque chose pour moi : c'est que mon père a eu un enterrement civil. Il y tenait…

L'envoyé ne dissimula pas son dégoût. Se tournant vers Baltus qui venait en arrière, il lui indiqua une place, à l'extrémité du premier banc, et vint s'asseoir près de lui. Il le considérait avec attention, et même avec l'espèce d'admiration gouailleuse qu'éprouvent ses pareils, devant un homme qui ne cède pas à l'intérêt.

– Monsieur Baltus, vous avez été vif, avouez-le.

– Je l'avoue, monsieur.

L'envoyé fut surpris de la sécheresse de ce « monsieur » tout court, dans un canton où le « monsieur le ministre » se donnait couramment, mais il n'en laissa rien paraître.

– Nous ne nous sommes pas compris, je le vois.

– C'est vrai.

– Vous m'avez dit que le Gouvernement, en mettant à exécution les projets annoncés, allait blesser tous les Lorrains.

– À fond.

– Et, sans doute, vous entendiez qu'un homme comme vous, très influent, très capable…, mais si, je le sais, ne refusez pas l'éloge…, n'accepterait pas de devenir ou de demeurer le directeur d'une école neutre, d'une école laïque, si vous voulez.

Baltus eut le sentiment qu'il se jetait au danger. Il attendit, avant de répondre, qu'une voiture, roulant devant le groupe scolaire, se fût éloignée. Et alors, sans témoin, sans l'appui

qu'auraient pu lui donner, tout à l'heure, ses amis des villages voisins, il dit :

– Je me refuse à ignorer Dieu six heures par jour.

M. Pergot leva les bras.

– Mais je ne vous demande pas de ne pas croire, je vous demande de ne pas dire ce que vous croyez !

– Vous vous jugez.

– Permettez ! La différence est grande !

– Pas assez pour moi.

L'envoyé s'écarta un peu, afin de mieux voir encore ce qu'allaient révéler les yeux de Baltus, car il ne pouvait rester sur cet échec.

– Je connais votre vie et ses difficultés, monsieur Baltus, et vos épreuves.

– Grandes, en effet.

– Votre fils a été tué dans l'armée allemande…

Baltus regarda l'homme si durement que l'envoyé eut peur de ce grand diable par trop proche.

– Oui.

– Votre femme est très souffrante, m'a-t-on assuré ?

– Une mère qui ne peut se consoler.

– Dans ces conditions, je craindrais, pour vous, un changement de résidence…

– Que dites-vous là ? M'obliger à quitter mon école ? Il faudrait qu'un conseil disciplinaire y consentît ! Nous sommes protégés, ici, et jugés par nos pairs.

Pâle d'émotion, Baltus avait saisi le bras de l'envoyé, et le secouait rudement.

– Pas cela ! Pas cela, entendez-vous ! Si vous me déplacez, elle est morte !

M. Pergot, qui jouait encore au tennis, pensa : « Avantage ! » Il eut le mot sur les lèvres. Puis, rabattant la manche de sa jaquette sur sa manchette froissée :

– Qui vous parle de vous révoquer, monsieur Baltus ? Vos chefs peuvent vous imposer un changement d'office, « pour le bien du service », avec avancement.

– Il faudrait des motifs.

– Il me semble que vous en donnez.

– Lesquels donc ?

– Comment voulez-vous que je fasse ? Que vous l'ayez voulu ou non, vous vous êtes conduit, tout à l'heure, comme un chef de résistance. Lorsque je rendrai compte, à Paris, de ma mission, je devrai vous nommer, répéter les propos que vous avez tenus en public, et ceux que vous venez de tenir devant moi. Ils sont nets, vous le reconnaissez. Et vous avez été applaudi. Si je raconte ce que j'ai entendu, je ne vous cache pas que la conséquence est probable. Je ne pourrai pas empêcher qu'on ne vous déplace : « dans l'intérêt du service », je le répète.

– La formule couvrirait une injustice.

– Mettons, si vous le voulez, une sanction juste. Elle a déjà servi à cela, et plus d'une fois.

Baltus voyait, en imagination, Marie apprenant qu'il fallait quitter le bourg, et ce désespoir, et peut-être… Comment, sans la tuer, l'arracher à ce coin de pays où, chaque jour, elle attendait son fils ?

– La seule chance de salut, ce serait une promesse que vous me feriez, de ne plus vous élever contre cette substitution du régime français au régime lorrain… Je ne vous demande pas autre chose : n'encouragez pas la révolte.

Jacques hésita :… cette Marie, morte, un matin, dans les champs, noyée dans le ruisseau de la Biesten qu'elle traversait tous les jours… Il se détourna, il dit, presque sans voix :

– Je ne pourrais pas m'y engager aujourd'hui…

– Je vous donne du temps !

– Combien ?

– Ma mission, en Lorraine, va durer encore une huitaine. J'irai vous demander la réponse, moi-même, à Condé-la-Croix. Vous serez prévenu. Cela va-t-il ?

Baltus n'eut pas l'air de remarquer que l'envoyé lui tendait la main.

– Vous m'avez troublé l'âme, monsieur, et je n'ai pas le courage qu'il faudrait pour vous répondre, en ce moment, ou par oui, ou par non.

– Allons, j'ai bon espoir que vous ne quitterez pas Condé-la-Croix, et que vous serez un des croyants dont l'opposition, sage, et que nous, nous comprenons, est précieuse à notre œuvre même, qu'elle modère.

Il se leva :

– Mon cher monsieur Baltus, au revoir ! Dînez-vous avec nous ?

– Non, monsieur, je dois repartir.

– Alors, à bientôt !

L'instituteur, dans le couloir dallé sur lequel ouvraient les classes, quitta l'homme puissant qui se réjouissait d'avoir maté le Lorrain. Baltus s'accusait lui-même ; il répétait, en traversant la place : « Tu as été un chien muet, Baltus, qui aboie d'abord, et puis qui se tait par peur des coups ! Chien ! chien ! » Il entra dans le bureau de poste, téléphona d'abord à l'abbé Gérard : « Ta présence est nécessaire à la Horgne, ce soir ; je compte sur toi » ; puis à Léo, pour l'avertir que les deux cadets se rencontreraient avec leur aîné, à la nuit. Il reprit sa bicyclette, et rentra à Condé.

VIII

LE CONSEIL À LA HORGNE

Ce soir-là, il n'y eut qu'une courte joie, lorsque Jacques Baltus apparut, montant vers la Horgne-aux-moutons. Il suivait le sentier de la grand'prée en pente, le long du bois, et c'est là que Glossinde, qui tricotait à la dernière lueur du jour d'été, aperçut le frère de son maître, par la fenêtre de l'arrière-cuisine. Elle avait coutume, lorsque la besogne et l'immobilité la fatiguaient, de s'interrompre, de se hausser sur la pointe des pieds, d'approcher ainsi son visage de la lucarne ouverte, et de prendre un peu de lumière, un peu d'air pur, de quoi reposer ses yeux et sa poitrine, pour une petite heure. Elle aimait le maître d'école de Condé-la-Croix, à cause de la bonne humeur habituelle de l'homme, des nouvelles qu'il apportait du village, et elle dit, assez haut pour être entendue de la cuisine, où le maître étudiait une facture du charron, près de la table desservie :

– V'là monsieur Jacques dans le bas du pré !

La grosse voix du maître sonna aussitôt, et, en même temps, le bruit du papier froissé et jeté sur les planches.

– J'étais prévenu.

– Vous ne me l'aviez pas dit !

– Faut-il que je te raconte tout, à présent ?

– C'est bien lui : même il marche vite !…

Elle avait à peine eu le temps de se retourner, puis de

s’approcher encore de la fenêtre, qu’elle s’exclama de nouveau, et entra dans la cuisine.

– Maître Léo ! Maître Léo !

– Que veux-tu encore ?

– Maître Léo, qu’est-ce qu’il y a donc ce soir ?

– Il n’y a rien dont tu aies à t’occuper.

– Voilà à présent monsieur le curé, votre frère, qui arrive !

– Eh bien ! laisse-le venir !

– Il fait presque nuit, mais je l’ai reconnu à sa taille. C’est comme un if qui marcherait ! Allez donc sur le devant de chez vous : ils ne sont pas à trois longueurs de charrue l’un de l’autre.

Le paysan se leva pesamment. Il commença par relever la mèche de la lampe, afin de mieux éclairer et de mieux voir ceux qui allaient entrer. En cinq enjambées, il fut sur le seuil de la maison. Le vent d’ouest, un reste de jour, lancé par-dessus les terres de plaine, touchèrent en même temps le visage qui, tant de fois, à cette même place, avait souri aux frères à bout de souffle et montant vers la Horgne. Léo Baltus essaya de sourire. Mais, devant lui, l’homme qui venait ne souriait pas. Jacques, tête nue, comme il était souvent, les mains dans les poches, regardait fixement la figure de son aîné. Nous interrogeons ainsi le pauvre calme et l’amitié des autres, quand nous sommes porteurs de la mauvaise nouvelle. « Que vont-ils dire ? ils ne se doutent pas de ce que je vais leur apprendre. Encore deux secondes, une seconde, et la paix sera morte, et c’est moi qui vais la faire mourir ! »

– Bonsoir, mon frère Jacques.

– Bonsoir.

– Tu ne me donnes pas la main ?

– J’oubliais.

– Qu’as-tu donc ?

Les deux hommes s'approchèrent du coin de la table, et l'aîné, à voix très basse, recommença d'interroger :

– Jacques, est-ce Marie qui va mal ?

– Non, et elle ne sait pas les choses, heureusement.

– Je devine : ton petit, tu as appris que ton petit disparu est mort ?

– Non, Léo : c'est plus grave encore, parce que c'est un malheur pour tous.

À ce moment, Gérard s'approcha des autres, et les sépara, tendant les deux mains :

– Bonsoir, Léo ; bonsoir, Jacques !

Et, aussitôt après, tourné vers le maître d'école :

– J'ai reçu ton coup de téléphone à midi. Je venais d'entendre les confessions, pour demain ; je rentrais. Le marchand de grains de chez moi m'a proposé de me conduire ici dans la soirée. Je n'ai eu qu'à monter la côte. Ça doit être une affaire sérieuse, dis donc ?

Le bruit de détente d'un ressort, le tremblement d'une cloison que vient de toucher un panneau de bois, apprirent aux frères Baltus que la domestique ne voulait pas entendre ce qu'ils disaient. Glossinde s'effaçait, selon l'habitude ; elle fermait la porte entre l'espèce d'office où elle était rentrée, et la pièce maîtresse où se retrouvaient les trois Baltus. Eux, formant un groupe serré, leurs trois visages inquiets éclairés en dessous par la lampe, ils se regardaient, le cœur tout chaviré d'émotion, Jacques parce qu'il savait les choses, les deux autres parce qu'ils ne savaient pas. L'abbé dominait ses grands frères de la tête.

– Nous ne serons pas bien ici, dit-il.

Le chef fronça les sourcils, cherchant le commandement à faire ; puis les sourcils se détendirent ; il prit la lampe, et dit :

– Montons dans la chambre des oncles curés : nous y serons bien. Les jeunes gens dorment loin de là.

Dans l’angle de la pièce commune, il y avait un antique escalier de chêne, à palier, qui conduisait au premier étage. Les frères, à la file, l’aîné marchant le premier pour éclairer les autres, montèrent les vingt marches, et suivirent le couloir qui desservait les chambres, celle du maître, celle, depuis si longtemps vide, où avaient grandi les enfants de la Horgne, celle des amis ; ils longèrent le grenier, plus long que tout le reste ensemble, et tout cela était à leur droite, orienté vers l’ouest et vers la plaine. Mais, à l’extrémité du corridor et à gauche, touchant le pignon des étables, qui s’allongeaient au delà et n’étaient séparées de la demeure des hommes que par l’épaisseur d’un mur, une sorte de tour carrée bossuait la façade de la Horgne. En bas, dans le réduit percé de fenêtres étroites, pareilles à des meurtrières, on serrait les vieilles barriques ; au premier, les anciens avaient fait une chambre pour « l’oncle curé », car il y a bien souvent un prêtre dans les grandes familles de la Lorraine, et les successeurs des premiers colons de la Horgne avaient continué, selon les temps, de loger là, pour un jour, pour une semaine parfois, un fils, un frère, un oncle, un cousin, appartenant au clergé de la région. Léo Baltus tourna la clé dans la serrure, et posa la lampe sur un coffre en bois noir, qui soutenait une petite bibliothèque fermée, pleine de livres de vieille date et de peu de prix. Adossé à la bibliothèque et au coffre, un fauteuil de paille attendait depuis longtemps un visiteur.

– Assieds-toi là, Gérard : c’est ta place, dit l’aîné.

Il prit lui-même une chaise, en indiqua une à Jacques, et, entre eux trois, il mit la table de toilette sur laquelle on voyait le plat à barbe, une savonnette enveloppée de papier, et un bougeoir. Autour d’eux, les hommes avaient encore un lit de camp près de la porte, un prie-Dieu le long du mur de l’étable, et un crucifix pendu au-dessus. La fenêtre, dont les petites vitres secouaient depuis trop longtemps leurs bourrelets de mastic, laissait passer l’air des forêts toutes proches et profondes comme un royaume.

Les trois Baltus levèrent les yeux, d’instinct, vers cette baie

mal close. Tout ce sable d'étoiles qui est le chemin de Saint-Jacques ne diminuait pas les ténèbres de l'Est ; les forêts dormaient, épanouissant leurs cimes dans l'air immobile : celle de Weinbrunn et celle du Warndt, qui sont en terre sarroise, et les bois de Saint-Hangen, leur bordure en terre lorraine, et dont l'ombre, au premier matin, vient toucher les murs de la Horgne.

– Explique-toi, Jacques, dit l'aîné : qu'y a-t-il de si grave ?

Jacques continua de regarder la fenêtre, comme s'il prenait à témoin le pays : la lumière de la lampe tremblait dans ses yeux clairs.

– Il y a, mes frères, que la France manque à l'honneur.

– Ce n'est pas possible ! dit le fermier.

– Tu parles de travers, mon pauvre Jacques, dit l'abbé : tes mots sont trop forts !

– Non pas ! ils sont justes : elle manque à l'honneur.

– Tu pourras l'accuser, si les projets sont mis à exécution. Pour le moment, ce ne sont que des projets.

– Tu les connais donc aussi, toi, Gérard ?

– Comment veux-tu que je ne les connaisse pas ? Les journaux en parlent tous ! Le discours du ministre est du 17 juin. Nous sommes le jeudi 26…

– Qu'a-t-il dit ? demanda Léo. Moi, je ne lis pas tous les jours le journal. Qu'a-t-il dit, le ministre ?

La face romaine de Léo Baltus était toute attention et passion. Contre le jugement de Jacques, il faisait appel au prêtre, leur cadet à tous deux, mais leur supérieur devant Dieu. Son âme était dans ses yeux : elle allait apprendre une chose qui importait sans doute à la religion, à la Lorraine, à toute la race née de la Horgne, et dont lui, Léo, il était le chef. Comme il ne recevait pas tout de suite la réponse, il répéta sa demande, et la fit plus humble :

– Enseigne-moi, monsieur le curé ? dit-il.

L'abbé comprenait bien que ses paroles toucheraient le fond de cette âme-là, et de l'autre sans doute, et s'y graveraient. Il se tenait droit dans son fauteuil, les mains jointes sur ses genoux, tout malheureux d'avoir à dire du mal de ce qu'il aimait ; au delà de ses frères, ses yeux cherchaient le crucifix pendu au mur, dans la demi-ombre. Il toussa. Il faisait effort pour tâcher d'avoir une voix naturelle, et non d'indignation : il était juge.

– J'ai lu, en effet, que le ministre avait fait une déclaration. Il annonce le rappel de l'ambassadeur près du Pape, l'introduction du régime laïque dans les écoles d'Alsace et de Lorraine, des rigueurs nouvelles contre les congrégations religieuses.

Léo Baltus étendit le bras jusqu'au milieu de la table, et il la frappa de son poing fermé et tout poilu.

– Ça n'est pas possible, ce que tu racontes là, l'abbé !

– Malheureusement, c'est trop vrai.

– On lui avait donc fait quelque chose de mauvais ? Une offense ? une menace, à cet homme-là ?

– Non, Léo.

– Alors, ne le nomme pas, pour que je ne le haïsse point !

Le fermier retira son bras de dessus la table. Jacques le considérait en branlant la tête pour faire entendre : « Tu vois, je ne me trompais pas. » L'abbé fermait les paupières, pour ne pas voir souffrir ces deux hommes sans reproche. Ce fut l'aîné qui rompit le silence, après une longue minute. Oh ! comme il avait changé de physionomie, en un instant ! Pauvre fidèle ami qui s'avouait blessé ! Pauvre Romain dont la rudesse était tombée ! Pauvres yeux de chef, gonflés de larmes qu'il tâchait de retenir ! On ne l'avait vu plus ému qu'à la mort de sa femme. Il fallait bien répondre : ce ne fut qu'une plainte d'abord.

– Tout de même, on avait bien souffert pour elle : on ne méritait pas ça.

– Oui, on avait souffert, répéta Jacques.

– Pendant plus de quarante ans, dit l'abbé.

– Toi, Gérard, plus que nous…

– On souffrait volontiers pour elle, mes frères, et on sentait au fond, que c'était pour Dieu, et que les Prussiens la détestaient surtout à cause de sa vocation…

– De son histoire, dit Jacques.

– De sa foi, dit le paysan ; de la mienne, que j'ai apprise de mes parents français, et en laquelle nous sommes tous morts, dans la famille ancienne. Mais si, à présent, elle renie sa foi et notre foi…

L'abbé interrompit :

– Non, Léo, elle n'est pas renégate ; je ne peux pas te laisser dire cela !

Le maître de la Horgne se leva. La colère, en lui, avait monté. Il était rouge, il se tournait vers la porte, comme s'il cherchait un ennemi à frapper, mais il n'entrait personne. Il reprit :

– Un pays que j'ai toujours défendu !…

– Défends-le encore une fois ! dit l'abbé.

– Non pas !

– Ce n'est pas la France qui agit : ce sont les hommes qui la gouvernent. Assieds-toi. Tu prendras ta résolution après que Jacques aura parlé. Car s'il m'a téléphoné, ce soir, je devine bien qu'il a eu une raison à lui, et non pas celle de tout le monde. Il n'aurait pas dit, dans le téléphone : « J'ai besoin de ton conseil, Gérard, tout de suite », s'il n'avait pas reçu une visite, une lettre, un avis de quelque supérieur…

– En effet, dit l'instituteur : tu devines juste.

– De qui ? demanda le fermier. De l'inspecteur d'Académie ?

– D'un plus haut.

– De Paris ?

– Oui.

– Tu l'as écouté ?

– Fallait bien.

– Raconte ! fit le fermier en se rasseyant. Moi, je te dirai ce que je pense. Mais, d'abord, qu'est-ce qui t'arrive, à toi ?

Les trois hommes se rapprochèrent, parce que l'instituteur parlait bas, d'instinct, ayant peur que le couloir et les chambres n'entendissent ce qui devait rester secret. Est-ce que son frère, tout à l'heure, est-ce que ses frères n'avaient pas trop élevé la voix ?

– Mes frères, je suis flambé.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Renvoyé, changé d'école.

– Ah ! mais, c'est grave !

– J'ai refusé d'être ce qu'ils appellent un « laïque ».

– T'as bien fait ! dit Léo.

– Tu as noblement fait, dit Gérard.

– Tu es un Baltus ! dit Léo.

– Tu es un chrétien ! dit l'abbé. Alors, pourquoi es-tu triste ?

Il lui tendait la main. Jacques la repoussa.

– Non, je ne mérite pas : il faut tout savoir.

Alors, moment par moment, Jacques raconta l'arrivée des instituteurs au bourg de Saint-Nabor, ce qu'avait dit M. Philibert Pergot, puis l'entretien, la dispute même que lui, Baltus, il avait eue avec ce délégué du ministère, et il n'oublia rien du dialogue, dont chaque mot demeurait vivant, non pas dans sa mémoire habituelle, mais dans celle du cœur blessé, qui est si prompte à obéir, si fidèle, et qui fait souffrir encore quand elle répète ce qu'on lui demande. Il racontait, il jugeait sans employer de formules violentes. Quelques heures avaient passé : son tempérament calculateur, sa coutume de peser les

mots pour les enfants, avaient repris leur pouvoir. On eût dit qu'il récitait un procès-verbal exact et expurgé, mais surtout, il se jugeait coupable de faiblesse, et, à cause de cela, il n'élevait pas le ton. Seul, Léo l'interrogeait. Les coudes touchant la table, et sa puissante tête appuyée sur ses poings, le paysan disait :

– Comment, tu ne l'as pas quitté tout de suite, le Parisien ?… Quel homme es-tu donc ? Avec ton air de militaire, tu n'es qu'un bleu, voyons !… Il a dû être content ! Tu peux supporter qu'on te parle ainsi de ta religion ?… J'en appelle à l'abbé : est-ce qu'on doit seulement écouter ces propos-là, et laisser croire qu'on va faiblir ?… Il t'a menacé de te nommer ailleurs qu'à Condé-la-Croix ?… Il fallait répondre oui, et ne pas caler ; il fallait mériter d'être puni, et ne pas trahir la foi, toi, un Baltus !

Comme Jacques se taisait, Léo reprit encore :

– Elles sont belles les promesses qu'ils font !… Voilà ce qu'ils avaient promis, leur Joffre, leur Poincaré, leur Mangin, leur Gouraud, leur Millerand !

L'abbé Gérard Baltus n'avait encore rien dit. À ce mot-là, le maigre géant posa la main sur le bras de son frère, et, sévèrement :

– Léo, je ne permets pas cela ! Il ne faut dire : « leur Joffre, leur Mangin, leur Millerand » ; ils sont nôtres !

– Ah ! tu ne permets pas ?

– Tu m'as demandé de t'enseigner !

– Eh bien ! c'est moi qui vais le faire.

Et, se dressant de nouveau, le fermier, sans plus retenir sa voix, cria :

– Mon avis, il est clair à présent : nous n'avons pas été chercher les Français ; nous avons été contents de revenir avec eux, oui, c'est vrai, mais qu'il nous f… la paix, ou bien je leur dis : nous sommes d'abord Lorrains, Lorrains, Lorrains !

Les trois frères étaient debout, maintenant, l'abbé et l'instituteur poussant le maître de la Horgne vers la porte, sans

le frapper, mais rudement, pour lui faire comprendre : « On ne parle pas comme ça !… Éloigne-toi !… Tu déraisonnes !… Nous ne pouvons entendre des choses pareilles ! »

Or, la porte s'entr'ouvrit. Une tête jeune, un visage paisible, un cou solide, que laissait voir entièrement le col déboutonné d'une chemise de couleur, se pencha vers les frères, dans la demi-lumière. Mansuy Demangin demanda :

– Maître Léo, c'est pour la vache noire, qui va vêler…

– Ça presse-t-il ?

– Je crois que oui.

Le fermier prit une petite seconde, pour n'avoir pas l'air d'un chef qui ne réfléchit pas, et répondit :

– Descends : j'y vais.

Il ne se retourna pas ; il suivit le jeune homme ; on entendit les pas lourds dans le second escalier, tout voisin, qui aboutissait juste à la porte de l'étable.

L'abbé et Jacques, au milieu de la pièce, demeurèrent immobiles, tant que le bruit des pas monta vers eux. Le prêtre avait beaucoup souffert, en écoutant le récit de Jacques. Les malheurs du pays n'étaient donc pas finis ? Il fallait recommencer à lutter ? Et cette fois, les ennemis étaient du côté qu'on aimait ! Quarante-huit ans passés à dire : « Le temps français, quand reviendra-t-il ? quand serons-nous délivrés ? quand serons-nous parmi ceux qui ont la même âme que nous ? » Voilà que ce long désir était à peine accompli ; les jeunes gens, les jeunes filles et les jeunes femmes attendaient la bienvenue promise avec des cœurs émerveillés ; les anciens continuaient à raconter complaisamment les souvenirs des années d'avant 1870 ; les plus sages reprenaient les impatients : « Tout n'est pas à souhait encore, mais vous verrez bientôt ! » Et maintenant on commençait de voir la persécution de la foi, et le complot contre les enfants ! Expliquer cela ! Empêcher des colères comme celle du Romain, là, tout à l'heure ! Quel crédit trouverait-on, parmi les désabusés ? Lui, le grand curé terrien,

l'ancien prisonnier des forteresses allemandes, il pouvait ne pas confondre la France avec ceux qui font les lois, et avec les ministres qui donnent des ordres, mais la plupart des Lorrains penseraient peut-être : « Nos pères nous ont menti ! » Dans sa paroisse, n'en aurait-il pas de ces braves gens, qui allaient être séparés de nous désormais ? Où iraient-ils ? La réponse de Léo le laissait prévoir. Jacques lui-même inquiétait l'abbé. Il avait rapporté la menace du visiteur parisien ; à aucun moment, il n'avait dit : « Je n'en tiendrai pas compte ; j'irai où il faudra, dans le plus petit village de Lorraine ou d'ailleurs, mais je n'achèterai pas mon maintien à l'école de Condé, au prix qu'on me demande. » L'abbé ne doutait pas de son frère : il s'étonnait seulement de ne l'avoir pas trouvé plus net. Pourquoi n'avoir pas dit déjà : je ferai ceci, je ne ferai pas cela ?

Gérard passa le bras par-dessus les épaules de Jacques, et l'emmena vers la fenêtre.

– Viens, dit-il, allons respirer un peu ?

Il avait son projet, et sa tendre amitié pour Jacques lui indiquait les choses qu'il fallait dire.

Quand ils furent devant la fenêtre aux vitres déchaussées, l'abbé souleva le verrou d'en bas, tira celui d'en haut ; les deux vantaux s'ouvrirent avec un bruit de rupture ; des mille-pattes, domiciliés dans les rainures du bois, coulèrent sur le mur de la chambre, et l'air des forêts entra. Les deux, frères s'accoudèrent sur les pierres d'appui, l'abbé à gauche, joignant ses mains dans le vide. Ils voyaient, au-dessous d'eux, les ombres rondes et inégales, dans le verger, des poiriers et des choux ; un peu plus loin, les cimes d'arbres qui montaient, et au-dessus, le ciel et le sable tout riant des étoiles. Nuit paisible sur les disputes des hommes !

– Tu comprends, Jacques, que ce qu'a dit notre frère Léo ne peut être soutenu. La Lorraine indépendante ? Non, cela n'a pas le sens commun. Il faut que la bouchée de pain soit à l'un ou à l'autre. Notre aîné a parlé dans la colère.

– Oui.

– Tu te rappelles, lorsque nous étions petits, il était déjà ainsi, emporté dans ses paroles, bien au delà de la raison.

– Oui, le coup a été rude.

– Pour moi aussi, tu comprends ; et pour toi, sans doute.

– Oh ! mon Gérard, mon Gérard, j'ai eu de grandes douleurs dans ma vie : mon fils mort, ma femme…

– Oui, mon pauvre…

– Ma femme qui ne peut plus être mon conseil…

– Elle ne sait rien ?

– Non, j'ai dit que j'avais des affaires d'intérêt à traiter avec Léo… Et voilà que nous devons souffrir de ce que nous avons toujours voulu, de ce qui fut notre espérance de toute la vie : d'être Français.

– Nous le sommes, Jacques.

– Oui, désillusionnés ! Je n'ai pas voulu soutenir Léo, tu l'as bien vu : mais je me sens désemparé. La France, pour moi, ce n'était pas ça…

– Mais ce n'est pas ça ! Tu l'aimes, et tu ne la connais pas, et ce que tu vois, c'est elle déguisée… Je ne te demande pas encore quelle réponse tu donneras au monsieur de Paris…

– Je ne sais pas… Je suis si troublé que je ne sais pas, Gérard.

– Fais attention ! Déjà tu as le sentiment que ton exemple est de conséquence, et ce que tu feras, d'autres le feront…

L'abbé, de sa main droite, frappa amicalement l'épaule de Jacques, puis reprit la même attitude qu'il avait auparavant : et ses deux mains jointes s'avançaient dans la nuit. Un petit souffle, venu des forêts de la Sarre, descendit les étages des frondaisons de France, caressa le visage des deux hommes, et passa. Un oiseau éveillé, loin dans les étendues, jeta un cri de peur.

– J'ai songé bien souvent à ce mystère, Jacques : comment

se fait-il que nous aimions la France d'un amour qui résiste au temps et, – tu le verras, – aux déceptions, nous qui parlons un dialecte allemand ?…

– Aussi m'ont-ils appelé Boche, les gens du dîner de la Morille, à Verdun !

– Pas *les gens,* un d'eux ; tu me l'as conté. As-tu essayé de résoudre ce problème-là ?

– Quelquefois.

– Qu'as-tu trouvé ? Car enfin, nous sommes, ici, des Français de la dernière heure.

– Préparés.

– Tu dis bien.

– Des Celtes, et puis des Gallo-Romains.

L'abbé étendit le bras vers les forêts :

– La Sarre était peuplée de Celtes. Même là-bas, le sang n'est pas allemand. L'Allemand, c'était l'envahisseur périodique, qu'on repoussait ensemble. Ils n'ont jamais changé. Nous étions, nous, de la Gaule convoitée.

– Je l'enseigne aux enfants, surtout à présent.

– Tu vois bien : c'est une liberté nouvelle !

Il se mit à rire, et, pour la première fois de la soirée, de la journée même, le visage de Jacques se détendit un peu. Gérard, plus grand, observait affectueusement ce frère irrité et confus, qu'il essayait d'arracher à lui-même, et de faire monter jusqu'à la région des idées et des causes, où est la leçon de bravoure. Il reprit :

– N'empêche que nous sommes Français depuis bien peu d'années, et presque les derniers venus dans le royaume. Encore, les « terres évêchoises », si tu te rappelles, Toul, Metz, Verdun, furent réunies sous Henri II.

– 1552.

– Bravo, l’écolâtre ! Je ne sais pas si la date me serait revenue aussi vite qu’à toi. Cela fait près de quatre siècles. Mais, le reste, dont nous sommes, n’est à la France que depuis Louis XV. Ah ! je retrouve la date, Jacques, c’est en 1766, que nous devînmes définitivement Français. Si tu défalques les années d’occupation allemande, après la guerre de 1870, nous n’avons été gouvernés par la France, nous autres, que pendant un siècle et demi. Que cela est peu !

Il crut entendre, dans le grand silence de la nuit douce :

– Devons-nous le regretter ?

Il ne releva pas le mot ; mais il reprit son plaidoyer, pasteur d’une seule brebis, fraternel, atténuant la rudesse de sa voix, comme il faisait pour ne pas effrayer les enfants du catéchisme :

– Jacques, ces derniers venus de la famille de France ont été tout de suite de merveilleux Français. Loyauté, ardeur, tendresse, quels traits on peut citer ! Et même avant d’avoir été déclarés Français par les traités, ils l’étaient, ces vieux-là, nos pères endormis, nos pères qui sont en paradis.

Respectueusement, le prêtre inclina la tête. Après un silence, il demanda :

– Tu ne t’es pas inquiété de savoir pourquoi ? Tu n’as pas été plus loin ?

– Non.

– Il y avait un va-et-vient à travers les frontières, vois-tu, des commerçants, des voyageurs pour le plaisir, des pèlerins. Ceux de France devaient dire du bien du Roi. Il y avait aussi nos princes Lorrains, dont je suis si fier, les trois grands Guises, Claude, François, Henri. Ces comtes devenus ducs, devenus princes, devenus presque rois, mon cher, c’étaient les plus beaux hommes du temps, Claude surtout…

– Peut-être, hasarda Jacques.

– Oh ! sûrement, et marié à une Bourbon, batailleur, – nous le sommes tous ! – généreux, prodigue même, chevalier parfait,

et si avenant que ses ennemis voulaient le tuer, ne pouvant supporter cette belle âme dans un si beau corps. Tantôt il battait les Allemands, et tantôt les Anglais. Le roi François Ier ne savait plus comment le récompenser. Henri II connut le même embarras. Ce beau Guise, prince des marches de France, et ses enfants nous conquéraient pour le Roi, sans nous faire la guerre. La France idolâtrait les Guises, mais nous, Jacques, je le sens à mon cœur qui saute, nous étions déjà pour eux, avant d'être pour elle. Ils avaient toutes sortes d'influences dans la Lorraine, encore impériale de nom. J'ai relevé, dans mes études d'histoire, que ces Guises, ou par eux-mêmes, ou par leurs parents ou alliés, tenaient tous les nœuds de routes entre l'Est et Paris. Tu en concluras ce que tu voudras, et peut-être que l'ambition leur vint, la tentation de monter sur le trône, un jour. On parlait d'eux, aux veillées. Les rois, quand ils eurent acquis les Trois-Évêchés, et, plus tard, notre province entière, nous envoyèrent ce qu'ils avaient de mieux, comme gouverneurs, officiers, magistrats…

– Ça leur a réussi mieux que ne réussira ce qu'on fait à présent.

– C'étaient des rois, Jacques ; mais le fond d'où sortaient leurs commis, crois-moi, il est toujours aussi riche… La guerre l'a tant montré ! Ils avaient du goût, les princes, ils choisissaient leurs hommes. Dans les marches de l'Est, avant la réunion, après, pendant trois siècles au moins, il s'est fait chez nous la plus folle ou la plus sage dépense, comme tu voudras, d'esprit, de belles manières, de politesse, la plus sage démonstration de la force et du charme d'un pays qui nous voulait avoir ou garder, de notre bon aveu.

Les choses qu'il résumait ainsi, l'abbé érudit les aimait de vieille passion. Il se mit à rire, et cette fois tout haut.

– Je crois même que la mode n'a pas été étrangère à cette conquête des cœurs lorrains. Les modistes de Paris qui venaient en Lorraine, par les coches, au XVIIe, au XVIII e siècle, avec des fanfreluches plein leurs boîtes, remportaient des succès près de

nos dames lorraines, – pour ne parler que de ceux-là, – qui faisaient dire : « Paris ! Paris ! » à nos bourgeoises, aux femmes de nos plus grands et de nos plus petits seigneurs. J'en ai trouvé mention dans des mémoires… Toute la suite l'a confirmé, nous étions de France, plus volontiers que personne, aussi anciennement que les Français des vieilles provinces, et, en toute vérité, depuis le treizième. Tu entends : le treizième !

– Depuis plus longtemps encore nous étions préparés, Gérard ; tu vas rire, peut-être : je pense bien souvent que nous sommes demeurés fidèles à Charlemagne.

– Bien dit ! Fidèles au grand empereur qui alla tant de fois porter secours au pape de Rome !

– À Charlemagne, organisateur de la rive gauche du Rhin, à celui qui ne passait le fleuve que pour corriger le Saxon envahisseur et païen !

– À Charlemagne qui voulut, à sa mort, distribuer l'or de ses coffres, pour agrandir et embellir les églises les plus fameuses de son empire, et, sur vingt et une villes ainsi honorées de ses largesses, en avait choisi dix-sept dans la latinité. Je savais la liste par cœur, autrefois.

– Moi aussi, Gérard : tu me l'avais apprise.

– Aide-moi donc : Rome, Ravenne, Milan, Cividale, Grado, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Arles, Vienne, Tarantaise, Embrun, Bordeaux, Tours…

L'abbé hésita. Jacques se souvint, et acheva :

– Bourges, à quoi fut réduit, un jour, un roi de France, et Reims que les Saxons devaient dévaster en nos temps !

Ils se turent, et songèrent un long moment. La lune, invisible encore, sortie d'on ne sait quelle ombre, mettait, sur les futaies étagées devant eux, une lueur argentée, qui frémissait au vent.

– Que c'est beau ! dit Jacques.

L'abbé comprit, à ce mot-là, que l'heure était venue de porter secours à son frère inquiet.

– Jacques, fit-il, tu m’as appelé au conseil, et tu ne m’as pas avoué ton secret. Qu’as-tu répondu à l’envoyé de Paris ? Tu as dû te tromper, mon pauvre : je le devine, puisque tu ne t’en vantes pas…

Alors, le prêtre, sur son épaule, sentit se poser et se cacher la tête de son frère, et il entendit la voix que rouillaient les larmes :

– Pardonne-moi, Gérard ! On me croit fort, et j’ai été faible, et je le suis. Je t’ai appelé au secours, juge-moi, et cependant, je ne peux pas te promettre de t’obéir… J’ai d’abord bien répondu à l’homme, et puis j’ai balbutié. Oh ! que tu es heureux d’être l’Asseuré, toi ! Je lui ai laissé voir que le manque de parole de la France m’indignait, que j’étais blessé au cœur, comme chrétien, comme Lorrain ; mais, quand il m’a menacé, avec les formes que ces gens-là sont habiles à prendre, et qu’il m’a dit de donner l’exemple de la neutralité, moi, Jacques Baltus, je ne lui ai pas répondu : « Jamais ! »

– Pauvre ami !

– À l’heure où je te parle, là, en me cachant le visage, je me dis que je pourrais peut-être commencer ma classe en omettant la prière…

– Jacques, que dis-tu là ?

– Que je pourrais, en tous cas, me borner à faire réciter aux enfants leurs leçons de catéchisme et d’histoire sainte, sans plus donner les explications que j’ai coutume d’ajouter, beau droit de mon métier, joie pour moi, tu le sais bien…

– Je ne te comprends plus ! Tu prétends être indigné de ces manœuvres, pour introduire en Lorraine l’éducation sans Dieu, et tu vas y aider !

– Je ne ferais rien contre ma foi, Gérard ; je ne parlerais pas d’elle, voilà tout.

– Mais c’est la nier de n’en rien dire ! Tu connais le mot seigneurial : « Qui n’est pas pour moi est contre moi ! » Qu’y a-

t-il là, Jacques ?… Une femme ?

– Oui : la mienne.

– Marie ? Mais elle ne sait rien, tu me l'affirmes !

– Ce n'est pas cela. Tu ne peux pas voir, comme moi, qu'elle ne vit que pour courir sa chance ; qu'elle est, ici, dans le seul lieu du monde où elle puisse vivre, parce qu'elle l'attend, lui, l'enfant qu'elle a porté et qu'elle croit vivant. Je ne veux pas la perdre ! Suppose que je sois condamné à quitter Condé-la-Croix : je la connais, elle ne nous suivra pas ; elle s'enfuira de la maison nouvelle pour retourner à l'ancienne, ou dans les bois, ou à la Horgne, et, de misère ou de désespoir, elle périra. J'ai été faible ; j'ai laissé voir ma peur, et je me confesse à toi !

– Je te plains infiniment…

L'Asseuré s'était redressé, il avait pris dans ses bras son frère aîné qui pleurait ; il le serrait, et, penché, il disait :

– Les choses qu'il y aurait à dire, tu ne peux pas les entendre en ce moment ; Jacques, nous sommes tous de pauvres faibles ; nous imaginons l'avenir, et, d'après nos imaginations, nous voulons qu'il décide le devoir présent ; cela nous perd souvent ; … tu es dans la grande peine et j'y suis avec toi ;… il va falloir nous séparer, tout à l'heure ; ne raconte pas à Léo ce que tu m'as raconté ; ne lui dis pas de mal de la France ; n'en dis à personne : si tu la perdais, ce serait bien pis que de perdre Marie…

– Non, par exemple !

– Ne blasphème pas ! Tu ignores de quelle créature, infiniment plus malheureuse, tu es tenté de parler injustement. Elle aussi, elle a perdu ses enfants ; elle aussi, elle est victime d'une folie qui sera guérie… Si tu pouvais connaître son cœur, comme tu connais celui de Marie ! Il est tout noble, va ! On ne l'a pas encore gâté. Dieu la regarde en pitié. Elle est pécheresse, mais nous ne pouvons énumérer non plus tous les services qu'elle a rendus à la miséricorde quêteuse de mérites ; sa vocation ne lui a pas été enlevée ; elle demeure l'unique, la

nécessaire, au fond la bien-aimée ingrate, destinée au pardon à cause des saints qu'elle a enfantés pour le monde entier… Jacques, je te dirai ma foi la plus profonde après celle à l'Évangile : Dieu s'est interdit de laisser périr la France, puisqu'il n'a préparé aucune nation qui la puisse remplacer… Va, mon bon frère, nous nous retrouverons bientôt… Écoute !

– Il remonte !

– Oui ! Remets-toi à la fenêtre, essuie tes yeux ! C'est lui !

Il entra, le Romain, avec fracas.

– Mes enfants, c'est une génisse !

– Ça vaut mieux pour l'étable, dit l'abbé en se retournant.

– Est-elle jolie au moins ? demanda Jacques.

Le fermier fit claquer sa langue.

– Toute mignonne, bien faite, tachetée comme une pomme, là et là.

L'homme touchait ses deux flancs.

– Même elle a une petite étoile sur le front.

– Bon signe, répondit Jacques : elles sont laitières, d'habitude, quand elles ont l'étoile.

Les deux frères cadets serrèrent la main de l'aîné, qui rabattait, sur son poignet, la manche de sa chemise et la manche de sa veste, qu'il avait relevées en partant.

– Et vous, reprit-il, les frères, qu'avez-vous fait pendant ce temps-là ?

– Oh ! dit l'abbé, nous avons causé, assez tranquillement.

– Eh bien ! moi, dans l'étable, je n'ai pas été tranquille du tout. Ça n'allait pas comme je voulais. Et puis, j'étais en colère. Je pensais à l'histoire de Jacques, et aux misères que vont nous faire les Français. Je vous le dis, plus haut que je ne le disais quand vous m'avez trouvé violent…

Sa voix sonnait dans la petite pièce, aussi âpre que s'il

commandait aux quatre chevaux de son harnais :

– Je te le dis, Jacques, je te le dis, monsieur le curé qui défends ces gens-là : si c'est pour nous rendre païens qu'ils sont revenus, il valait mieux qu'ils restent chez eux !… Qu'il y a-t-il encore ? Comment, c'est toi, Glossinde ? Tu n'as pas même frappé à la porte ? En voilà, des manières !

– Vous criez trop haut, maître Léo, ça vous empêche d'entendre !

La domestique se tenait dans la chambre, à un pas de la porte grande ouverte, les bras tombants, les mains jointes sur son tablier. Elle avait pris sa résolution. Servante à la Horgne, mais plus ancienne que son maître, et devenue sacrée par un dévouement de plus de cinquante années, elle pouvait dire son mot, oui, elle le devait même. Son visage était serré d'angoisse ; ses pauvres lèvres déformées, non appuyées sur des dents, tremblaient, mais elle levait, sur Léo Baltus, des yeux clairs, innocents et résolus.

– Réponds, Glossinde : qu'es-tu venue faire ici ?

– Vous avertir, vous et la compagnie, que j'ai fait du vin chaud.

Subitement, la colère du fermier se dissipa. Son rire, aussi sonore que sa colère, fut la première réponse. Il dit aussi, pour apaiser Glossinde :

– Elle a de riches idées, qu'en dites-vous, mes frères ?

Mais Glossinde ne riait pas. Elle ne quittait pas du regard son maître, qui commençait à être gêné par ce témoin de toute la vie. Enfin, elle ouvrit les lèvres, pour libérer son âme de pauvre vieille Française.

– Venez donc. Il est grand temps… Mais en vérité, j'ai du regret de ne pas m'être couchée.

– Pourquoi donc ?

– Je n'aurais pas entendu mal parler de nos Français. Une maison où, jamais du grand jamais, personne n'a dit du mal de

la France !

Elle rougit, se sentant regardée par eux trois, et d’être hors de son rôle de servante, mais elle ne baissa ni les yeux, ni le menton : le secret de son cœur était plus fort que tout.

– Voyez-vous ça ! Glossinde qui me fait la leçon, à présent ?

– Oui donc ; ça me tourne les sangs, d’entendre autre chose que ce que j’ai toujours entendu. Votre père, votre mère à tous trois, il n’aurait pas fallu, devant eux, en dire la moitié sur la France !

Mécontent, Léo fit le geste du faucilleur qui abat une javelle.

– Arrête ici, ma vieille ! Tu ne sais pas ce dont il est question. Tu défends la France et tu ne la connais pas !

– Et vous ?

Elle comprit qu’elle allait trop loin.

– Excusez-moi, mon maître… Mais, aussi bien, chez ma cousine, il y a un proverbe…

– D’où est-elle, ta cousine ?

– D’Auvergne.

– Et que dit le proverbe ?

– Il dit : « N’est pas beau ce qui est beau, mais est beau ce qu’on aime. » Moi, je l’ai connue par vos parents, la France, et par les miens, et je l’aime. Excusez-moi.

Glossinde reprit son air de servante humble et lasse. Elle ajouta tout de suite :

– Le vin chaud est tout versé. Il va refroidir.

Le fermier leva les épaules, de pitié. L’abbé tira sa montre.

– Minuit moins vingt : j’ai le temps. Ce n’est pas de refus, Glossinde. Nous en avons dit, des mots, ce soir ! Descendons !

Ils descendirent, sauf Glossinde qui s’était effacée dans le couloir, pour les laisser passer. En bas, ils trouvèrent Mansuy, debout, à l’écart. La cuisine sentait le vin rouge et la cannelle.

Quatre verres étaient alignés sur la table. Léo, Jacques, l'abbé, le chef de culture prirent chacun le leur, et, d'un seul trait, le vidèrent. Pour la seconde fois, cette nuit-là, Gérard Baltus et l'instituteur de Condé se retrouvèrent paysans.

– Viens, Jacques, dit l'abbé, en reposant son verre sur la table. Je t'accompagnerai un bout de chemin.

– Où vas-tu ? demanda Léo. Tu aurais pu coucher ici ?

– Prendre le train à Creutzwald ; je dormirai un somme dans la gare, et mes paroissiens me trouveront encore bonne mine, quand je descendrai de mon wagon, pour dire la messe de sept heures. Ils me trouvent toujours bonne mine.

Les deux cadets sortirent de la Horgne, ayant salué l'aîné qui se tint alors sur le seuil, et qui remplissait de son corps presque toute l'ouverture de la porte. Dehors, il faisait doux et clair. Jacques et Gérard montèrent, à travers bois, jusqu'à la route de Carling à Sarrelouis, et se trouvèrent là en un lieu dominant. La lune penchait. Ils étaient seuls à faire sonner, sous leurs talons, la route empierrée. Les champs, à gauche, descendaient vers Creutzwald, et leurs avoines, et leurs seigles, tout épiés et près de la moisson, dormaient. À droite, les forêts dormaient aussi. Le vent ne remuait plus que la pointe fine des arbres.

– Ça donne envie de chanter, dit l'Asseuré.

Ils se séparèrent. Cinq minutes plus tard, dans le grand silence de minuit, Jacques entendit une voix qui venait du milieu du plateau cultivé. C'était la voix superbe de Gérard. Invité par la solitude, le cœur tout plein de ces heures qu'il venait de vivre, il devait, en continuant de marcher entre les blés, tourner la tête par-dessus l'épaule, et chercher le frère malheureux et tenté qui regagnait la maison.

– Allohé pour le voyageur ! Allohé ! Allohé !

Jacques tressaillit. Ç'avait été leur coutume, dans leur jeunesse, de se « guirlander » ainsi, d'une colline à l'autre, lorsqu'ils se séparaient, et les paroles, à chaque fois changées, accompagnaient un refrain d'une antiquité véritable, un mot de

la marine malouine, qu'avait transmis, aux Baltus, un vieil oncle engagé sur les vieilles goélettes. Il répondit :

– Allohé pour l'abbé Gérard !

La voix d'en bas reprit :

– Allohé pour les bons Lorrains !

Jacques, ayant respiré l'air des bois jusqu'au fond de sa poitrine, chanta :

– Allohé pour la nuit très douce !

Il se passa un court moment, comme il arrive entre oiseaux qui s'appellent, avant que la réponse vînt de la plaine. Et quand elle vint, elle était faible et voilée. Gérard devait descendre, par les prés, vers les maisons du Nassau, toutes proches de Creutzwald.

– Allohé pour la France aimée ! Allohé ! Allohé !

Jacques ne répondit pas. Depuis qu'il avait quitté Gérard, à peine s'il avait fait une centaine de pas. Il voulut prendre l'allure rapide qui lui était habituelle. Mais, presque tout de suite, il s'arrêta. Là, sur le talus de la route et du côté du plateau, il apercevait une pierre taillée, large, haute de plus d'un mètre, sur laquelle une croix était gravée profondément. Il la connaissait bien. Mille fois il avait passé, songeant : « Un homme tué sur la route, jadis, à la lisière des forêts ? Un laboureur écrasé par sa charrette ? Foudroyé ? » Il ne savait pas. Qui est-ce qui savait, hormis Dieu ? Mais cette nuit, au sommet de la pierre, un pain était posé, qu'éclairait la lune inclinée. Jacques descendit dans le fossé, et se tint debout, le cœur battant. Sa pauvre femme, celle qui dormait là-bas, dans le village, était venue ici, le matin même ou la veille. Sur la tombe de l'inconnu, elle avait mis de la nourriture pour l'enfant mort aussi, et qui n'était guère moins oublié que celui-là. Baltus, Baltus, il faut supporter cette tendresse maternelle qui ne veut pas croire à la séparation, accepter de n'être que le second amour de cette âme égarée, pardonner les silences, les inattentions, les longues courses à travers la campagne, et ne

pas avoir l'air de t'apercevoir que la santé de Marie s'affaiblit, que les yeux sont de plus en plus cernés, et les lèvres aussi pâles que la lumière de la lune.

En ce moment, le pain boulangé par l'ouvrier de madame Poincignon luisait aussi, plus blanc qu'à dix heures, quand l'étalage recevait le soleil du matin et que le mitron tournait la roue dentée du store. Jacques Baltus étendit le bras, et prit le grignon de pain ; il avait faim, après cette longue veille à la Horgne, et puis vaguement, demi-combattue, puis accueillie, la tentation lui venait de faire ce qu'aurait fait le petit, s'il était revenu : de goûter au pain de la mère. Avec la pointe de son couteau, sur le plat de l'entame, il traça une croix à deux croisillons, comme c'était l'immémoriale habitude chez les Baltus, puis, coupant une tranche, il y mordit, et replaça le restant au sommet de la pierre. Un carré de papier, tout petit, avait glissé à terre. L'homme le ramassa. La lune éclairait si bien qu'il put lire les trois lignes d'une écriture un peu lourde et qu'il connaissait : « Mon Nicolas, tu as déjà mangé de mon pain, un peu partout. À présent reviens vite et droit chez nous. Tout sera pardonné. Six ans que je t'attends, et je suis ta mère Marie ! » Dans la poche de son veston, près du cœur, Jacques enfonça le carré de papier, il avait des larmes dans les yeux. Elles eurent le temps de sécher, tandis qu'il achevait de parcourir, au pas militaire, la route qui va vers Condé-la-Croix.

IX

LES INQUIETS

Baltus n'avait pas raconté ce qui s'était dit, dans la réunion des instituteurs du canton ; cependant, dès le lendemain, tous les gens de Condé s'entretenaient de la nouvelle.

Ce fut, pour lui, une journée d'angoisse. En dictant à ses élèves un texte de Buffon, en leur faisant réciter leurs leçons, il ne cessait de voir, près de lui, l'envoyé du ministère, les collègues du cadre lorrain ou de l'intérieur, l'abbé Gérard, Léo, Mansuy, Glossinde. Il aurait voulu être seul ; le bruit et le perpétuel mouvement des élèves l'énervaient.

Quand onze heures sonnèrent, il hâta la sortie des écoliers, qui se faisait, d'habitude, en bel ordre et dans le calme ; il avait oublié, sur la tablette de sa chaire, son courrier du matin et les « livres du professeur », dont il usait ; il s'aperçut de l'oubli au moment où il fermait la porte principale de l'école, au-dessus du perron, et il ne retourna pas dans la salle de classe, pour serrer ses lettres dans le tiroir de la chaire : signe de grande préoccupation, et premier exemple, assurément, qu'il eût donné d'un pareil désordre. Où allait-il, si pressé, descendant la place, la tête basse, lui qui, d'ordinaire, la relevait et inspectait la façade de chaque maison ? Il se rendait chez le maire, pour affaires de service.

– Monsieur Baltus ? S'il vous plaît ?

Il releva la tête. Devant lui, il y avait une vieille femme, vêtue d'une mauvaise robe, et dont les cheveux blancs, mêlés

d'un peu de jaune, étaient tordus en arrière, et formaient un tout petit chignon, bien serré, une vraie queue de rat blanc, roulée sur elle-même. La femme avait encore de beaux yeux sombres, auxquels la douleur et la plainte allaient bien. Le maître d'école se souvint, après un effort, que c'était la veuve Laître, du hameau de Demmen, inscrite parmi les assistées du bureau de bienfaisance.

– Je suis venue rapport à la nouvelle loi, monsieur Baltus.

– Il n'y a pas de nouvelle loi, mère Laître.

Elle parut toute décontenancée, puis se ressaisissant et continuant, parce qu'elle avait résolu de parler, oui, ce matin même, et de ne pas céder :

– Ma petite fille, songez donc, monsieur Baltus : on est responsable des enfants, nous autres !

Elle agita ses deux poings, transparents de misère :

– Tenez, j'aimerais mieux m'en aller de la paroisse, si c'était vrai !… Ailleurs, je n'aurais peut-être pas mes six livres de pain par semaine, mais j'irais tout de même !

– Et où iriez-vous ?

La pauvresse montra, de l'épaule soulevée, la direction de l'Orient.

– Pas par là, toujours !

Elle riait, de sa pauvre bouche sans dents. Puis, comprenant qu'elle était sans pouvoir, et que son idée ne valait rien, elle joignit les mains :

– Monsieur Baltus, faut nous aider ! Ne faut pas livrer les âmes !

– Allez, mère Laître ; ne vous alarmez pas avant le temps !

Elle eut envie de lui crier : « Mais si, il faut s'alarmer avant le danger, pour le prévenir, pour se mettre à l'abri ! » Elle n'osa pas ; Baltus s'éloignait, car, l'ayant vu converser avec la mère Laître, – et elles devinaient sur quel sujet, – plusieurs femmes,

qui balayaient le couloir de leur maison ou les dalles devant la porte, s'apprêtaient à faire comme la mère Laître. Il était guetté. Elles restaient dehors pour le rencontrer et l'arrêter. L'une d'elles, appuyée sur le manche de son balai, à trois pas de son seuil, immobile, attendait même délibérément l'homme de la commune. Baltus marcha plus vite. Au passage, il entendit les femmes Louve, Barbé, Travault, Boultain, deux vieilles, deux jeunes, dire, à son adresse, les mêmes mots, lancés de droite et de gauche, balles de tennis, au travers de la rue :

– Nous ne voulons pas de la mauvaise loi française, monsieur Baltus ! Nous voulons nos écoles comme à présent ! C'est notre droit ! Dites-le au maire !

L'instituteur salua les femmes de la main ; il passa devant la plus grande ferme du bourg, et, apercevant un groupe d'hommes qui discutaient, quelques pas plus loin, et qu'il eût certainement « bonjourés » en temps ordinaire, il se hâta de tourner à droite, où était la maison du maire : toit de tuiles, imitant le chapeau cloche, volets verts, deux lianes, en ciment armé, enroulées autour des montants de la porte et se rejoignant au linteau. Baltus pénétra dans le jardin, et monta au premier.

Il y avait là, dans une pièce éclairée par deux fenêtres, un homme endormi, ou qui feignait de l'être, dans un fauteuil de paille, devant une table chargée de papiers. Sur ses genoux, malgré la température élevée de ce jour de juin, une couverture verte était posée. Les murs étaient peu ornés : quelques chromolithographies banales, un certificat de libération du service militaire allemand, une photographie de très vieux parents en costumes de la Forêt-Noire. Le greffier trouvait souvent le maire ainsi somnolent. Mais il ne se fiait plus aux apparences. Il avait observé que le visage de M. Hellmuth était invariablement tourné du côté de la porte ; il avait remarqué, plus d'une fois, en entrant, quelque précaution qu'il eût prise pour ne faire aucun bruit, que les paupières du dormeur s'étaient légèrement écartées avant de se relever tout à fait ; il en avait conclu que ce vieux magistrat municipal, podagre

officiel, usait de ce facile subterfuge pour examiner la physionomie des gens, avant qu'ils eussent pu composer leur visage. Ce personnage, violent et dissimulé, maître de toutes les coupes de bois qu'on adjugeait dans la région de Condé, avait été maintenu à la tête de la commune, parce qu'il avait partout des obligés et des clients. Étonné lui-même de ne pas avoir été chassé de la mairie, après la victoire, malade, retenu à la chambre, il sentait rapidement diminuer sa popularité, c'est-à-dire la peur qu'il inspirait. Et il accusait le greffier, l'homme le plus actif et le plus aimé de la commune, de le desservir « auprès du peuple ».

Jacques Baltus s'annonça, comme il avait coutume de le faire, en appuyant fortement les talons sur les dernières marches de l'escalier. La porte était grande ouverte. Il vit qu'on l'examinait avec une particulière attention. Le maire ne se contenta pas d'un coup d'œil : il interrogea aussitôt.

– Asseyez-vous… Il y a du nouveau ?

– Oui, monsieur le maire, dit Baltus, en montrant le cartable en toile noire qu'il tenait sous le bras : deux demandes de secours…

– Mais, ce n'est pas ça !

Le poing d'Hellmuth s'abattit sur la table.

– Vous vous moquez de moi, Baltus ! Belles nouvelles, en effet ! Parlez donc de l'autre, de celle qui tourne les têtes…

– Les cœurs aussi…

– Ah ! enfin, vous y venez ! Je n'aime pas beaucoup ces manières-là. Vous avez assisté à une réunion d'instituteurs, à Saint-Nabor, où les plus graves indications vous ont été données…

– Professionnelles, monsieur le maire.

– Et politiques ! Tout un régime changé ! Osez-vous dire que cela ne concerne que la profession ? Les journaux nous ont appris les intentions du ministère, mais j'ai besoin que vous me

fournissiez des renseignements plus particuliers.

– Je n'en ai pas, monsieur le maire, et, si j'en avais, je ne vous les communiquerais pas, parce que les avis donnés aux instituteurs regardent les instituteurs…

– Par exemple !

Le visage d'Hellmuth était aussi dur que si le secrétaire de mairie avait été un débiteur en retard de six mois. Baltus répondit, sa petite tête de soldat gaulois bien droite :

– C'est comme je vous le dis.

– Vous auriez pu me prévenir, tout au moins, que vous étiez menacé d'avoir un avancement ? Est-ce vrai ? malgré vous ?

– Malgré moi.

– Cela s'appelle une disgrâce. Vous avez donc protesté contre le projet du gouvernement ?

Le secrétaire de mairie rompit la marche de l'interrogatoire, en interrogeant à son tour.

– Quel est donc votre avis, monsieur le maire ?

L'homme se redressa, appuyant les reins au bois du fauteuil, et la couverture glissa sur le parquet. Les yeux d'Hellmuth foudroyaient le greffier.

– Mon avis est de céder à l'État qui ordonne. Je ne l'ai pas caché aux gens de la commune. Ils sont venus me déclarer leur volonté, et impérieusement, et insolemment, je vous en réponds !

– Des femmes ?

– Non, des hommes, les plus enragés du bourg, Cabayot le premier. Ah ! je les ai bien reçus !… Je leur ai signifié que nous n'avions pas de politique à faire, ni eux, ni moi, en dehors des élections.

– Ils ont été d'accord avec vous ?

– Non, les forcenés !

– Des hommes qui défendent leurs enfants, monsieur le maire…

– Je vois que vous êtes de leur bord. Cela ne m'étonne pas : c'est justement ce que je voulais savoir.

– J'ai refusé de répondre, là-dessus, à l'envoyé du ministère.

Hellmuth se mit à rire, bruyamment.

– Vous m'avez répondu, à moi, cela suffît…

– Vous vous trompez : je ne dois ma réponse qu'à mes chefs de l'instruction publique, je la ferai quand ils renouvelleront la demande.

– Et vous accepteriez, vous, Jacques Baltus, de devenir un neutre ? Laissez-moi rire ! Si vous dites cela, vous mentirez.

– Monsieur Hellmuth !

– Oui, vous mentirez. Vous ne le direz que pour ne pas être déplacé !… ah ! je vous connais ! pour que madame Baltus, Marie-au-pain, puisse demeurer à Condé-la-Croix, et continuer à courir la campagne !… On le saura, soyez tranquille !… À la fin, je me défends, monsieur le greffier de mairie !

– Contre qui ?

– Contre vous ! Vos plans…

– Je n'en ai aucun.

– Sont percés à jour. Je servirai l'État français comme j'ai servi le Reich, avec la même fidélité…

– Associé aux puissants, indifférent au mal commandé…

– Le mal commandé n'est plus le mal…

– Vous êtes resté Prussien, monsieur Hellmuth !

Le maire s'était levé. La colère lui donnait une expression terrible. Il appuyait son poing gauche sur un bouton d'appel : le bruit d'une sonnerie de timbre montait par la cage de l'escalier. Jacques Baltus, à qui l'emportement du maire rendait le sang-froid, tirait du portefeuille les pièces qu'il avait apportées, les

posait devant le maire, et disait :

– Voici les demandes de secours : voici le devis du maçon. Monsieur le maire, ce sont les dernières pièces que je vous ferai signer : à partir de cette minute-ci, je ne suis plus votre collaborateur. Cherchez un greffier de mairie !

Deux femmes entraient dans la pièce, madame Hellmuth et une servante. Elles accouraient.

– Qu'y a-t-il ?

L'homme, épuisé, se laissait retomber dans le fauteuil, désignant, de ses deux poings, Jacques Baltus, et demandant :

– Donnez-moi à boire ! J'étouffe !

Baltus, qui connaissait le personnage, se détourna, et, commençant à descendre l'escalier, dit seulement :

– Donnez-lui de sa bière de Munich, mais modérément : il en avait déjà trop bu quand je suis entré !

En sortant de la villa, il tourna vite à gauche, pour regagner sa maison. Il était l'heure de déjeuner, mais surtout l'instituteur voulait éviter la rencontre des hommes qu'il avait aperçus, en arrivant, un peu plus bas, sur la route. Il ne regarda pas de ce côté, mais une image confuse lui vint. Il ne pouvait douter : le groupe avait doublé. Et, à peine si Baltus avait fait cinq pas dehors, qu'un cri s'élevait, poussé par quinze Lorrains de Condé :

– Vive l'instituteur !

Le cri fut entendu, sûrement, dans la maison du maire. Aussitôt après, l'unisson fut rompu, mais des voix isolées jetèrent d'autres mots, qui firent s'ouvrir des fenêtres tout le long de la route, et poursuivirent Baltus montant vers son école :

– Nous voulons qu'il reste ! À bas ceux qui l'ont trahi ! À bas le maire !

Savaient-ils donc autre chose ? Est-ce que le changement de

résidence n’était pas déjà décidé. Le facteur n’allait-il pas, ce soir même, au second courrier, apporter la nouvelle officielle ? L’idée traversa seulement l’esprit de Baltus. Mais que la population fût déjà avertie de la menace de déplacement, il n’en pouvait douter. D’habitude, la plupart des gens du village le saluaient. Mais aujourd’hui, c’était toute la rue qui le saluait. Les mineurs de l’équipe de nuit, qui se rasaient dans les chambres basses, penchaient, à la fenêtre, leur visage barbouillé de mousse de savon ; des ménagères, auprès de leur table servie, l’apercevant, s’arrêtaient de couper le pain, et, de la main qui tenait encore le couteau, faisaient signe : « Bonjour ! Nous connaissons l’injustice qui se prépare ! Nous l’empêcherons ! Bonjour ! Vous êtes l’homme de Condé ! »

Quelles sont encore celles-ci qui le guettent ? En vérité, les sœurs de l’école des filles ! Elles sont venues toutes deux, parce qu’il ne serait pas convenable qu’une d’entre elles fût vue causant seule à seul avec M. Baltus. Mais quelle angoisse il a fallu, pour que ces petites maîtresses d’école, qui se cloîtrent autant qu’elles peuvent, habituées du seul chemin de l’église, vinssent là, au commencement de la place, pour attendre le greffier de la mairie ! C’est la plus vieille, la « supérieure », dans le costume sans changement, voile noir sur la tête, robe noire bien bas tombant, qui s’avance en saluant.

– Excusez-nous, monsieur Baltus, nous sommes bien audacieuses… Le bruit court, monsieur Baltus, que vous avez vu un grand personnage, de Paris ?

– Oui, ma sœur, une espèce de courtier…

– Il vous a parlé. Vous devez savoir ce qu’on veut faire de nos enfants, et de nous ? Vous a-t-il dit qu’on pouvait espérer un peu ?

Baltus ne put s’empêcher de sourire.

– Ma sœur, vous connaissez le dicton : « La fortune vient en dormant » ? Je crois que c’est en ne dormant pas que la Lorraine se sauvera. Elle est menacée de ne plus être elle-même, tout simplement, si elle se laisse faire. Chacun, à sa manière,

doit repousser l'attaque…

Il prit un ton de bonne humeur, à quoi elles devinèrent qu'il était bien un chef, car, toutes deux ensemble, elles levèrent les yeux vers lui.

– Priez vigoureusement, mes sœurs, et que vive la Lorraine !

– Merci, monsieur Baltus !

Il continua de monter la place. Quand il fut presque en haut, le bruit du timbre de la boutique de madame Poincignon le fit se détourner. C'était la boulangère, à présent ! Elle s'avançait, décidée, comme toujours, aimable, – pouvait-elle ne pas l'être ? – mais tout juste.

– Monsieur Baltus, on raconte que vous allez nous quitter ?

– Je n'en sais rien, madame. Qui vous l'a dit ?

– Que ce soit vrai ou faux, je suis obligée de vous avertir que le compte de madame Baltus, à la boulangerie, commence à devenir un peu gros.

– Combien ?

– Trois cent dix-sept francs quatre-vingt-cinq, à la date d'hier. Mais elle a fait sa provision aujourd'hui, naturellement…

L'instituteur, qui n'était pas accommodant, lorsque les gens le prenaient sur ce ton avec lui, toucha le bord de son chapeau, sans saluer.

– Orane vous paiera cet après-midi, madame Poincignon, y compris la fourniture du jour.

La petite veuve tranquille pinça les lèvres. Baltus ne le vit pas. Il se hâtait de rentrer. On commençait donc à le traiter comme un fonctionnaire qui s'en va : les fournisseurs prenaient des précautions, et présentaient la facture.

Il entrait chez lui. Pourvu que Marie ne sache rien ! Heureusement, elle fuit, à présent, les occasions qu'autrefois elle recherchait, de bavarder avec les commères du bourg ! Où est-elle ? Dans la cuisine ? Dans le bureau ? Non, personne.

« Marie ? Marie ? » Aucune réponse ne vient de là-haut non plus. Inquiet, il ouvre la porte du couloir qui, à l'extrémité, donne accès dans le jardin. Là, tout au bout de ce terrain montant, cultivé, fleuri par places, « les deux dames Baltus », comme on dit à Condé-la-Croix, sont occupées à cueillir des groseilles, pour faire des confitures. Elles ont chacune, devant elles, un panier plein de fruits : à distance entre les feuilles, une pivoine rouge. Elles se courbent, elles se relèvent, souples toutes deux ; des mots viennent de là-bas, tranquilles, indistincts, de timbre différent ; on devine qu'ils ne portent point d'idées, qu'ils sont des caresses d'âme, un refrain tendre et dépourvu, qui va de l'une à l'autre. « Je suis heureuse près de vous, près de toi ; beaux fruits, beau jour ; la paix habite en nous, elle y passe, aimons-la. »

Jacques, secrétaire qui a donné sa démission tout à l'heure, instituteur menacé, peut-être déjà sacrifié, écoute cette musique et goûte la joie des autres. Puis, tâchant de retrouver sa voix de jeunesse :

– Marie ? Orane ? Il est plus de midi !

Elles n'obéissent pas vite. Marie achève de dégarnir, des dernières grappes qu'il porte, un groseillier qui la cache à moitié. Orane a répondu : « Nous arrivons ! Tout est prêt ! Lait caillé, ce matin ! »

C'est un mets lorrain que le père aime beaucoup. Marie arrive après elle. On s'assied. Depuis des mois et des mois, Marie n'a pas été calme pareillement. Elle cause sagement des choses du ménage et du proche entourage. Jacques Baltus souhaite, – et c'est la première fois, – qu'elle s'éloigne du village aujourd'hui. Des pères, des mères vont venir, inquiets, demandant : « Est-ce vrai ? » Des assistés, des jeunes gens du prochain tirage, s'informeront : « Il n'a pas paru à la mairie, aujourd'hui, c'est le champêtre qui l'a dit. »

La journée a été telle qu'il l'avait prévu. Les visiteurs se sont succédé. Heureusement, c'est Orane qui a ouvert la porte. Elle a l'oreille fine, l'esprit net, la réponse toujours prête : « Merci.

Dans ce moment, il est en classe. Impossible de le déranger. Je lui dirai que vous êtes venu. » Le pauvre maître, expliquant, aux plus grands, les principes de l'analyse logique, comptait les coups de sonnette. Et, à chaque fois, il songeait : « Si Marie ouvre la porte, elle apprendra les nouvelles, et que deviendra-t-elle ? » Marie était sortie, elle courait les champs. À quatre heures, il a brusquement quitté la salle de classe, laissant les élèves se précipiter dehors et dévaler la place en criant, comme s'il n'y avait ni règlement, ni usages… Justement, Orane se trouvait là, dans le couloir.

– Je suis sûre que vous avez faim, plus que d'habitude, le père. J'ai préparé… Venez.

Elle était de ces femmes qui ont la claire vue de ce qu'il faut faire, à chaque instant de la vie. En elle, aucune de ces impulsions trop vives, de ces impatiences, bonnes ou fâcheuses, auxquelles le père obéissait, sauf à se reprendre ensuite. Elle jugeait tout, sans délai ni reprise, avec son âme égale, et cela faisait l'admiration de Baltus. Il chercha, dans le regard de la jeune fille, cette préoccupation qu'il avait cru apercevoir, un peu plus tôt, lorsqu'il revenait du fond du jardin, à midi. Les yeux d'Orane étaient assurés, beaux de cette paix attentive et armée qui est bien de Lorraine, mais elle se taisait : il ne l'interrogea pas.

Le soir vint. L'odeur du pain nouveau flottait dans les campagnes : c'était celle des blés mûrissants.

Marie rentra.

Jacques embrassa la mère lasse et souriant à un songe, et Orane qui les vit, murmura, en ouvrant la porte :

– On dirait un jeune ménage : ça fera bientôt deux…

Le père fut tout saisi de ces mots-là, si imprudents. Comment osait-elle ?… Mais Marie-au-pain continua de rêver, et ce fut elle qui répondit :

– Pourquoi pas ? Il a l'âge.

Et aussitôt une lumière se fit dans l'esprit de Baltus : il était résolu à faire connaître à Marie que leur fille était aimée d'amour.

Dans la soirée, voulant classer les papiers qu'il remettrait, dans deux ou trois jours, au nouveau secrétaire de mairie, il s'assit devant sa table de travail. Marie n'était plus dans la cuisine, à côté. Orane s'y trouvait seule, et cousait sous la lampe.

Au bout d'une heure, las de remuer des feuillets de papier, l'instituteur s'arrêta, et, comme il arrive, chercha une distraction d'une minute, avant de se remettre à la besogne. Là, devant lui, entre l'encrier de gros verre et le bord de la table, il y avait un livre ouvert, et qu'il n'avait pas aperçu, un livre de petit format, médiocre et usagé, un de ces volumes de bibliothèque paroissiale qui sont traités sans ménagements. Non seulement le livre était ouvert, mais un signet de papier marquait une intention. Baltus prit le volume, et commença à lire la Vie de saint Pierre de Vérone :

« Les hérétiques, les Cathares, selon le nom qu'ils portaient alors, formaient le projet de faire tuer, tandis qu'il se rendait d'une ville à l'autre, cet homme de la droite foi. Ils trouvèrent des bandits, auxquels le sang du juste fut d'avance payé. Pierre de Vérone, averti de l'embuscade, ne voulut point faire de détour, et, non loin de Milan, dans le bois de Barlasina, il eut la tête fendue d'un coup de serpe. Les assassins le crurent mort, et s'enfuirent. Mais, ayant repris ses sens, Pierre eut le courage de tremper un doigt dans son sang, et d'écrire, sur la poussière de la route : *Credo in Deum,* ce qui fut, contre l'erreur des Cathares et Vaudois, sa dernière prédication. »

L'instituteur songea un moment. Une ombre passa dans la cuisine. Orane gagnait la porte, pour monter dans sa chambre. Elle regarda, sans s'arrêter, tâchant de ne pas faire de bruit et de ne pas être vue, le père qui devait être penché sur la table, au-dessus des liasses de papiers. Mais non ; il avait vu sa fille, il lui souriait gravement, et il disait ces deux mots qu'elle

emporta comme un trésor :

– Combattante, va !

Il ne s'était pas trompé : elle savait tout.

Tard, dans la nuit, il monta à son tour. L'ombre couvrait depuis longtemps les maisons de Condé-la-Croix, les champs autour du village, les forêts autour des champs. Les anges, qui planent entre les étoiles et nous, recueillant les prières pour les porter là-haut, avaient bien à faire, cette nuit-là. Plus d'un pauvre ménage et même quelques enfants, devant lesquels on avait dit la crainte qu'on devait avoir des gens de Paris, continuaient de veiller, les lumières éteintes. Les bonnes sœurs de l'école des filles ne s'étaient pas couchées. Tout au bout du village, vers la Horgne-aux-moutons, un mari et une femme, jeunes encore et chargés d'enfants, causaient, tous deux assis et penchés, la femme raccommodant un tablier d'écolière. Ils parlaient bas, pour ne pas réveiller leurs deux filles endormies près de la fenêtre, chacune dans un lit menu.

– Je te dis qu'il faudrait dormir, Marguerite ; c'est bientôt le milieu de la nuit ; demain tu auras à faire toute la laverie, et le ménage, et la soupe de grand matin.

– Quand j'aurai cousu la manche, oui, je me reposerai. Mais je ne sais pas si je pourrai dormir : le cœur me fend, de penser aux petites. Ils veulent chasser les sœurs, à ce que dit le monde.

– On n'est pas sûr encore, Marguerite.

– Oh ! si, moi, je suis bien sûre : ils l'ont fait ailleurs.

– En Lorraine, ils n'oseront pas !

– On ose tout le mauvais, Quirin, lorsqu'on n'a pas peur de Dieu. Ce n'est pas que je sois meilleure qu'une autre, mais j'ai bien souvent pensé que je ne serais pas bonne du tout, si je n'avais pas été élevée par les sœurs de Peltre, qui sont nos sœurs à nous, et depuis si longtemps… Écoute, – promets-moi…

– Quoi donc ?

– Promets-moi que jamais nos filles n'iront dans une école

où le bon Dieu n'est pas aimé. Que veux-tu qu'il y ait de bon là dedans, puisqu'il n'y est pas ?

– Où iront-elles ?

– Je ne sais pas ; à Creutzwald-la-Croix, qui est grand. S'il le faut, je les ferai aller par le chemin de fer, tous les jours ; je les conduirai moi-même ; je les recommanderai au chef de train. On se connaît : il a des enfants aussi… Ça sera de la dépense, je sais bien ; n'importe : je donnerais mon dernier sou pour que les petites aient toute leur âme.

– Mais si toutes les écoles sont pareilles, Marguerite, à quoi servira-t-il, ton chemin de fer ? Il faut raisonner. Tu ne raisonnes pas. Ici, à Condé, on est pauvre.

– Je ne l'oublie pas, va !

– On n'aura pas deux écoles, ça coûte trop cher. Et moi, je porte les lettres, je suis facteur, c'est le gouvernement qui me paye… Tu veux donc que je ne sois plus rien ?

– Parle plus bas ! Les petites se tournent dans leurs lits… C'est si fatigant de ne pas dormir, quand on a leur âge !… Il me semble que l'aînée s'éveille ?… Non, elle a rêvé. Je vais tâcher de bien raisonner : si le gouvernement t'oblige à mettre nos filles dans une école dont nous ne voulons pas, comme si c'étaient ses enfants à lui, et non les nôtres, tu lui diras : « Jamais ! » et je serai contente !

– Il me révoquera !

– Et je serai contente ! oui, contente d'échapper ! On aura nos âmes bien à nous, bien en paix. Vois-tu, je sais mon catéchisme. Ma mère le savait. C'était une femme qui rendait heureuse sa maison. Mon petit Quirin le facteur, il ne faudra pas hésiter ; tu leur répondras, à ces brigands-là : « Jamais vous ne m'aurez ! Je suis de la Lorraine, et ma femme est Marguerite, qui a le cœur comme celui de sa mère !… »

L'homme caressa la main qui cousait.

– Je ne te contredis point pour le plaisir. Tu es bonne de

conseil, oui, d'ordinaire. Cependant, tu quitterais Condé ? Je quitterais ma place ? Où irions-nous ?

Elle se troubla, un petit moment. Elle n'avait jamais pensé à cela. Où était la sauve ? D'instinct, sans réfléchir, elle répondit :

– En France.

L'homme la trouva bien déraisonnable. Elle reprit, les paupières fermées :

– Comme la Lorraine va souffrir ! C'est sa vocation, de souffrir !

– Oui, femme, on le dirait.

– Par ceux qu'elle n'aime pas, même par ceux qu'elle aime.

– Que leur avons-nous fait, aux Français ?

D'autres qu'elle n'eussent point répondu. Mais elle avait l'esprit prompt, formé aux pensées nobles par les petites Sœurs de Peltre, ses maîtresses de jadis. Elle dit :

– Nous avons sur nous le signe de la contradiction…

– Lequel ?

– Le signe béni.

– La croix, tu veux dire ?

– Oui, la croix de Lorraine à deux branches. C'est aussi de quoi espérer.

Elle se remit à travailler, plus vite, plus vite. Les anges de la nuit présentèrent à Dieu les mots de cette femme et de cet homme. Les saints de France s'y reconnurent.

Longue, longue nuit. Jacques Baltus ne dormit guère, épuisé par les émotions de la veille, et par celle qui, en lui, d'instant en instant, grandissait, car il avait résolu de dire à Marie, dès que le jour serait levé, le secret jusque-là bien gardé : les fiançailles d'Orane.

Les volets fermés laissent passer un peu de la lueur lunaire. Une lame fine entame les ténèbres. Elle est faible, elle ne

traverse pas toute la chambre, car la tapisserie de papier à fleurs, en face, ne reçoit aucun reflet ; la glace posée au-dessus de la commode reste morte. Marie dort, paisible, sans rêve, tournée du côté du gros mur qui sépare la chambre du jardin. Que va-t-elle penser de cette nouvelle, où tant d'avenir est enfermé ?

Très lentement, la nuit est devenue complète dans la chambre. Même en penchant la tête hors du lit, et en regardant la place où doit être la fenêtre, on n'aperçoit plus aucune clarté, même légère. Ténèbres au dehors, ténèbres aussi dans l'âme. Baltus repasse en esprit les années de mariage avec celle qui dort là. Ce calme sommeil lui rappelle la créature équilibrée, raisonnable, appliquée, que fut Marie jusqu'à la grande douleur d'avril 1918. Orane doit tenir d'elle cet esprit de décision. Si cette pauvre Marie-au-pain, volonté moins sûre à présent, mais demeurée puissante, s'oppose au mariage d'Orane, ce sera un terrible obstacle. Et, même si elle ne s'y oppose pas, la surprise, l'émotion peuvent lui faire beaucoup de mal… Moins cependant que la menace d'éloignement, et la belle illusion détruite : le retour de l'enfant à la maison maternelle…

Les heures s'écoulent. Une ligne de pâleur laiteuse sépare le volet de la muraille. Elle se fait plus claire ; un arc de rayons d'or se dessine au sommet de la glace : c'est le jour ! Il est commencé pour les bêtes ; l'ombre d'une aile a effacé les rayons sur la glace, ils ont reparu aussitôt, puis disparu, puis reparu encore : passage de corneilles, branchées, la nuit, dans les sapins du Warndt, et volant à l'aurore, pour se répandre et picorer dans les prairies mouillées. Un peu de temps encore, et on entendra rouler et cahoter les longs chariots de Condé. Que vont être, pour l'école, pour Baltus, pour Marie dont le sommeil est encore si paisible, les heures que voici appelées à la vie ?

Il sortit du lit avec précaution, commença de s'habiller, ouvrit la fenêtre, poussa les volets sans les faire crier sur leurs gonds, et revint près du lit. Sa femme s'était retournée, mais non pas éveillée. Dans l'ombre des rideaux, les mains posées sur la poitrine et se touchant par la pointe, les paupières baissées, –

les longs cils de sa jeunesse leur faisaient encore une frange brune et relevée au bout, – elle était dans cette torpeur que l'âme va dominer, l'âme à demi consciente déjà de la fin de la nuit.

– Marie ?

Elle ouvrit les yeux, elle le vit au bord du lit, penché un peu. La voix qu'elle entendait, plus mesurée que de coutume, et l'expression de ce visage où l'inquiétude apparaissait, mêlée au vieil amour fidèle, l'éveillèrent tout à fait. Elle se redressa brusquement.

– Qu'y a-t-il, Jacques ? Un malheur ?

Il lui prit les mains.

– Non, Marie, une joie.

– Il est là ?

– Pas encore… Le jour viendra, j'espère. Aujourd'hui, j'ai à te parler d'Orane…

Marie Baltus dégagea ses mains, tendit les bras à son mari, l'attira, et, tout près, demanda :

– Qui est-ce ?

Elle avait deviné. Il ne voulut pas tout dire à la fois. Il fallait l'habituer. Le faible cœur battait sous la chemise.

– Femme, elle est belle, ta fille Orane.

– Oui, son moment est venu. Je le pense en la voyant, tous les jours : elle est sur l'espalier. Comment s'appelle-t-il, celui-là qui la veut cueillir ?

– Un très brave homme.

– Oh ! dépêche-toi, Jacques ; apprends-moi le nom, et les choses qui se sont dites : j'aurais dû les savoir déjà… Il est d'ici ? il est jeune ? il travaille ?

Baltus, pour la mieux voir, s'écarta.

– Non, ne t'écarte pas, reste, reste…

– Je veux voir si tu es heureuse ?

– Alors, contemple.

Les deux mains pâles retombèrent sur le drap. La joie est une lumière : elle éclairait le visage de Marie ; elle passait dans le regard ; deux larmes coulaient sur les pâles joues, et, rappelée du fond du passé, les lèvres tout allongées, c'était la mère, la jeune mère qui souriait.

– Tu vois bien que je suis heureuse ? Dis le nom ?

– Mansuy.

Elle tressaillit, parce que l'image était maintenant précise, de celui qui enlèverait son enfant. Mais ce ne fut qu'un moment.

– Mansuy, de la Horgne-aux-moutons ?

– Le fort, le brave, le franc Mansuy de la Horgne, oui, Marie.

– Je me souviens à présent : il est venu nous reconduire, et même plus loin que n'avait demandé Léo. C'était pour Orane. Ils allaient devant. Dire que je n'ai pas compris ! Un autre m'occupe tout l'esprit !... Ce Mansuy ! Quel âge a-t-il ?

– Vingt-trois ans. En novembre, il a eu son congé de l'armée.

Marie Baltus, qui ne riait plus jamais, se mit à rire.

– Et il va de nouveau s'engager ! Comme je le plains ! Et toi, Jacques ?

Elle consentait ! Le son d'une âme en joie va plus vite qu'un autre ; plus finement, il perce les murailles. À peine la voix rajeunie de la mère avait sonné dans la maison, qu'Orane frappait à la porte. D'en bas, elle avait entendu rire la mère en deuil. Elle entrait, elle apercevait le père, debout, la mère, blanche dans le lit, grave à présent, avec un air de songe et de prière, comme il arrive si la joie prend toute l'âme, et devient reconnaissance.

Orane aux cils d'or n'hésita pas.

– Vous savez tout !

– Oui, bien-aimée !

– Oh ! maman, j'aurais voulu ne vous rien cacher !...

Elles s'embrassèrent. Elles demeurèrent embrassées un peu de temps, se disant de pauvres mots inutiles, car leurs cœurs se touchaient, et leurs âmes se parlaient. Quand Orane se fut redressée, elle comprit qu'elle devait rester là, immobile, parce que sa mère la regardait, non plus comme l'enfant, ni la compagne, ni l'aide du ménage, ni la gaieté de la maison : mais comme l'être marqué d'un signe nouveau. Elle devinait les mots de cette pensée muette : « Tu es belle, Orane ma fille, fiancée de Mansuy ; il me semble que je ne t'ai pas regardée assez, car tu es une joie vivante ; je ne t'ai regardée ainsi qu'au jour de ta naissance, quand tu fus mise dans mes bras, si petite, toute rose, et déjà un petit duvet blond voletait à mon souffle, sur ta tête bien faite. Promise, mon Orane ! Les noces vont venir bientôt, et les enfants de la Horgne saboteront dans l'escalier, et lèveront leur bonnet : « Bonjour, grand'mère ! »

Marie dit :

– Quand seront les noces ?

– Quand vous voudrez, et c'est l'oncle Léo qui veut qu'on danse à la Horgne ; il invitera toutes les fermes...

– Oui, ce sera bien... Vous ne m'avez pas consultée parce que mon esprit est faible, à ce que vous croyez... Je ne vous en veux pas. Vous avez dû bien choisir, ton père et toi. Je le connais à peine, ton Mansuy, Orane ! Est-ce depuis longtemps que vous vous êtes accordés ?

– Trois mois, maman.

– Trois mois de ton bonheur que je n'ai pas vécus !

La jeune fille hésita une seconde, et dit :

– À présent que vous savez tout...

Puis elle s'arrêta.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Que vous veniez bientôt, avec mon père et moi.

– Où donc ?

– Voir l'oncle, et Mansuy, à la Horgne…

L'ombre de la déraison passa sur le visage de la femme. Marie effaça, d'un geste de la main, les mots qui la tentaient.

– Non, je n'irai pas avec vous ! J'ai d'autres visites à faire d'abord. Lui, le petit, il n'a que moi. Moi seule, je le nourris. Moi seule, je puis lui apprendre que sa sœur est fiancée. Il a déjà lu mes lettres. Quand il aura lu celle où j'écrirai : « Rentre vite, Orane va se marier, elle attend son frère Nicolas, pour décider le jour des noces », ne le pensez-vous pas, toi, mon mari, toi, ma fille, il laissera tous les scrupules qui le tiennent encore loin de nous ; il se hâtera ; nous l'entendrons ; nous le verrons, et alors…

Marie-au-pain pleurait. Le nuage s'était reformé où vivait son esprit. Et pourtant, consciente de la peine qu'elle faisait à ces deux êtres chers, qui s'étaient approchés de son lit, elle ajouta :

– J'irai plus tard. Tu peux promettre, Orane, que j'aurai de l'amitié pour lui. Ton mari ! Ton mari !

Elle s'efforça de sourire.

– Je ne sais seulement pas la voix qu'il a !

– En effet, il parle peu, maman.

– Sauf à toi, je parie ?

– C'est que nous n'avons plus peur l'un de l'autre. Il faut bien, quand on va vivre ensemble. Il me raconte tout. Il veut toujours que je reste… Tenez, la prochaine fois que vous monterez à la Horgne, ou qu'il trouvera une autre occasion, je lui dirai de vous parler…

Le grand jour emplissait la chambre. Les trois cœurs qui s'aimaient n'avaient pas encore retrouvé la paix.

X

LA FIN DE LA FENAISON

Ils étaient las de remuer le foin, de le soulever au bout des fourches, de le charger sur la charrette, las de la chaleur que la terre dénudée leur soufflait au visage, et dont ne les garantissaient ni les chapeaux de paille des hommes, ni les hâlettes des femmes. Ils ne se reposaient guère, cependant : ni Léo, le maître, aussi large qu'un muid, vêtu d'une chemise toute fumante de sueur et d'un vieux pantalon de velours brun, aminci par l'usage et devenu vêtement d'été ; ni la vachère qui aidait les hommes dans les grands travaux ; ni la petite rousselle venue du Nassau, à la fenaison de la Horgne ; ni surtout Mansuy, tête nue, le col de sa chemise ouvert, les manches relevées, opiniâtre et passionné garçon, que la vue du travail à faire excitait. La vieille Glossinde avait seule le droit de se reposer. Elle en usait, ayant moins de force qu'elle n'avait de courage. Mais ses pauses ne duraient guère. Son cœur lui répétait : « Aidons, aidons ! » Elle avait passé toute sa vie à aider. Le long chariot, aux deux tiers plein, attendait au bas du pré, car, partout ailleurs, le sol était si fortement en pente, que les deux meilleurs chevaux de la Horgne, *Bayard* et *la Belotte,* n'auraient pu y amener la voiture et la charge. On commençait à voir les pigeons et les tourterelles, les premiers des couche-tôt, se lever du milieu des luzernes et des seigles, et gagner les forêts. Le soleil incliné faisait sortir de l'ombre le tronc des arbres : à la lisière du massif de la Houve, là-bas, sombre sur la colline, luisait une colonnade fauve.

– Qu'as-tu donc, ma vieille Glossinde, à guigner, comme tu fais, du côté du chemin de la vallée ?

C'était maître Léo Baltus qui parlait ainsi, plus qu'à moitié caché sous les retombées d'un meulon de foin, qu'au bout de sa fourche d'acier il portait au chariot. Elle répondit :

– Je vois votre nièce Orane qui vient à nous.

Encore une minute, et elle parut, en effet, la souple, la fine, l'heureuse, qui n'avait à porter que sa nouvelle. Mansuy, du milieu du pré, l'avait aperçue, et, courant, tout couvert de son faix d'herbe, lui aussi, il jeta sa fourchée au sommet du chariot, et, derrière la jument de tête, il rencontra Orane, toute pâle malgré la longue marche. Il boutonnait son col pour faire un peu de toilette, car celle qu'il aimait l'intimidait encore.

– Ne crains rien, dit la jeune fille, il y a du nouveau : maman sait que nous causons, elle sait que je suis ici, en ce moment.

– Qui le lui a dit ?

– Mon père, ce matin ; j'étais là : elle a pleuré, elle veut bien ! Embrasse-moi !

Ils s'embrassèrent, une fois, deux fois, un peu longuement, si bien que Léo Baltus, qui, de loin, veillait, cria, en haut du pré :

– Eh ! là-bas ! Mansuy, Orane, si vous montiez, au lieu de vous chérir comme ça, devant le monde !

En riant, l'un à côté de l'autre, Mansuy tenant sa fourche sur l'épaule, Orane contant la belle histoire, ils montèrent.

En haut du pré, le maître de la Horgne les attendait, bien planté sur l'herbe tondue, et les femmes regardaient les fiancés monter vers le seigneur rustique. La petite rousselle du Nassau les suivait d'un œil suprêmement curieux ; la vachère avait envie de rire ou de pleurer, on ne pouvait savoir ; la vieille servante, toute seule, admirait sans imagination et sans retour sur soi-même, Orane, son enfant, qui traversait la grand'prée dans la gloire de six heures. Il était trop bon commandant, Léo Baltus, pour perdre le temps en paroles. Dès qu'Orane,

s’arrêtant sur la pente, près de lui, un peu plus bas, lui eut dit la nouvelle, il n’en marqua ni mécontentement, ni joie.

– Ce n’est pas en fanant le foin qu’on peut causer de ces affaires-là, espèce de cigale ! s’écria-t-il. Finissons vite ! Tu monteras, avec Mansuy, sur la dernière charretée, et c’est à la Horgne que je te parlerai.

Le vieux maître savait qu’un mot de lui relevait les courages mieux qu’une lampée de vin. En peu d’instants, les hommes, les femmes, y compris Orane, râtelant les meulons, les piquant au bout des fourches et courant sur la pente, eurent fait la longue charrette toute pleine et débordante de foin. Mansuy, accoutumé à la gymnastique des champs, mit un pied sur le moyeu de la roue, l’autre sur le fer, grimpa sur les montants de bois qui épaulaient la charge, se hissa sur le faîte et y planta sa fourche, qu’il coiffa de son chapeau, afin que les travailleurs, disséminés dans la plaine, pussent voir que c’était là un char de triomphe. Il se pencha, donna la main à Orane, qui fut vite près de lui. Puis, sur le toit branlant, ils s’assirent. Mansuy, dans sa main gauche, prit les rênes de l’attelage ; de son bras droit, il entoura la taille de sa fiancée blonde, et « Hue… Hue !… » la charrette s’ébranla, roula, tangua, tourna au bout du pré, et s’engagea dans le chemin, pour gagner la route de Carling à Sarrelouis, tandis que les travailleurs des domaines voisins, disséminés dans la plaine, songeaient : « Ils ont fini les foins, à la Horgne-aux-moutons, voici le char couronné qui s’en va ! »

Les domestiques, plus vite que les fiancés, furent de retour à la ferme, car ils n’avaient que la pente à remonter, et, au delà, c’était la cour de la Horgne, avec sa frontière de vieux arbres fruitiers fatigués. Maître Léo, lui, suivit la charrette, de loin, parce qu’il voulait voir ce que promettaient deux champs qu’il avait, le long de la route, l’un de froment, l’autre d’avoine. Il avait remis sa veste ; la fatigue le rendait plus lent que de coutume ; il marchait à pas comptés, regardant, devant lui, les deux larges bandes de terre où les épis encore verts, mais partout dégagés et pleins, commençaient de mûrir dans le soir immobile. Quand il eut passé la haie du chemin, pauvre haie

basse et trouée, et qu'il pénétra dans le premier champ, le maître de la Horgne leva son chapeau. C'était son habitude de saluer son froment. À ceux qui s'en étonnaient, autrefois, il avait répondu : « Mon père faisait ainsi. Je salue mon blé : le blé est noble ; c'est de là que vient l'hostie. » Il s'avança de quelques pas dans une rigole tracée par la charrue, et les tiges, écartées en gerbes par le gros corps de l'homme, faisaient, autour de lui, un murmure de moisson froissée. Belle espérance à perte de vue : pas une mauvaise herbe, pas de rouille sur les feuilles, pas un arpent de blé plus maigre que l'autre, ou versé par le vent ! Léo prit un des épis, le pesa dans sa main épaisse et savante, l'égrena, et, ayant compté les grains, les mit dans la poche de sa veste. Un peu plus loin, il prit de même un épi d'avoine, à la lisière, et, tenant entre deux doigts ce petit arbre épanoui, dont chaque branche fine portait un lourd pendentif et pliait sous le poids, il sourit à la promesse déjà sûre. Car la tige était blonde, et les écailles des graines commençaient de s'entrouvrir.

Lorsqu'il eut, par le chemin, puis, par la charroyère, monté jusqu'à la Horgne, tout était revenu à l'état habituel : la rousselle avait regagné le Nassau, la vachère son étable, Glossinde les chambres ; Mansuy achevait de décharger la charrette, arrêtée et dételée près du mur, au-dessous de la lucarne du grenier.

– Viens ? dit le maître.

Ils entrèrent dans la cuisine. Orane les attendait.

– Mettez-vous sur le banc, là, devant moi, mes enfants, que je vous voie !

C'était la première fois qu'il disait ce mot-là au pluriel, et faisait un tel honneur à Mansuy Domangin. Ils s'assirent, elle et lui, sérieux, un peu émus. Leurs épaules se touchaient. Et le chef de la Horgne était devant eux, de l'autre côté de la table, les bras croisés, et il regardait ce blond Mansuy, et cette sœur de Nicolas, cette fille de Jacques Baltus, en qui la race n'avait point eu de diminution.

– Mansuy, dit-il, tu m'as fait de la peine, voilà trois ou quatre mois. Tu ne savais pas trop si tu devais rester dans ma ferme. Tu parlais de devenir forestier, garde forestier… Quelle misère ! Je t'ai mal jugé ce jour-là. Est-ce que ça tient toujours ?

– Non, répondit vivement Orane ; il a renoncé ; il ne faut pas vous moquer de lui, oncle Léo ; il avait le goût de l'uniforme, et puis, il voulait faire de l'ordre : c'était bien.

– C'est mieux de rester ici, petite ! Faiseur d'ordre ! est-ce que je n'en suis pas un, moi, qui commande la Horgne ?… Allons, je suis content qu'il n'ait plus cette idée-là, et je crois que tu l'as aidé à ne plus l'avoir…

– Nous sommes décidés : il ne vous quitte pas, et moi, je viens avec lui.

Les fiancés, à ce mot-là, virent que le visage du Romain perdait quelques-unes de ses rides, et qu'il devenait pareil à celui d'un vieux père, que rajeunit d'avance la joie qu'il va donner.

– Orane, tu te souviens du jour où tu m'as appris tes accordailles ? Je t'ai répondu : « Tes noces dépendent de moi. Je ne veux pas que la noce d'Orane Baltus et de Mansuy se fasse ailleurs qu'à la Horgne-aux-moutons ; il faut se marier sur le domaine où on vivra ; j'inviterai tous les chefs de ferme, mes voisins, depuis la Houve jusqu'à la Brûlée ; je n'épargnerai pas mon bien, pour cette fête-là ; toutes mes barriques de cidre et de vin seront mises en perce ; on dansera dans ma salle, dans ma cour, dans mon aire à battre : mais il faut que vous attendiez une belle récolte… »

Léo Baltus mit la main dans la poche de sa veste, et jeta, sur la table, les grains d'avoine et de froment.

– Va donc, à présent, annoncer que tu pourras te marier quand ce blé-là sera rentré dans mon grenier. Ton heure est venue ! La récolte va être belle !

Mansuy, à son tour, avait pris les grains de blé dans sa main, et il disait :

– Oui, on peut le croire : ça sera une belle récolte d'avoine et de froment.

Le vieux chef de la ferme regarda de nouveau, l'un après l'autre, Mansuy et Orane.

– Vous faites bien la paire, dit-il. Ma Horgne ne dépérira pas entre vos mains, après moi…

Et ils étaient si émus, les uns et les autres, qu'ils se serrèrent les mains, comme s'ils n'avaient plus rien à se dire, et qu'ils se séparèrent presque aussitôt, Orane se hâtant de retourner à Condé-la-Croix, où le père et la mère devaient s'approcher des fenêtres, et songer : « Voici la nuit presque faite, et l'enfant n'est pas revenue ! »

XI

LE LENDEMAIN DE LA JOIE

Le lendemain, qui était un jeudi, il fut convenu que les fiancés « iraient aux habits », c'est-à-dire acheter les cadeaux de noce, dans la ville de Boulay.

De bonne heure, Jacques Baltus et Orane quittaient l'école de Condé. À la porte se trouvait une automobile, empruntée à un commerçant du bourg. Au moment où Jacques sortait de la maison, sa femme, l'ayant laissé descendre les marches, disait, debout sur le seuil :

– Au revoir, mes bien-aimés !

Ces deux mots-là firent se détourner l'instituteur et sa fille, déjà montés dans l'automobile. Jacques Baltus se pencha :

– Tu devrais venir avec nous !

Marie-au-pain hocha la tête :

– Que penserait-il, le pauvre petit, quand il va venir, si je n'étais pas ici, ou bien à sa recherche ?

L'automobile descendit aussitôt la pente, et, au bas de la place, tourna à droite. À la sortie du bourg, Mansuy attendait, vêtu d'un complet brun, son bâton à la main, et la moustache relevée. Il prit place à l'arrière, près d'Orane. C'étaient trois heureux qui partaient. Après le long village de Creutzwald, ils entrèrent dans l'immense forêt de la Houve, sapins d'abord, puis chênes, et ormes, et bouleaux. La brume dormait encore, dans les creux ; le soleil ne touchait que les hautes frondaisons ;

ni lui, ni le vent léger, n'avaient chassé encore le parfum de la nuit amassé sous les arbres, parfum des aiguilles résineuses, parfum des mousses et des fougères. La route était presque déserte. La voiture, dans la longue traversée des massifs sans clairières, croisa seulement deux de ces chars automobiles qui, de tous les points de l'horizon, amènent des ouvriers aux mines de la Houve. Puis, brusquement, la forêt s'ouvrit sur la lumière des champs. Les seigles, les avoines, les trèfles, les guérets nouvellement remués, buvaient le jour limpide et l'air irrespiré. Toute la campagne était dehors, occupée aux travaux des longs jours d'été. On eût dit que les gens devinaient le bonheur au passage. Beaucoup, même de loin, touchaient le bord de leur chapeau, ou faisaient signe avec la main. Dans ce matin pur, les choses étaient une caresse pour l'âme, et lui disaient : « Bénis ! » Quelques villages : des enfants par gerbes devant les maisons ; des mères qui rappellent, perdrix effarouchées : « Rangez-vous donc ! » des fuchsias au bord des fenêtres ; des fumiers, bien dressés en rectangles, et le coq, au soleil, perché sur un tas d'or. « Le temps ne durait à personne », pas même à Jacques Baltus, qui oubliait le maire de Condé, les soucis de la classe, ceux plus graves du ménage, et les menaces de Paris, pour ne penser qu'à ces deux enfants amoureux, et aux rires de jeunesse emportés par le vent.

On fut bientôt rendu à la gare de Boulay, au commencement de cette longue rue, tige unique, au bout de laquelle il y a une place, et tout un gros dahlia de maisons et de rues autour d'un vieil hôtel de ville. On ne trouve guère, sur nos frontières, de petite ville plus française que celle-là. Les maisons, presque toutes, ont une modeste figure de France ; quelques-unes, les aïeules, portent la coiffure à la Mansart ; beaucoup ont des fenêtres Louis XV ; l'hôtel de ville est de 1770, l'église de 1780. Mais ce qu'il a de mieux accordé à notre civilisation, à nos coutumes, à nos goûts, à nos amours, ce Boulay d'extrême Moselle, c'est le cœur de ses habitants. Les Allemands, pendant l'interrègne, ne l'ont point gagné, ni changé. Ils appelaient Boulay : « un nid de Français ». Jacques Baltus avait un ami

commerçant, établi sur la place de la République. Quand il lui eut rendu visite, et qu'on eut goûté les macarons fameux et le vin blanc du pays, ce furent les jeunes gens qui traversèrent les premiers la place, l'un près de l'autre ; le père suivait. Mansuy, chez le bijoutier, acheta l'alliance d'Orane, et Orane l'alliance de Mansuy. Chez le marchand d'étoffes, le fiancé offrit à sa fiancée le coupon de belle soie noire, dans lequel serait taillée la robe de mariage ; la fiancée offrit la cravate, et la chemise de fine toile. On retraversa la place, pour choisir, chez le libraire, – c'était l'un des deux amis de Jacques, l'autre était M. Koune, le maire de la ville, – les deux paroissiens reliés en beau maroquin, et dorés sur tranche, et riches de signets de soie. Il était de bonne heure encore, lorsque ces présents d'usage, et plusieurs autres, eurent été serrés dans le coffre de la voiture, qu'on avait arrêtée devant la porte de M. Steinger, le libraire. Jacques Baltus, qui connaissait à merveille son chef-lieu, proposa à sa fille et à Mansuy de « faire un tour de vieille ville », de voir la mairie, et l'église, les restes des remparts, la rue des Arquebusiers, la rue du Pressoir, celle du Four banal, celle du Chaudron, la place du Couvent, où habitèrent, jusqu'à la Révolution, des bénédictins irlandais, la place de la Vendée où des femmes de Boulay, pendant la Terreur, mirent en fuite de mauvais gars qui commençaient à brûler les ornements sacrés et un crucifix de bois. Orane regarda son père, qui s'apprêtait à remettre en marche l'automobile.

– Si vous voulez nous faire plaisir ? dit-elle…

– Je suis venu pour cela…

– Vous nous conduirez à Bérus, où est le tombeau de ma patronne, et nous déjeunerons chez Johann Haas Kaas.

– Tu le connais ?

– Non : je voudrais montrer à Mansuy des choses qu'on voit de là.

Il savait que cette fille, plus ardente que lui-même, ne parlait jamais à l'étourdie. Sans comprendre bien ce qu'elle voulait, songeuse aux longs projets, il accepta. Rentrer quelques heures

plus tard à Condé, qu'importait, ce jour-là ?

Les voyageurs remontèrent dans la voiture, qui, sortant de la ville, prit une route vers l'Est. On suivit les vallées, quelquefois dans les bois, plus souvent parmi les terres cultivées, ou les prés de la Wéyère. Il faisait chaud. Juin était tout au travail de mûrir les épis. Après Merten, on entra dans la Sarre : les voyageurs aperçurent un paysage étendu, couleur d'herbe, vers la droite, et, de l'autre côté, tout près, un massif escarpé et boisé. On tourna la hauteur en traversant Bisten. Deux minutes plus tard, un haut éperon apparaissait, cap avancé dans la plaine de Sarrelouis.

– Bérus ! dit Orane. Si vous pouvez, le père, arrêtez-vous quelquefois sur la pente ; c'est si beau !

La pente était rude ; on montait parmi des vergers qui, tout du long, couvraient le flanc de la falaise, et au sommet, demi-cachés par les buissons, les têtes d'arbres, les bouts de haie, des maisons dormaient en longue file. Une seule rue. Jacques Baltus eut vite fait d'amener l'automobile jusqu'au bourg de Bérus, haut porté par sa roche dans la lumière, et il rangea la voiture à l'ombre des murs de l'église.

La jeune fille et son fiancé prièrent un moment devant l'autel, puis devant la statue de la patronne de la frontière lorraine, qui est près de l'autel. Mansuy, ayant examiné avec attention le médaillon encastré dans le socle, et où la sainte est représentée tenant la croix, vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu, et la tête couverte d'un voile blanc, dit gravement :

– Tu lui ressembles !

Orane répondit en riant :

– Elle était fille de roi !

– Eh bien ! ça se trouve encore ! dit-il.

Et, comme il disait cela en français, il ne s'expliqua pas davantage.

Dehors, ils retrouvèrent Jacques Baltus. Les dernières maisons du village n'étaient pas loin. On laissa l'automobile à la garde de dix petits Sarrois qui l'admiraient. Les trois voyageurs prirent un sentier et, sous les branches des pruniers et des pommiers, gagnèrent l'auberge qu'avait désignée Orane. Tandis que l'instituteur entrait dans la maison, et faisait mettre le couvert, Orane et Mansuy traversaient le jardin, où, le dimanche, des pèlerins et des promeneurs, de toute la plaine visible de la Sarre, viennent faire de longues beuveries et fumeries. À cette heure-là, et ce jour-là, on n'y voyait personne. Les tables de bois blanc, disposées avec ordre, occupaient presque toute la largeur du rocher. Des brassées de genêts secs, étendues sur des fils de fer, à trois mètres au-dessus du sol, faisaient de l'ombre, par places. Mais, l'espace se resserrant, entre les deux murailles à pic de l'éperon, il avait bien fallu laisser l'extrême pointe aux pierres et aux buissons de ronces. Là, sur un bloc de roche, Orane et Mansuy montèrent, et se tinrent debout, se donnant la main.

– Regarde ! dit la jeune fille. Tu es venu ici deux fois, peut-être ?

– Une fois, en septembre, pour le grand pèlerinage du troisième dimanche, et il y a longtemps.

– Moi, je suis une habituée de Bérus, à cause de mon nom, tu comprends. Et puis, notre père nous menait à Bérus, chaque année, au temps des Allemands. Tu vas voir pourquoi.

– Je devine !

– Non, tu ne peux pas deviner pourquoi j'ai voulu venir. Regarde bien !

Au-dessous d'eux, jusqu'à l'extrême horizon, c'était la plaine d'un vert tendre et mouillé, où les villages nombreux, se suivant comme grains de chapelet, formaient des taches d'un rose éteint : puits de mines avec les corons, habitations ouvrières, ateliers de métallurgie, que la fumée couvrait, mais humblement, au bas d'un ciel immense. L'herbe et les moissons vertes gardaient leur seigneurie dans le paysage sarrois. Et puis,

çà et là, si loin parfois que les yeux ne pouvaient estimer la distance, on apercevait un massif de brume dont les bords, aux deux extrémités, tombaient droit sur la plaine, et qui la bleuissait. Et c'était, parmi les prairies, les seigles, les avoines, et plus haut que les toits des villages, une futaie antique, épargnée, détachée des forêts qui couvrent, au delà, les collines.

– Tout cela, Mansuy, fut à la France avant 1815. Le savais-tu ?

– On me l'avait dit.

– Tout cela peut nous revenir.

– Oui, je sais.

– Nous cultiverons une des fermes les plus proches de la Sarre. Tu commanderas tes chevaux ; et les bûcherons, dans les bois de la Sarre, pourront dire : « C'est monsieur Mansuy, de la Horgne. »

– « Celui qui a épousé une Baltus. »

– Eh ! oui, et tu iras quelquefois à Sarrelouis ou ailleurs. Il faut donc que je t'apprenne, mon Mansuy, que nos officiers et soldats d'autrefois avaient laissé, dans les bons cœurs de plusieurs villes d'ici, un goût de la France. La Horgne, vois-tu, c'est comme la dernière motte de notre pays ; il faut connaître les mottes voisines.

Elle était fière, cette fille de Lorraine, de confier ainsi le secret de son âme à l'homme qu'elle aimait. L'or des belles rayées de juin était sur son visage. Pas un bruit ne montait vers eux. Mansuy éprouvait pour elle une admiration qui grandissait son amour et qu'elle devinait. Elle reprit, désignant de la main une région vers la droite :

– Là, ce village a nom Picard. As-tu demandé pourquoi ?

– Non.

– En souvenir du régiment de Royal Picard, qui était de chez nous. Là-bas, en face, pas très loin, tu vois la petite ville rose ? C'est Bourg-Dauphin. Encore un nom de notre royauté ! Comme

elle en a des filleuls dans la Sarre, la France d'autrefois ! Regarde encore plus loin, Mansuy, la ville, tout devant nous, qu'est-ce que c'est ?

– Sarrelouis.

– Ce Louis-là, on le connaît par toute la terre. Oui, tu sais cela. Mais j'ai appris de mon père des choses qui me passionnent, parce que je suis Française, comme tous les Baltus, comme tu l'es toi-même. Il disait, à table, regardant Nicolas, et moi aussi : « Sarrelouis, fortifiée par Vauban, jamais prise par fait de guerre : 1792 ! 1814 ! 1815 ! trois bombardements, des morts, des incendies, point de reddition. Il a fallu la force des traités, pour qu'elle fût prise. Entre ces deux dates extrêmes, que je vous indique, en vingt-trois ans, elle a compté, dans les armées françaises, plus de quatre cents gradés »… C'est pour te dire ces choses-là que je suis venue ici !

– Quatre cents ! dit Mansuy, et c'est grand comme la main ! Es-tu sûre ?

– Oui ; je sais encore les chiffres ; je les avais appris comme un *pater,* avec Nicolas le blond, et nous les récitions. Attends : Ney, maréchal de France, douze généraux, neuf colonels, soixante-neuf capitaines, quatre-vingt-douze lieutenants ou sous-lieutenants ; des sous-officiers, plus de deux cents ! Et ce n'étaient pas des conscrits, mon Mansuy : c'étaient des volontaires, des engagés…

– Chic !

– Tu vois bien que tu sais le français : les mots d'argot te montent du cœur aux lèvres !

– Plus vite que les autres !

– Écoute encore : une seule famille, du nom de Sellier, – si nous n'étions pas en équilibre, tu pourrais lever ton chapeau, – a donné, dans ces temps-là, à la France, sept officiers de cuirassiers, tous sept décorés, tous sept tués à l'ennemi. Ils n'étaient, vois-tu bien, qu'à dix lieues de Metz : le vent portait.

– Dis encore des noms de famille : j'en connais peut-être.

Orane leva les yeux vers le bleu du ciel, comme si les noms avaient été écrits là-haut.

– Les Ganal…

Elle se tut.

– Les Hautz, dit une voix, derrière elle et en bas.

C'était le père, qui était revenu.

– Les Hermann, reprit Orane.

– Les Tellinges.

Baltus ajouta :

– La frange du pays a toujours été belle de ce côté… Allons, mes petits, descendez de votre rocher : la fille de Johann a mis votre couvert. Venez !

Il aida Orane à descendre dans le sentier.

Tous trois, gaiement, ils traversèrent de nouveau le jardin, et ils entrèrent dans une salle que l'aubergiste avait réservée pour eux. La demi-heure qu'ils passèrent là fut d'abord très joyeuse, paisible, et telle qu'ils disaient : « Nous n'en perdrons jamais le souvenir. » Hélas ! en parlant ainsi, ils ignoraient à quel point ils allaient avoir raison.

Vers la fin du repas, Orane proposa de téléphoner à sa mère.

– Si elle répond, je lui parlerai, dit Mansuy.

Il sortit de la salle, avec Orane, et, dans une pièce voisine, décrochant l'écouteur du téléphone, la jeune fille demanda « la communication avec Condé-la-Croix, numéro sept ». Presque tout de suite le timbre sonna.

– C'est bien à madame Jacques Baltus que je parle ? dit en riant Orane.

– À elle-même. Pourquoi n'êtes-vous pas revenus encore ? J'étais tout inquiète.

– C'est ma faute.

– Alors, je pardonne.

– Le père a bien voulu nous mener de Boulay à Bérus. Bonne journée, je vous assure. Mansuy m'a gâtée : non seulement une robe de la plus belle soie, non seulement nos livres, nos alliances, mais un bracelet d'or, que vous verrez. Dans cinquante minutes, nous serons à Condé.

– Tu es heureuse, mon Orane ?

– Tout à fait.

– Alors, moi aussi, je vais l'être. Croirais-tu…

– Dites la nouvelle ?

– Trois des pains que j'avais mis, pour lui, le long de la lisière du Warndt, ont été emportés. Quelqu'un m'a dit avoir vu un jeune homme, tout semblable à celui que j'attends, errer sur la route que vous suivrez en revenant. Regardez bien ! Ce jeune homme était vêtu pauvrement, et portait un paquet de hardes sur l'épaule. Il ne cessait d'observer de loin notre Condé, et il s'avançait, et il s'arrêtait.

– Ne vous tourmentez pas, comme vous faites, de ce que les gens vous racontent. Tenez, j'ai là, près de moi, un autre jeune homme, Mansuy, vous savez bien…

– Oh ! oui.

– Il demande la permission de causer avec vous.

– Dis-lui de parler.

Orane tendit l'écouteur à son fiancé.

– Est-ce bien vous qui parlez ? reprit la voix lointaine.

– Mais oui.

– N'est-ce pas toi, plutôt ?

Le pauvre gars ne comprit pas. Il répondit :

– Si vous voulez, moi je veux bien ; tutoyez-moi, ça me fera honneur : bonjour, maman !

Orane poussa un cri d'effroi.

– Qu’as-tu fait ? mon pauvre ami ! Donne-moi vite l’écouteur : « Maman ? maman ?… » Elle ne répond pas !… « Maman ?… »

Deux fois encore, elle essaya d’avoir une réponse, et n’en eut point. Elle se précipita hors de la pièce, et courut jusqu’à la salle où Baltus, ayant achevé de déjeuner, fumait en regardant le jardin de l’auberge.

– Vite ! Partons ! J’ai appelé au téléphone. Maman, tout à coup, a cessé de répondre. Je l’ai demandée de nouveau, et rien ne répond. Partons, je vous en supplie !

À l’autre extrémité du fil, dans la cuisine de l’école de Condé-la-Croix, Marie-au-pain, entendant la voix de Mansuy, a cru entendre la voix de son enfant. Le sang a battu violemment dans toutes les artères et les veines de son corps. Lorsque le mot lui est parvenu, « maman », elle n’a plus eu de doute : de trop de joie qu’elle a eu, le cœur lui a pâmé.

Doucement, le long du mur de sa cuisine, elle s’est étendue sur le carreau. Elle dit, tout bas, pour se rassurer elle-même : « Ce n’est rien. » Mais elle a mis les deux mains sur son cœur, qui saute trop vite. Son visage est tourné du côté de l’ombre. Une longue minute, elle demeure évanouie. Puis elle se soulève un peu, sur le coude, sans plus rien voir. Elle ouvre encore les lèvres : « Je savais bien que mon fils reviendrait, et il est revenu ! Maman ! Maman ! » Mais la tête retombe, les lèvres baisent le sol et s’y appuient. Marie-au-pain a refermé les yeux, et plus jamais ne les a rouverts.

XII

LA DÉCISION

La foule fut grande aux funérailles de Marie. De beaucoup de communes voisines, des instituteurs étaient venus, et d'autres de Metz et de plus loin encore. Mais la Lorraine de la terre, celle de l'étable et de la hache, le peuple croyant, ancien, résistant, fut remué aussi par la nouvelle de la mort de cette mère, et du deuil de Jacques Baltus. On avait su qu'un personnage officieux avait présidé une réunion d'instituteurs à Saint-Nabor, qu'il avait « prêché contre la religion », et que l'instituteur de Condé ne s'était pas laissé intimider. Aussi les hommes s'étaient rassemblés, pour voir et honorer celui qui avait été brave en temps de paix : car, dans la guerre, tout le monde ose, et cela paraît naturel.

L'histoire, la légende, la douleur, faisaient donc une gloire à ce pauvre homme, qui marchait en tête du cortège, lorsque le corps de Marie fut porté au cimetière. Les femmes disaient : « Comme il a de la peine ! Il aimait bien cette Marie ! Elle avait gardé pour lui sa tendresse de jeune femme. Voyez aussi Orane, qui va en avant de nous : les vierges des vitraux ne sont pas plus droites qu'elle, ni plus indifférentes aux regards qui les cherchent. Je vous le dis, elle est une puissance de foi, de bravoure, d'opiniâtreté, le portrait vivant de notre Lorraine, où les hommes ne sont si braves que parce que l'exemple est auprès d'eux, secret, caché, aimé. » Les hommes, entre eux, parlaient bas, et disaient des choses plus dures à entendre. Beaucoup avaient pris leur tenue de cérémonie, la redingote et

le chapeau haut de forme, qu'on nomme, sur cette frontière, la capote et le cylindre. Ils disaient : « Faudra soutenir Baltus : c'est notre homme. Nos gens de l'intérieur se sont déclarés contre nous… – Non pas tous, Dominique, n'exagère pas : ceux qui mènent. Ils ne nous connaissent pas. – Tu veux dire qu'ils ne nous connaissent plus ; cinquante ans d'absence ! – Eh bien ! ce Jacques leur a dit, à ce qu'il paraît, des paroles justes, l'autre jour, à la réunion des régents. – Oui, si tu m'en crois, nous le nommerons au conseil l'an prochain. – Ton avis n'est pas mauvais. Mais il faut que le pauvre survive à son chagrin. – Laisse faire : ces sortes d'hommes-là, on les croit abattus : on les touche, ils sont debout ! »

Dans le cortège, on voyait aussi, formant un groupe serré, des mineurs polonais des mines de la Houve. Peut-être leurs enfants avaient-ils été instruits par Baltus. Mais ces hauts gaillards au poil fauve, et aux pommettes écartées, étaient venus là, surtout, comme témoins religieux, attirés par la pitié. Ils se tinrent un peu à l'écart, lorsque, les prières dites, au cimetière, les paroissiens de Condé-la-Croix, les amis de l'instituteur et les amies de Marie, se pressèrent, chacun cherchant à passer devant l'autre, afin d'asperger le cercueil d'eau bénite et de retrouver au plus vite la maison, le travail, la vie ordinaire où l'on gagne. Les mineurs de Pologne se présentèrent les derniers. De loin, ils virent qu'un groupe nombreux, de ceux-là qui avaient déjà donné l'eau bénite, s'était formé autour de la croix élevée au milieu du champ des morts. Était-ce un discours qui rassemblait ainsi les habitants ?

Non, la scène était presque muette, et elle fut courte. Un jeune homme, un de ces bûcherons qui travaillent dans la solitude, et ruminent longtemps leurs projets, s'était avancé, tout à coup, vers la croix. Le drapeau que Baltus avait planté là, entre deux pierres du piédestal, le jour de l'armistice, était demeuré à la même place. Combien fané, noirci par la poussière, délavé par la pluie, usé aux bords par le vent, il flottait quand même. Avant que personne eût deviné ce qu'il allait faire, le tâcheron avait saisi la hampe, avait soulevé le

drapeau, et, maintenant, il le jetait sur le socle. Savait-il bien ce qu'il faisait ? Cinquante voix grondèrent aussitôt, cinquante Lorrains accoururent et montèrent sur la marche. On eût dit que les hommes se battaient. Le profanateur se glissa parmi eux, et disparut. Puis, subitement, le silence se fit. Un homme s'emparait du drapeau, que toutes les autres mains abandonnaient aux siennes ; il le replantait au même endroit, l'enfonçait plus profondément, et disait :

– Que personne n'y touche !

Et c'était le même homme qui, naguère, avait apporté, aux morts de Condé, la nouvelle que la vieille patrie était enfin retrouvée : Jacques Baltus. Il écarta ceux qui voulaient le remercier. Il rejoignit Orane. Seul avec elle, on le vit monter, l'air accablé, sa haute taille toute courbée, vers l'école où, le lendemain, il allait reprendre son métier.

Le lendemain, il reçut la visite redoutée. La lettre qui le prévenait arriva à huit heures, l'automobile à onze. « Le bel homme », comme disaient les dames de l'enseignement, sortit lestement de la limousine, et se tint, un instant, sur la première marche du perron, tourné vers le village, regardant la place en pente, les maisons, la plaine au delà, chercheur de pittoresque dans le bourg inconnu. Puis, d'un geste aisé, il enleva le pardessus d'été qu'il avait mis à cause de la fraîcheur du matin, il le jeta sur les coussins de l'automobile, et, satisfait, dans sa jaquette grise serrée à la taille, la boutonnière ornée de la rosette sur canapé d'argent, il acheva de monter les marches du perron, et sonna à la porte de l'école communale.

Orane vint ouvrir. Il s'inclina.

– Monsieur l'instituteur public de Condé-la-Croix, s'il vous plaît ?… Ah ! pardon : mademoiselle Baltus, peut-être ?

– Oui, monsieur. Mon père vient de finir sa classe. Veuillez me suivre.

Elle marchait devant lui ; elle se sentait regardée ; et tandis qu'elle traversait ainsi la grande salle de l'école, puis le

corridor, Orane se promettait de ne pas donner, à cet ennemi de son père, l'occasion de causer avec une petite Lorraine de Condé. Arrivée devant le cabinet de travail de Baltus, elle ouvrit la porte, indiquant à l'envoyé qu'il devait entrer.

– Je vais prévenir mon père, dit-elle : il est au jardin.

Baltus bêchait un carré de légumes. Il s'était hâté, dès que les enfants avaient eu quitté l'école, de prendre sa vieille veste de travail, usée aux coudes, et perdant sa doublure par des crevés sans points d'arrêt. Il arrivait nu-tête, les mains tachées de terre et les moustaches en berne. Et cela signifiait quelque chose, que le délégué comprit très bien, lorsque Baltus entra.

– Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, prenez le fauteuil : c'est le seul de la maison.

L'instituteur désignait un fauteuil placé entre deux chaises, le long de la muraille, sous le petit crucifix de plâtre bronzé, et, lui-même, il s'asseyait en face de l'homme officiel, à la table de travail, la tête bien droite.

Non, vraiment ce n'était plus le même homme que M. Pergot avait interrogé, menacé, et intimidé finalement, après la réunion des instituteurs du canton de Saint-Nabor. La douleur avait creusé les rides du visage et marqué les plans de cette tête dure de Lorrain ; le menton avançant était devenu le trait maître du visage ; les méplats des joues n'avaient plus une once de graisse ; les tempes, bleuies, serraient le front qui paraissait plus haut ; les yeux ne cherchaient ni à plaire, ni à deviner : ils voulaient. Quoi ? les mots devaient être prêts, qui allaient formuler cette décision. L'envoyé des bureaux de Paris avait trop l'habitude de traiter avec les hommes, pour ne pas les aborder, d'ordinaire, avec le secret mépris de la force sans charité. Par exception, il soupçonnait, en ce moment, qu'il allait perdre la bataille : mais il devait la livrer ; il fallait savoir au moins comment elle serait perdue. C'est pourquoi M. Pergot, sans conviction, prit le ton patelin.

– Mon pauvre monsieur Baltus, depuis l'autre jour, vous avez eu un grand malheur…

– Celui que j'ai tant redouté.

– Je vous exprime mes bien profondes condoléances…

Rompant avec le formulaire, Baltus jeta ces mots, d'un autre ordre :

– Moi, monsieur, j'ai des excuses à vous faire.

Pergot a-t-il bien entendu ? La souplesse, à présent ? Il ressent un plaisir qui passe en éclair dans ses yeux.

– Je l'aurais parié ! Je m'étais dit, lorsque vous m'avez quitté : « Ce garçon est intelligent. Qu'il réfléchisse un jour seulement, il verra son intérêt, et nous nous comprendrons ! »

– Monsieur, je n'ai pas eu besoin de réfléchir un jour.

– Mieux encore !

– Avant même que vous eussiez annoncé, avec un luxe de précautions…

Le personnage sourit, sa barbe s'entr'ouvrit :

– Nécessaire, dit-il.

– Habile, monsieur…

– Je vous remercie…

– Oui, avant même de vous entendre exposer ce projet d'imposer à la Lorraine l'école neutre, je vous ai dit qu'à mon avis, il y avait là un grand danger.

– En toute franchise, vous l'avez déclaré, en effet.

– Un manque de parole de la France…

– Monsieur l'instituteur, vous allez trop loin…

– Une injustice.

– Je ne puis permettre ce mot-là !

– Ne vous levez pas, monsieur le délégué : pourquoi me quittez-vous avant d'avoir connu ma réponse ?

– Parce que, monsieur l'instituteur, je pense que votre deuil si récent ne vous laisse pas le sang-froid nécessaire pour

discuter des questions pareilles… Si vous voulez bien éviter les mots violents, je me rassieds.

– À la bonne heure. Mais tout est violent dans cette affaire, monsieur : violence faite aux parents, qui veulent, pour leurs enfants, l'éducation chrétienne ; violence faite aux enfants qu'on sépare de leur race ; violence aux maîtres, comme moi, je ne m'en cache pas, qui suis croyant autant que mon frère l'abbé ; violence dans les moyens, car, pour commencer, ne m'avez-vous pas menacé de me déplacer, si je ne servais pas votre politique ?…

– Celle du ministère, monsieur. Je ne retire rien. Je me borne à vous faire observer que votre premier mot, tout à l'heure, annonçait des excuses : je les attends.

– Les voici : je vous fais mes excuses, en très grande confusion, d'avoir pu vous laisser croire, par lâcheté, dans la surprise du premier moment, que j'étais capable de renier ma foi…

Le délégué leva les épaules, et dit, devenu rouge et dur de regard :

– Je ne vous ai jamais demandé cela !

– Vous n'aurez pour vous, en Lorraine, que certains des immigrés de l'enseignement, les moins heureusement choisis ! Autrefois, les indésirables venaient de l'Est.

– Et à présent, monsieur, achevez !…

– À présent, vous vous préparez à nous en envoyer de l'Ouest, qui ne seront pas moins dangereux pour la Lorraine, et contre lesquels elle se défendra.

– Fort bien !

– J'ai eu grand'honte, à la réflexion, de ne vous avoir pas dit aussi clairement ma pensée. Mais vous me menaciez de déplacement…

– Je me souviens.

– Ma femme était malade : vous le saviez…

L'homme eut un geste digne, évasif. Baltus reprit :

– Lui annoncer que nous allions quitter Condé-la-Croix, c'était la tuer. Je n'aurais pu la décider à me suivre ailleurs. Je me suis tu. Marie est morte à présent, et je me sens, hélas ! bien libre de répondre selon mes convictions…

– Vous en usez !

– J'en use ! Mais, au dernier moment, je suis sûr que j'aurais fait de même, si ma pauvre femme avait vécu : j'aurais couru le risque… En vous disant cela, je ne crois pas me vanter.

Il vit que Pergot allait lui répondre, et ne lui en laissa pas le temps. Comme beaucoup d'hommes du peuple, dans la contradiction, à un certain moment, l'ardeur de ses convictions l'empêchait d'écouter l'adversaire.

– Révoquez-moi ! Ou bien nommez-moi instituteur à cent kilomètres d'ici… Montrez votre puissance. Allons ! Décidez de mon sort !

Si bien que l'autre, blessé, demanda :

– Que feriez-vous, monsieur, si je vous faisais changer de poste ?

– Cela dépend. Si la Lorraine garde sa liberté et ses écoles chrétiennes, j'accepte d'aller où vous voudrez, dans les limites de la province. Si vous changez le régime, je refuse toute complicité…

– Monsieur !…

– Je refuse, vous dis-je, je donne ma démission, je me retire près de mon frère, à la Horgne. Dès lors, je deviens éligible, et, je vous en préviens, j'userai aussi de ce droit-là, je me présenterai aux élections municipales, et je serai maire de Condé au commencement de l'année prochaine.

– Vous avez songé à tout !

– À tout. Renseignez-vous : la population, dans la lutte pour

l'enseignement, sera tout entière avec moi !

Il n'y avait plus de distance sociale entre ces deux hommes. Baltus exprimait le fond de son être, sans plus de ménagement, résolu à vivre comme il pourrait, mais à ne point faiblir, même en paroles. Il lui semblait que la Lorraine venait, par lui, de donner sa réponse à la menace, et qu'elle le remerciait : « Bien, bien, mon Baltus ! » L'envoyé, lui, voyait clairement quel bénéfice il pourrait tirer de cette disposition d'esprit du Lorrain. Obtenir d'un homme qu'il livre la doctrine totale et le secret d'un parti, d'une province : quelle aubaine ! Au grand étonnement de Baltus, qui s'attendait à recevoir son congé, l'homme puissant avait pris un air satisfait. Il caressa, par trois fois, sa barbe, et, appuyant ses épaules au dossier du fauteuil :

– Mon cher monsieur Baltus, puisque vous êtes si bien informé de la pensée de la Lorraine, je ne serais pas fâché de vous entendre exposer ce que vous voulez, ce que veut, d'après vous, la province.

– Le respect de nos écoles confessionnelles, pas autre chose, monsieur le délégué : l'exécution d'une promesse dix fois répétée.

– Sans doute, mais je voudrais savoir quelle part quelle place, vos futurs administrés et vous-même, vous estimez que doit avoir la religion dans l'enseignement ?

– Oh ! la première ! Ou plutôt, non, comprenez bien : vous prétendez ignorer toute religion, à l'école, et nous, les Lorrains, nous voulons vivre la nôtre, là comme ailleurs. Elle n'est pas séparable de nous : elle est nous-mêmes.

– Alors, monsieur Baltus, en classe, vous parlez de Dieu tout le temps ?

– Non pas : je le suppose toujours ; je le nomme si c'est utile… Au point où nous en sommes, je n'ai pas grand'chose à ménager…

– Ni personne, sans doute ?

– Ni personne, parce qu'il s'agit du plus grand bien qui soit. Nous n'accepterons jamais que nos enfants soient élevés comme les vôtres. En les séparant de Dieu, autant que vous le pouvez, vous êtes les ennemis de chacun d'eux. Vous les diminuez ; vous tuerez le pays, si vous durez. Vos catholiques de l'intérieur sont de trop bonnes gens. Nous, ici, nous sommes sur la terre de lutte : pas d'Allemands, pas d'impies ; Français de la grande manière, voilà tout le programme. Que vous vous y preniez par la force ou par la ruse, vous ne réussirez pas. Pour vous être fidèles, nous avons supporté les deux manières de persécution pendant quarante-huit ans : s'il faut que nous la souffrions à présent de votre part, eh bien ! soit, nous vous vaincrons aussi, pour votre bien, et je sais des mamans, des mères de mes écoliers, qui ont commencé la prière quotidienne pour la conversion…

– De la République ?

– Pas précisément : des yeux bénis de la France, qui ne voient pas assez loin ! Je ne suis qu'un fils de paysans, monsieur, qu'un maître d'école de la frontière, mais j'ai mon bel honneur, et je vous répète mes excuses, de ne pas vous avoir parlé tout de suite comme je viens de faire.

Le puissant, qui écoutait ces mots-là avec une colère mal dissimulée, fit effort pour modérer sa voix et son geste. Il demanda, comme si l'entretien venait de s'ouvrir, et qu'il eût besoin d'un premier renseignement :

– Et vous dites, monsieur Baltus, qu'il y a, en Lorraine, beaucoup d'instituteurs qui vous ressemblent ?

– Beaucoup, monsieur : presque tous ceux qui sont Lorrains, et quelques autres, venus de chez vous… J'ai encore ceci à vous dire, après quoi vous pourrez rapporter à Paris notre conversation…

– Je n'y manquerai pas.

– Eh bien ! à notre avis, la France officielle se conduit, vis-à-vis de l'Alsace-Lorraine, comme un amant vis-à-vis de sa

maîtresse. Des fleurs, des rubans, des fêtes, de jolies phrases : le mépris est sous-entendu. Ce que nous voulions, nous, c'était nous mettre en ménage avec le grand pays, honnêtement, pour toujours, en respectant la loi divine.

– Fort bien ! Je vous remercie.

L'envoyé s'était tourné du côté de la fenêtre. Il eut une espèce de sourire.

– Joli jardin, monsieur l'instituteur !

Il étendit le bras, traçant dans l'air un demi-cercle :

– Et cette large campagne ! Vous êtes privilégiés, vous autres !

– Croyez-vous ?

Ne sachant trop que faire, manquant un peu de ce qui faisait la force de l'autre, l'instituteur de Condé quitta la place où il était, et vint à la fenêtre.

– Tenez, monsieur le délégué, ici les petits oignons ; là, des pommes de terre, qui viennent bien dans nos terres légères de jardin…

– Vraiment ?

– Oui, très bien, pourvu que l'année ne soit pas trop pluvieuse…

Subitement, Baltus fut pris de honte, il sentit l'indignité de cette comédie d'un moment, à laquelle il s'était prêté, et, regardant Pergot dans les yeux :

– Dites-moi, à votre tour : suis-je révoqué ?

– Nullement.

– Serai-je changé de poste ?

Un peu gêné par le regard de Baltus, l'envoyé considérait avec attention le plateau montant, qu'on apercevait entre les arbres.

– Ne vous troublez pas. Je suis venu principalement pour me

renseigner : vous m'y avez aidé. Les changements dont j'ai entretenu vos collègues et vous ne sont pas de ceux qui doivent être faits brusquement. Le gouvernement est trop sage pour ne pas se faire un allié du temps… Au revoir, monsieur Baltus, continuez d'instruire les enfants de Condé…

L'envoyé tendait la main, que Baltus serra faiblement.

Les deux hommes passèrent la porte du cabinet de travail, et suivirent le couloir. Quelqu'un marchait dans la pièce voisine.

– Vous avez une fille charmante, monsieur Baltus !

Il ne fut point répondu à cette politesse. L'automobile, auprès de l'école, attendait toujours. M. Pergot monta dans la voiture, et fit un geste d'adieu.

Dès qu'il eut entendu le meuglement bref de l'automobile qui tournait, Baltus ferma, d'une forte poussée, la porte de sa maison ; il éprouva une sorte de satisfaction à tenir, un moment, sa main appliquée sur le panneau de bois qui le séparait de la place et de l'homme. Il entra dans la cuisine, Orane courut à lui.

– Eh bien ! le père, sommes-nous condamnés ?

Il était aussi blanc de visage que le jour où, dans cette même pièce, il avait aperçu le corps inanimé de Marie-au-pain. Orane s'écarta de lui, doucement, elle joignit les mains ; elle répéta la question :

– Sommes-nous condamnés ?

Quand Baltus entendit, pour la seconde fois, la voix de celle qu'il aimait, il retrouva un peu de calme, et il dit, croisant les bras :

– Je n'ai pas eu peur. Tout m'est égal à présent. C'est lui qui a eu peur, quand je lui ai dit que je ne serais jamais contre Dieu…

– Bravo, le père !

– Il a calé, il a pateliné, il a trouvé des formules rassurantes.

Je le connais, maintenant : il est plus puissant que moi, mais il a une âme de pleutre, et moi pas !

– Que je suis contente de vous, le père !… Cela veut dire fière !

Elle souriait de jeunesse et de pitié, et aussi d'admiration. Mais lui, il s'assombrissait de nouveau.

– M'avoir parlé comme il a fait ! Je n'ai jamais eu plus de colère contre un Allemand ; pourtant, c'est un Français. J'ai été fidèle au pays, Orane !… mais je suis bien las :… compte les coups que j'ai reçus… Mon fils a été tué par les balles des Français.

– Hélas ! oui.

– Ta mère a perdu la moitié de la raison et puis la vie à cause de son enfant, et donc à cause d'eux.

– Oui.

– Ils m'ont appelé Boche !

– Oui.

– Ils menacent, à présent, ma religion, ils me traitent déjà en ennemi ; toute la Lorraine est inquiétée par eux !

Il soupira et dit encore :

– Orane, parle-moi.

Il penchait vers elle sa tête de vieil ouvrier des champs et de l'école, si las de lutter contre les deux puissances qui s'étaient succédé : l'Allemagne, la France. La jeune fille comprenait bien qu'il lui demandait conseil, qu'elle était appelée au rôle divin de la femme, enfant, sœur, épouse ou mère, qui devient, aux heures troubles, juge de la conscience de l'homme. Au fond de son âme, elle sentit une grande joie, et la plénitude de sa raison, et une sorte d'assurance qu'elle n'avait point, d'ordinaire, à ce degré.

– Le père, ce n'est pas à moi de vous conseiller, c'est à Nicolas, mon frère, dont vous parliez.

– Que veux-tu dire ?

– Il n'a jamais voulu, dans le danger, faire du mal à un seul de ces soldats qui étaient en face de lui, à Verdun. Bien sûr, il ne les aurait pas tous aimés, s'il les avait connus. Mais au-dessus d'eux, il voyait la France, qui n'a pas fait seulement du bien, à la Lorraine, et qui est douée, cependant, mieux qu'aucune nation, pour comprendre la nôtre…

– Bien, ma fille, cela est juste.

–… qui est souvent revenue de ses fautes, vous me l'avez appris, dans vos leçons d'histoire. Ce qu'elle a fait, elle le refera. Tout sera réparé. Tandis que la voisine, elle, ne se repent jamais.

– Pour ça, tu dis vrai !

– S'il faut une merveille pour ramener nos Français à Dieu et à sa gloire, ah ! le père chéri, vous me l'avez dit aussi, pour la France, Dieu n'en est pas à son premier miracle !

L'homme regarda longtemps celle qui ne doutait pas, et il répondit :

– Qui t'a instruite de ces choses-là ?

Elle se mit à rire.

– Mais, vous-même, le père ! Je viens de vous le rappeler.

– Pas comme cela, non, je n'ai jamais eu les mêmes mots que tu dis. Tu parles comme ta mère, comme mon frère Gérard : mieux que moi.

Orane redevint grave ; il ne lui resta qu'un petit sourire fier, au coin des lèvres, et elle dit :

– Alors, c'est la race qui a parlé.

Il quitta Orane pour entrer dans le cabinet de travail, où il recevait les parents, et il demeura longtemps, immobile et songeant. Il était seul, la porte fermée, devant la fenêtre. Une inquiétude nouvelle l'agitait. Il se disait : « Je suis un pauvre instituteur de village, dont le lendemain n'est guère sûr. Il me

manque beaucoup de choses pour être maire de Condé, et d’abord, la fortune. Ne plus faire mon métier, ce serait dur aussi pour moi. J’espère que je ne serai pas forcé de l’abandonner. J’ai eu raison de dire à l’envoyé, tout à l’heure, que si l’école reste ce qu’elle est, moi, j’irai où l’on m’enverra : j’accepterai la disgrâce et la séparation d’avec Orane. Qui sait ? mon départ ne tardera peut-être pas beaucoup… Je devrais expliquer aux gens de Condé, mes témoins, mes amis, ce que je pense de cette agitation qui peut grandir, et nuire à la France… Un discours ? non, je manquerais à mes habitudes, je sortirais de ma profession…

Il s’approcha de son bureau : « Je sais ce que je ferai. » Il prit une feuille de papier, écrivit quelques lignes, ratura, écrivit encore. Il n’avait pas fini ce travail, lorsque Orane ouvrit la porte.

– Avez-vous fait peu de bruit ! Venez, le père, c’est l’heure du déjeuner. L’angélus a sonné, en bas du bourg. Qu’écriviez-vous donc ?

– Mon testament.

– Oh !

– Tu verras.

XIII

LA DICTÉE

Le lendemain, les enfants qui jouaient sur la cour de récréation de Condé-la-Croix, en attendant l'heure de la classe, remarquèrent que le maître avait l'air préoccupé. D'ordinaire, notre humeur, s'ils n'en sont pas victimes, leur importe peu. Ils n'eurent point de mérite à observer que Jacques Baltus était moins gai que de coutume, ce fils de la Barisey, ce petit Laître, ce Noiron, ce Chardat et les autres, compagnons de l'équipe du jeu de balle au pied. Ils étaient avertis qu'il avait dû se passer, ou qu'il allait se passer quelque chose de grave à l'école. Cette automobile devant la porte, la veille : la destinée voyage ainsi. Un chef, et dès lors, probablement, – le peuple a cette idée, – une punition, une menace. Plusieurs mères avaient dit : « On va nous l'enlever, notre bon monsieur Baltus. Et qui viendra à sa place ? un de l'intérieur, un qui, peut-être, sera mauvais. Mes petits, je le jure : il n'aura pas votre âme. » D'autres avaient demandé : « Retiens bien ses paroles, s'il raconte quelque chose. Et s'il ne raconte rien, tâche de voir mademoiselle Orane, la jolie, tu sais bien ? – Oui, maman. – Et tu lui diras : « Mademoiselle, est-ce que vous restez ? »

Ils étaient donc sept ou huit, parmi les élèves, qui regardaient le maître au lieu de jouer, ou qui se détournaient pour le regarder, après avoir lancé la balle. L'instituteur se promenait, les mains dans ses poches, nu-tête comme à l'ordinaire, mais, contre son habitude, il ne parlait à aucun de ses élèves ; on ne l'entendait pas demander : « Eh ! Jérôme, tu

n'as plus mal aux dents ?… Ton père a-t-il rentré tous ses foins, mon petit Thierry ?… Viens ici, mon pauvre Pierre : est-ce que la maman va mieux ? » Le maître avait l'air de ne porter intérêt qu'aux nuages d'orage qui montaient, de l'est et de l'ouest, noirs d'un côté, fauves de l'autre, et ne laissant entre eux qu'un intervalle bleu, étroit, – la paix, – des deux côtés rongé.

Un coup de sifflet, et les élèves se sont mis sur deux rangs, sans un mot.

– Au pas ! dit le maître, et entrez sans bruit : gauche, droite, gauche, droite !…

La prière récitée, Jacques Baltus donne une leçon à repasser, aux plus petits de la classe.

– Pour les grands, maintenant. Cahiers de dictées ; un ! deux ! trois !

Les pupitres s'ouvrirent ensemble, se fermèrent de même et silencieusement ; au commandement de « trois ! » les grands de l'école de Condé, porte-plume en main, tête levée, étaient prêts à écrire ce que le maître allait dicter.

Jacques Baltus ne prit pas un livre ; il déplia une feuille de papier qu'il avait tirée de sa poche, et posée sur le bois de la chaire.

– Écrivez !

Les têtes se penchèrent, mais plusieurs enfants levaient les yeux, quand la voix du maître marquait un point, et ils trouvaient bien pâle le visage que le soleil touchait au front.

« Ne jugez pas un pays sur le premier homme de son peuple que vous rencontrez, ni d'après le premier journal que vous lisez, ni selon les commères, – attention ! commères, c'est un mot difficile ! – qui remplacent trop souvent le savoir par l'invention. Ne le condamnez pas parce qu'il a commis une erreur, ou deux, ou même plus. Étudiez son histoire. Voyez s'il a toujours eu des saints chez lui, car alors les pauvres y sont aimés ; s'il a encore aujourd'hui des saints parmi ses hommes et

ses femmes, car alors on peut tout espérer pour lui ; s'il ne tient pas trop à l'argent, s'il est plus facile qu'un autre à tromper par de belles paroles, car alors il y a des chances pour qu'il soit chevalier. C'est ce que nous faisons, en étudiant l'histoire de France, notre patrie retrouvée. Vous n'avez point à approuver les injustices qu'elle peut commettre, mais souvenez-vous, mes enfants, que notre esprit et celui de nos pères, c'est elle qui l'a embelli ; que le courage des nôtres l'a servie en tous lieux, et qu'on ne connaît pas de peuple qui ait si vite quitté la barbarie, et y soit moins souvent retombé. La France a besoin de sa Lorraine, comme nous avons besoin de la France. Vous l'aimerez mieux si vous la comparez. Servez-la, et elle sera meilleure encore. Quand elle se trompe de catéchisme, cette missionnaire, ce n'est jamais pour longtemps. Sa charité ne cesse point d'inventer ni d'agir. Croyez en la parole de ceux qui savent plus de choses que vous et moi. Mon frère l'abbé me disait : « Dieu veut qu'elle vive encore et qu'elle refleurisse, puisqu'il n'a préparé aucune nation pour la remplacer. »

Il s'arrêta, toucha sa poitrine, comme s'il avait eu mal, puis il dit encore :

– Vous montrerez à vos parents la dictée de ce matin. Vous leur porterez vos cahiers.

Un enfant, un des grands, leva la main :

– M'sieu ?

– Que veux-tu ?

– De qui elle est, m'sieu ? Vous le dites toujours ?

Jacques Baltus ne répondit pas. Deux larmes coulèrent sur ses joues. Un élève, un des petits, dit au grand :

– Pourquoi demandes-tu ça ? Tu vois bien que c'est de lui !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :

http://www.ebooksgratuits.com/

–

Janvier 2005

–

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES